

## A voix basse

-1-

C'est compliqué, une vie de famille, surtout par les temps qui courent. La lassitude, c'est ce qui vient en tout premier, après il y a la fatigue qui s'installe, mais on apprend vite à vivre avec. La lassitude, c'est autre chose ; on ne s'y fait jamais. Je n'ai pas l'intention d'apporter ne serait-ce qu'un embryon de solution à ce problème aux mille ramifications. Je souhaite seulement y penser suffisamment longtemps pour en faire quelque chose qui m'aide à passer le cap ; le cap passé, j'ai le sentiment, peut-être illusoire, que je pourrai me reposer. L'œuvre sera faite, tant pis si elle prend des années. Les fêtes, les anniversaires, les décennies, tout ça, je n'y crois pas. Je me laisse aller à penser à demain sans y croire vraiment. Les jours passent et se ressemblent ; ils apportent leur lot de chagrins et de joies, ça pour les grands jours. Le plus souvent, c'est la monotonie qui règne ; les petits soucis, les courses, faire la cuisine, dormir bien pour pouvoir travailler correctement, c'est à peu près tout. Je ne déprime pas du tout en écrivant ça. Ça me traverse l'esprit comme un trait qui ne demande qu'à se prolonger comme s'il devait en passer par mon corps d'abord pour atteindre les autres ensuite seulement. Je ne songe pas à me plaindre ; j'ai la part belle, un mari qui m'aime et qui assure, une enfant adorable et qui grandit si vite.

-2-

Aujourd'hui, deuxième jour d'hospitalisation après l'opération, réussie. Mon mari n'en revient pas de me voir si gaie, presque resplendissante, d'après ses dires... Ma fille n'est pas venue, elle viendra plus tard, quand je serai complètement rétablie. Je n'ai pas honte de moi-même, mais à son âge, je juge bon qu'elle ne voit de moi que la santé. La mort, ma mort, elle aura le temps de s'y faire ; je vais tout faire pour lui laisser le temps de s'y préparer, je ne veux pas la brusquer en « partant » trop vite, et puis il y a mon mari que je ne peux pas laisser seul avec la petite. Les médecins sont optimistes ; ils apprécient ma gaîté qu'ils semblent interpréter comme du courage. Du courage, j'en ai à revendre, mais ce n'est pas ça qui m'anime, c'est l'envie toute simple de revoir ma famille au mieux de ma « forme » pour ne pas leur faire de peine. C'est pénible de penser que j'ai frôlé la mort dans cette chute idiote ; m'étaler comme ça, de tout mon long, dans l'escalier, sans raison apparente, c'est bien la vie ça, l'imprévu qui vous tombe dessus et qu'on ne maîtrise pas, sans parler des conséquences incalculables sur la vie des autres qui ne demandent rien. J'ai bien failli y rester. J'ai échappé à la mort grâce au sang froid de mon mari qui s'est bien gardé de me relever. Ça m'aurait tuée à ce que m'ont dit les médecins.

-3-

C'est *le froid de l'âme* qui m'a fait tomber, je crois. J'y repense depuis plusieurs jours, et je n'en sors pas. Devant l'escalier, au moment de descendre, il n'y avait plus rien ; je me sentais être du vide qui descendait vers du vide, mais pas au-devant de lui pour l'épouser. Il me rejetait comme si je lui répugnais ; lui aussi ne voulait pas de moi. J'étais seule, complètement seule à ce moment-là, et puis plus rien, le trou noir, le réveil à l'hôpital après un jour et une nuit de comas à ce qu'on m'a dit. Je les voyais tous autour de moi à sourire. Ils paraissaient heureux et moi aussi je l'étais. On s'intéressait à moi, mais je ne pouvais pas

parler alors de ce qui m'était arrivé parce que j'avais oublié. C'est maintenant seulement que ça me revient comme une gifle évitée de justesse et qui menace de revenir à tout instant. J'ai peur, de nouveau. J'entends le vide qui rôde dans les couloirs et qui m'attend pour me laisser seule, encore une fois. Je n'ai jamais vu la main qui tentait de me gifler, et ça, toute ma vie. Ça a commencé quand, cette image de la gifle ? Je n'ai jamais su. J'ai beau y penser calmement en respirant profondément, en m'accrochant au drap du lit, ça ne vient pas. C'est plus fort que moi, et pourtant j'ai l'impression que ça n'appartient qu'à moi. Ma vie n'est pas le vide qu'on pourrait en attendre ; j'ai tant de choses à faire et à penser. Et puis, j'ai mon travail qui me prend beaucoup de temps. Toutes ces occupations, je les ai aimées sans réticence, sans effort, sincèrement. Maintenant, je pense que j'ai fait « tout ça » pour oublier « la gifle ». On ne m'a jamais frappée, même quand j'étais enfant. J'étais sage et on m'aimait. J'ai toujours aimé être approchée de près, je n'ai jamais eu peur de la méchanceté des gens. C'est ma naïveté ; j'ai beau être prévenue de longue date, j'ai beau avoir « vécu », la méchanceté, ça me dépasse encore ; je ne peux pas y croire. Ça me tombe dessus et ça fait toujours aussi mal, même quand ce n'est pas moi qui suis visée. Je ne vais pas apprendre à réviser mes jugements. Changer ma vie, la bouleverser du tout au tout, ce n'est pas mon style. Je n'en ai ni le goût ni la force. Toute cette solitude qui revient en force me hanter depuis « l'escalier », je la prends comme elle vient ; ce n'est ni un bien ni un mal, c'est comme ça, mais pas comme la méchanceté. C'est fatal, c'est naturel, ça n'a pas de fond, c'est sans raison apparente. Les raisons, de manière générale, ne m'intéressent pas. Je m'intéresse plutôt aux circonstances et aux conséquences d'un acte, surtout quand il paraît insensé, hors norme, je devrais dire monstrueux. C'est peut-être moi qui suis monstrueuse ; je me demande comment je fais pour supporter si bien tout ce qui arrive dans le monde et qui parfois me foudroie sans m'anéantir. Je n'aime pas la mort, c'est peut-être ça qui m'a sauvée maintes et maintes fois. En finir, ça ne m'a jamais tentée et toujours navrée quand les autres, des proches parfois, en arrivaient là. Je me suis senti coupable deux ou trois fois dans ma vie, mais jamais parce que j'aurais commis un acte irréparable et odieux, non, simplement, je n'avais pas été là au bon moment. Je n'aurais peut-être rien fait ou rien pu faire, mais au moins j'aurais été là, j'aurais pu discuter, argumenter même et tenter d'arrêter ce goût pour la mort que j'ai senti parfois chez les gens que j'aime... Je deviens longue et assommante, je me rends compte, quand je commence à chercher à comprendre ce qui m'arrive. Je préfère le vivre, même si c'est pour en mourir, et même aussi si je n'aime pas cette idée d'issue fatale qui me fait peur. Je suis toujours allée jusqu'au bout de ce que je pensais, mais trop peu de personnes dans ma vie en ont fait beaucoup de cas. Je suis peut-être trop banale, au fond. Ce que je dis là est idiot : on est banal ou on ne l'est pas, un point c'est tout. La banalité, chez les autres, ne m'effraie pas ; la vie est rapace et pingre avec presque tout le monde. Si peu de talents, le plus souvent chez nous tous ; quelques compétences chèrement acquises, de la bonne volonté souvent, c'est à peu près tout. Ça, je ne peux pas le reprocher aux gens, c'est comme ça ; la vie veut ça de nous, peut-être pour ménager l'existence en général qui s'accommode mal de tout ce qui est exceptionnel. L'exceptionnel, ça blesse, ça éblouit, ça rend envieux le grand nombre qui préfère se réfugier dans l'indifférence. L'inculture, l'ignorance crasse même, sont supportées par beaucoup de gens instinctivement parce que c'est protecteur. Je sens que je m'égare, mais de quoi, j'aurais bien du mal à le dire. Le style, c'est ça : le besoin d'aller voir ailleurs dans les mots ce qu'il se passe et voir ce que ça donne de parler ou d'écrire comme ci et non pas comme ça. Je le vis depuis que j'écris tout ça sans réfléchir. Ça m'amuse tous ces mots qui me viennent sans réfléchir et qui après coup me donnent à réfléchir !

Je m'étais promise de rester sobre, je veux dire brève. Je voulais faire court quand j'ai commencé à écrire tout ça, mais c'est impossible. Ça me frappe constamment, cette nécessité de parler ou d'écrire longuement pour se faire comprendre. Peut-être n'est-ce qu'une impression qui ne regarde que moi ; au fond, les autres qui ne savent pas que j'écris s'accommoderaient bien de mon silence, un silence obstiné, celui qu'ils m'ont connu de longues années quand « j'allais bien ». Je vais bien maintenant ; encore quelques jours et je sors, parole de médecins. Quand on sait le prix que coûte une chambre d'hôpital, on ne peut que les croire ! J'appréhende ce moment du retour. Je sais que ma fille m'attend, je ne veux pas la décevoir. Mon mari, c'est autre chose ; ça fait des années qu'il n'a plus besoin de moi. Il vit en parallèle de moi. C'est un mari modèle qui « assure » sans jamais se plaindre, mais il fait tout sans joie ; ça m'exaspère, ce manque d'enthousiasme, mais je le comprends, c'est infernal un amour comme ça, c'est trop calme pour être honnête. La passion, on l'a connue, comme tout le monde, on en a vécu, on a même cru en mourir. C'est loin tout ça ; c'est la vie qui a pris le dessus, et je ne songe pas une seconde à m'en plaindre. Je ne comprends que trop bien ce qui nous est arrivé à tous les deux. On s'entendait trop bien, à la limite. C'est ça : il n'y avait pas de limite à notre entente. Nous devinions toujours les attentes de l'autre ; à la longue, il n'y avait plus de surprises, que de la sollicitude, de la prévenance ; c'est là que pour moi la peur a commencé : la peur de ne plus savoir deviner ou au contraire la peur de trop bien deviner. Je ne sais plus au juste ; les deux en même temps, je crois pouvoir le dire sans exagération. Il avait beau être prévenant, « parfait » dans la vie, il manquait toujours quelque chose que j'aurais été bien en peine de nommer parce que je l'ignorais moi-même, c'est pour ça que je ne lui fais aucun reproche. Je ne veux pas m'en faire à moi-même non plus. J'ai l'impression d'être le jouet insignifiant d'une fatalité partagée par tous les couples que la vie stérilise. Comment échapper à tout ce bonheur même pas menteur, mais qui accable ? Je ne sais pas, je n'ai jamais su. Je n'ai pas de modèle. Je n'ai jamais rêvé au grand amour. Ça vit, ça meurt, un amour, comme tout le reste... Ça m'étonne toujours de devoir penser ça, mais je ne peux dire mieux ni faire mieux que le vivre ainsi, mais il y a un problème maintenant que je n'avais jamais rencontré auparavant : j'en ai fini avec le silence obstiné. J'ai décidé de m'ouvrir à moi-même ; pendant des années, je me suis tue par respect pour les autres. Je ne voulais pas les blesser ni les ennuyer, maintenant, c'est fini ! Ça remonte à loin, ce besoin de m'ouvrir à moi-même. J'ai vraiment besoin de me parler, et c'est peut-être une illusion, mais je crois qu'en faisant ça, je veux dire, en me parlant par l'écriture, j'aborde un nouveau sens du verbe parler : je n'ai plus en tête un monologue intérieur qui m'occuperait jusqu'à me distraire de moi-même, je ne suis plus la destinataire de ce que j'écris, j'en suis l'objet. C'est mon corps qui devient parlant, dans un oubli heureux des conséquences sur moi. Je ne tiens pas un discours sur moi-même en dépit des apparences, je deviens de la *matière à écriture*. J'ai du mal à m'expliquer, ça m'énerve ! Oui, je me parle, je veux dire, ça parle en moi loin de moi : je m'exprime, mais comme en avant de moi-même dans un mouvement de découverte à l'opposé de cette entente parfaite qui m'a comblée pendant des années avec mon mari. Je m'exprime clairement, tout en peinant à trouver l'expression juste, celle qui rendrait justice à ce que je ressens ; c'est une espèce de tourment qui relance l'écriture. C'est comme ça et pour ça, je crois, qu'on écrit un livre : par goût de l'achèvement qui n'aboutit jamais. Quelque chose de vaste et de profond qui dormait en nous, tout à coup, nous entoure, nous étouffe même, nous presse d'écrire et nous commande de nous taire au moment où nous l'écrivons. Ce quelque chose, on peut presque le toucher, comme on touche une toile d'araignée : c'est fragile, ça fuit nos doigts et puis ça finit pas casser sans un bruit. Il faut alors chercher une autre toile, c'est facile, il y en a partout. La toile arrachée se reconstitue immédiatement... On avance comme dans une caverne pleine de toiles d'araignée. Le pire, c'est qu'on a l'impression, à les toucher de si près, de commettre

un sacrilège. On voudrait tout laisser intact, ne rien abîmer et donner tout ça à voir aux autres en l'état ; c'est ce qui est impossible et c'est cet impossible qui relance sans cesse le besoin d'écrire. C'est un échec constant, un échec heureux qui donne le goût de vivre longtemps... A la longue, je crois que je finirais par être indifférente à tout si je n'y prenais pas garde. Je ne veux pas devenir narcissique. Ce que j'écris, je l'écris pour les autres. J'ai toujours l'impression d'écrire au nom des autres, au nom de tous ceux qui ne peuvent pas. J'espère que ceux que j'énerve, ceux à qui je déplais, me pardonneront cette intrusion dans un espace intime que j'ai l'impression d'avoir en commun avec eux !

-5-

Ce matin, j'ai pleuré un bref instant en relisant tout ça. Je n'aime pas m'apitoyer sur mon sort. Il n'y a pas de sort, d'ailleurs, juste le dehors qui me hante. Dans ces moments-là, je sèche vite mes larmes et je me mets au travail. Je n'ai pas honte d'être fragile ; je l'admets aussi chez les autres, jusqu'à un certain point. Je crois que c'est ma mère qui m'a appris le courage. Elle ne se mettait jamais en colère, sans courber l'échine pour autant. Quand quelque chose n'allait pas dans la maison, elle le disait froidement, une bonne fois, sans le ressasser... Combien de fois j'ai vu mon père se mettre en colère pour des riens et nous fatiguer avec sa mauvaise humeur ! Il n'a jamais pu accepter que les objets lui résistent. Les autres, c'était autre chose ; il avait plutôt tendance, au moins quand j'étais enfant, à les prendre comme ils venaient. Après, les années passant, ça s'est gâté de ce côté-là aussi, mais en parler n'avance à rien. Ça fait des années maintenant qu'il est serein. Je n'ai jamais voulu lui ressembler parce qu'on se ressemblait déjà bien assez comme ça... Moi aussi, je suis taciturne, mélancolique ou d'une folle gaîté. C'est pénible d'être comme ça vis-à-vis des autres. Pour moi, ça va, c'est même agréable de passer dans une journée par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ! Vue de l'extérieur, je m'arrange toujours pour que le ciel soit sans nuages ; je prends les orages pour moi seule. Ça donne cet air calme qu'on me connaît, que certains aiment à saluer en moi. Je les déteste quand ils se permettent de mettre en avant mes qualités. Je prends ça pour une intrusion dans ma vie privée. Mes humeurs ne regardent que moi, même si elles pèsent sur les autres ; je pense en avoir assez fait comme ça pour mériter au moins qu'on me laisse ruminer dans moi coin... Ruminer n'est pas rabâcher, bien sûr ; je vais toujours de l'avant, sûre de mon but. L'atteindre, c'est autre chose, un coup de chance. Mes échecs, je les prends pour moi, je n'en fais jamais grief aux autres. Ils seraient bien trop contents d'avoir cette importance-là à leurs yeux. Je ne leur fais pas ce cadeau. Alors, oui, j'ai pleuré un bref instant et c'était tout. Pas de quoi en faire un roman.

-6-

Demain, c'est le grand retour. Dieu que j'appréhende ce moment ! Je suis heureuse de revoir bientôt ma fille, et je sais que mon mari a fait tout ce qu'il faut. Ce n'est pas ça, le problème. Le problème, c'est moi. Ça va leur faire un choc de me voir telle que je suis. Ils me diront que je n'ai pas changé, que j'ai bonne mine. Ils auront l'impression que tout va reprendre comme avant alors que c'est impossible. Cet accident ne m'a pas changée; il a ouvert une brèche et une perspective que je connaissais depuis longtemps ! Je crois que je vais les laisser

à leurs illusions pour un temps, après on verra. A eux de se faire à moi ; ils verront vite que quelque chose a changé dans mes manières et aussi mes façons de faire, mais que je suis la même, en plus déterminée, en plus dure aussi. La patience, je n'en ai plus. Ca va leur faire un choc, mais sûrement très lent à ressentir pour eux. Je vais les ménager pour ne pas les effrayer !

-7-

Je ne devrais pas le dire, mais je le dis quand même même si ça fait mal : j'ai commencé à écrire le jour où j'ai senti que quelque chose de moi était mort à l'intérieur de moi. C'est difficile à expliquer comme ça, sans grandiloquence, juste pour être au clair avec moi-même, je devrais dire avec ce qu'il reste de moi après « l'expérience », ce rien du tout qui ne m'a pas détruite, qui m'a mise k.o., je veux dire, ce que j'ai appelé *le froid de l'âme*. Ce qui me gêne, ce n'est pas d'en parler, et de manière quasi irréprouvable, c'est plutôt le peu que j'en peux dire qui me pousse pourtant à écrire et écrire encore, peut-être jusqu'à mon dernier souffle. Moi, je crois que tout écrivain digne de ce nom écrit à partir de là. C'est peut-être banal, en tous cas, pour moi au moins, c'est fondamental. Ca peut commencer à la mort d'un ami ou d'un plus proche encore ; c'est la perte d'un deuxième soi-même en quelque sorte, la mort de quelqu'un qui n'est pas nous, mais qui fait corps avec nous, qu'on le veuille ou non. Oui, c'est ça que je ressens au plus profond et qui me tient sous sa fascination. Ca n'a rien de morbide, mais c'est comparable peut-être à l'expérience que fait une personne amputée d'un bras par exemple : elle sait oh combien que son bras n'est plus, arraché qu'il a été, par exemple lors d'un accident de la route ou du travail, et pourtant ce bras continue à exister ; c'est devenu un membre fantôme, « quelque chose » qui fait encore partie d'elle mais sur le mode de l'absence. C'est cette absence à soi que je ressens. Difficile de faire mieux que de la vivre en partant de ce constat que c'est cette expérience qui détermine ma volonté d'écrire comme en marge de moi-même. Il faut avoir maille à partir avec soi-même pour écrire comme ça, je veux dire dans un refus absolu de l'abandon à soi. On a lâché prise depuis longtemps, on est mort et vivant, en même temps. Ca se ressent, ça n'est pas purement subjectif ; ceux qui nous connaissent, mais aussi ceux qui nous lisent comprennent qu'ils ont affaire à une personne fantôme qui s'est absente en elle-même. On peut parler d'état paradoxal, mais ce n'est pas un état ni le résultat d'un processus conscient, pourtant ça détermine toute la conscience ; ça vous rend très déterminé, inflexible et désireux d'être au plus près de la justice et de la vérité. Ca passe par une contestation de soi ; toute constatation est une contestation quand on est mort à soi-même. Ca n'est ni reposant ni lassant. C'est grisant et glaçant tout à la fois. Ca fait peur, aussi, pour les autres qui ne nous comprennent plus. Ca les intrigue, ça pousse les meilleurs de nos amis à s'interroger sur nous qui n'en demandons pas tant. Un écrivain, c'est d'abord une machine à interroger, un système d'interrogation sans question ni réponse... C'est pour ça que j'ai peur, oh pas de la réaction de mon mari ni de celle de ma fille ; je sais que je les aime encore et qu'ils m'aiment. J'ai peur pour eux, peur qu'ils ne s'y retrouvent pas car je sais qu'ils retrouveront quelqu'un de changé sous les apparences « normales » et quelqu'un de tout à fait semblable à leurs souvenirs, mais décalé, fuyant, comme en passe de devenir autre à tout instant... Comment pourrai-je leur expliquer ce qui m'est arrivé alors que, précisément, il ne m'est rien arrivé et que c'est ce rien du tout qui fait de moi une femme toute autre. Pourvu qu'ils comprennent qu'il faudra me laisser seule désormais de longues heures ! Je veux qu'ils sentent que, même absente, je pense à eux, que c'est même tout ce qui me tient depuis l'épisode de l'escalier et du vide.

-8-

Inutile de me faire un dessin, j'ai compris. Il faut que je passe à la peinture ! Des schémas et des anecdotes, c'est le grand antidote contre l'ennui qui me guette. Je n'ai pas dormi de la nuit, la mer était calme pourtant. Mais qu'est-ce que je fais ici ? Je n'aime pas la mer, qu'elle soit houleuse ou étale, c'est du pareil au même : une étendue d'eau riante ou grimaçante. La mer, vue du rivage, c'est du lointain qui s'approche quand on voudrait être loin, si loin de tout, et voilà qu'il est là ce tout menteur qui nous mange les yeux. La mer me donne soif ! Je donnerais tous les trésors du monde pour une heure de silence au bord de la mer. Je voudrais l'eau lustrale, sans agitation, avec un silence de mort au-dessus. Après un long temps, je pourrais alors plonger dans l'eau en courant jusqu'à elle pour la déranger, la remuer, lui offrir mon corps de neige pour rivaliser avec l'écume ! Aphrodite, c'est moi, née de la terre, chtonienne, la chienne de la terre qui aboie au vent sur une plage déserte, jamais assez déserte et toujours désespérément bruyante ! J'apporte mon silence à qui veut l'entendre, qu'on se le dise ! La maison que j'habite face à la mer me fascine, me désole ; on se ressemble toutes les deux. Une maison de pierre, c'est solide, ça se délite aussi. Le crépit s'est décollé par pans entiers ; il en subsiste de pauvres traces autour des fenêtres, bizarrement, comme si le vent et la pluie n'en avaient pas voulu. Il ne restera bientôt plus que les fenêtres si ça continue. Vous imaginez une maison dont il ne resterait que les fenêtres et aussi la porte, pour faire bonne mesure ? Et bien, c'est tout moi, cette maison impossible. Je l'habite de l'extérieur, pour ainsi dire ; elle est dans mon regard, elle l'agrippe, et dieu que ça fait mal ! L'architecte est introuvable, on ne le cherche plus ; le propriétaire, aussi, s'est envolé pour une destination inconnue. Ah oui, vraiment, belle maison en perspective ! Je la regarde des heures, seule et crâne, face à la mer calme ou déchaînée. Les tempêtes ne m'impressionnent plus ; je ne crains que les orages. Les éclairs, ils viennent de moi, à n'en pas douter ! Si je le pouvais, je déchirerais le ciel à n'en plus finir ; je lui ferais vomir jusqu'à son dernier nuage, après, après seulement, on y verrait plus clair. Elle est violente, ma maison, comme vous pouvez le voir, mais attendez, vous n'avez encore rien vu ! Demain, je ne pars pas, jamais ! Je reste quoi qu'il advienne désormais. On m'a pris tous mes meubles, il me reste l'essentiel, un lit, une chaise, une table. J'ai fait fable rase de tout ça depuis l'hiver dernier, après la sortie de l'hôpital. Rien à redire à cela et beaucoup à en dire, c'est bien le problème ; je me lance des défis qui n'en finissent pas de m'étonner. Hier, je suis allée chez le coiffeur, pour la première fois depuis un an, depuis « l'accident ». J'avais l'air d'une folle avec mes cheveux en bataille ; quand le vent s'y mettait, j'étais Méduse, hideuse et punie pour je ne sais quel crime. Je déplaisais avant déjà, et ça n'a fait qu'empirer depuis ma sortie. Les gens me regardaient de travers ; je me suis dit : « Il faut quand même que tu fasses quelque chose, ça ne peut pas durer comme ça ! » La coiffeuse n'en revenait pas : ces cheveux épais, pas peignés mais propres, si emmêlés qu'elle a renoncé au bout de quelques minutes à les mettre en ordre avant la coupe. Elle m'a dit : « On coupe tout, après on verra ! » Ca m'a plus, cet esprit de décision. J'ai acquiescé avec jubilation ! Le résultat ? Une horreur, grandiose ! Un crâne, plus qu'un crâne qui me faisait face dans la glace. J'ai bien ri. « Il n'y avait rien d'autre à faire que de repartir à la case départ... » Elle ne s'est pas confondue en excuses ; elle a compris que j'étais venue pour ça, dès mon entrée dans le salon. J'avais une mine resplendissante, je l'ai vue dans la glace en entrant. Je me suis vue de biais, c'est comme ça que j'aime me voir, le plus souvent, presque de profil. Les cheveux, ils repoussent toujours, c'est fatal. Je les ai portés si longs de si longues années. Maintenant, je les veux mi-longs ; ça va prendre au moins un an... D'ici-là, j'ai le temps de me faire à ma nouvelle vie, loin de la mer. La mer, elle est en moi, chaque seconde depuis la mort de mon frère. Il n'aurait jamais dû sortir en mer seul. Je voulais l'accompagner, il a dit non et je n'ai pas su m'imposer. C'était tout moi, cet effacement devant la volonté des gens que j'aimais. L'effacement, je ne l'aime plus, les gens, je les aime encore, plus que jamais. Ils me tiennent

debout sans qu'ils s'en rendent bien compte... Je vais leur dire plus souvent que je les aime ; c'est vital, c'est crucial, mais c'est comme les cheveux, ça prendra du temps. « Hello my friend, so happy to see you again I'm so alone, all by myself I just couldn't make it ! » Cette chanson, à peine une chanson, pas un hymne, une prière plutôt, adressée à plus grand que soi, je l'écoute depuis des années. Il était temps que je me hisse à sa hauteur et que « je sorte de ma tombe ». Les mots sont tombés de moi comme ça, par grappe, comme du raisin mûr. Tout de suite l'ivresse, océanique... Mais j'en ai fini avec l'océan déchaîné. Je veux la terre, le ciel par-dessus, et la lumière, toute la lumière sur ma vie solaire. Je le sens : je deviens un soleil décomposé. « Soleil cou coupé. » : ça pourrait être de moi cette pochade ! Le roi est mort, vive la reine !

-9-

Ca fait un an que ça ne dure pas ; c'est dur de vivre avec ce trou dans le cœur. Mon corps saigne encore, une fois par mois. C'est bien assez. C'est fini ; je ne serai plus la victime expiatoire, la chienne qu'on traîne par les rues avant de la lapider. Mon mari, je ne l'ai jamais trompé, jamais. Et ma fille, elle est tout ce que j'aime le plus de la vie. Elle est ma vie même dans une autre. M'en séparer, ce serait comme me couper en deux. Mon mari est adorable ; il me laisse faire, il m'aide autant qu'il peut. Je l'aide aussi, je l'aide à me donner un coup de main : je le laisse faire, je sais que ça lui fait du bien de venir à ma rencontre. Ca faisait si longtemps que nous nous étions perdus de vue dans le regard des autres qui importaient plus que nous, à cause du travail. Il a pris un congé sans solde ; on se débrouille avec ce qu'on a ; on ne manque encore de rien. Bientôt, nous allons rester. Trop longtemps, nous avons voyagé de par le monde à la recherche de n'importe quoi. C'est fini, bien fini, cette errance sèche dans le désert des mots que nous n'osions plus nous dire. Je l'aime, encore plus qu'il y a dix ans quand il m'a emmenée pour la première fois au bord de la mer, à ma demande. Je voulais la revoir celle-là, celle qui m'a pris mon frère. Ca faisait longtemps que je voulais la voir en face, dans les yeux, pour lui dire que je lui pardonnais. La mer, quand c'est déchaîné, ça ne pardonne pas, nous si, on peut ça, surtout si c'est très difficile ; il le faut, pour revivre, sinon on sombre, on s'enfonce dans sa souffrance. Les larmes n'y suffisent plus, les mots s'y mettent qui coulent de nous jusqu'au grand mutisme. L'hébétude, c'est tout ce que je déteste, chez les autres, chez moi ; c'est pour ça que j'ai horreur de l'alcool. Ca n'empêche pas l'ivresse, la vraie, celle des sens en éveil dans la palpitation des mots qui nous empoignent le cœur. J'ai été ivre tant de fois dans ma vie, ivre de poésie, ivre d'amour aussi, ivre comme un volcan. Je suis un volcan pas encore éteint, une cheminée ardente avide de vomir sa lave brûlante. La lave, c'est du silence, et quand ça refroidit, c'est presque rien, c'est si léger. L'ivresse par les mots, les mots d'amour lancés à la bouche du ciel, ça me connaît, ça me travaille de plus en plus depuis qu'il est revenu en moi, cet homme qui m'aime et qui m'avait oubliée. « Un tempérament volcanique » : on disait ça de moi quand j'avais déjà dix ans. C'est dangereux, un volcan, ça ne prévient pas, mais il y a des signes annonciateurs. On ne sait jamais quand la grande explosion aura lieu ni même si elle aura lieu. Pour moi, c'est fait : j'ai explosé, j'ai libéré toute ma cendre, accumulée pendant des années à me demander quand ce serait fini toute cette mascarade, ce jeu de cache-cache avec mes sentiments que je n'éprouvais plus. Ca brûle en moi, comme toujours, mais ça ne me fait plus mal, c'est doux, c'est délicat ; ça me prend comme la mer à minuit comme quand j'étais plus jeune avec mon premier amour. On se mettait nus à la nuit tombée, on ne faisait jamais l'amour, jamais dans ces moments-là ; on ne voulait pas « salir », on voulait vivre la nuit jusqu'au bout de nos envies. On s'immergeait jusqu'à la taille et on se frottait l'un à l'autre, sexe contre sexe, pour sentir le froid de la mer sur nos sexes chauds. Entre nous, on

mettait la mer, sa froideur, et le sel qui collait à la peau, qui nous rendait les baisers amers. Après le bain, on rentrait, épuisés, rassérénés : on pouvait se laisser aller à compter les heures jusqu'au petit matin. Il me lisait ses poèmes, je baillais, mais je tenais le coup. Nous étions bien fatigués en ce temps-là. L'amour, pour nous, c'était la journée ; il nous fallait le soleil dans la chambre et le cri des mouettes. Nos cris à nous, je ne les ai jamais oubliés, des cris perçants qui se confondaient avec ceux des mouettes. On était deux oiseaux rares perdus en bord de mer avec la poésie, toute la poésie du monde au cœur. Le matin, nous le passions à dormir. C'est avec lui, avec lui d'abord que j'ai appris à dire « nous ». L'amitié aussi, c'est avec lui que j'en ai apprécié tout le poids et toute la saveur. On s'aimait comme deux camarades, comme frères et sœurs, mais il y avait le sexe en plus, qui nous distrayait bien. C'est plus tard, bien plus tard, en fait, quand il est parti que le sexe, pour la première fois, m'a manqué. C'était si naturel, sans chichis, sans débordements, c'était calme et rassurant. J'ai mis des années à retrouver ça, dans les bras de mon mari, et puis c'est parti, avec le bonheur qui restait, si pesant, si doux. Trop de cendre sous le feu ; je couvais une mauvaise grippe, je m'accrochais à la vie sans voir qu'elle partait comme de l'eau qui court et qui se perd dans des roches. J'étais malade des mots. Les mots couvaient en moi comme une grippe qui se voulait pas se déclarer ; j'étais fatiguée, si fatiguée. Ca a duré des années comme ça, avant la *chute dans l'indécidable*. Pendant dix ans, j'ai décidé de tout, sans dire un mot plus haut que l'autre. C'est fini. Maintenant, je suis décidée à faire face à ce qui n'a pas de nom et qui court de moi aux autres, tous les autres, enfin, tous ceux que j'aime. Je suis face à un vide. Je crois qu'il appelle le trop plein de sentiments qui me ravage. C'est une béance qui veut qu'on la remplisse, tout le contraire de moi, la volcanique, la sensitive qui éructe au ciel sa lave d'un jour. Ca fait peur, le trop-plein ; j'en ai fait fuir plus d'un et plus d'une avec mes sous-entendus... Je voulais y aller doucement, ne pas les brusquer, mais ça ne marchait pas : je leur flanquais une trouille bleue avec mes silences et mes propos à fleur de peau qui laissaient entendre des choses qu'ils ne voulaient pas entendre. Oh, ils m'écoutaient, ils me plaignaient même ; j'étais vraiment « trop » pour eux. Un jour, j'ai eu l'impression, la sale impression, d'être de trop, de déranger le bel ensemble que formait leur petit monde. Ils ne voulaient pas de ma quiétude. Mon calme, c'était de la froideur, une passion à froid qui ne venait pas, une attente de tous les instants, c'était « *l'instant de ma mort toujours en instance* ». Je me voyais mal leur expliquer que j'étais déjà morte, que je me survivais dans tout ce bonheur à portée de regard et de voix. J'en ai fini avec le goût du silence, mais ce n'est pas encore la parole ; Souveraine, je le suis. Mes gestes m'absentent à moi-même ; avec eux, j'ai appris la patience. C'est le fond qui manque le moins en moi, cette froideur à toute épreuve, mais je souris et quand je souris, c'est à la vie toute entière ; le bonheur que je ressens, je le tends aux autres. Je n'éprouve aucune amertume. J'en remercierais presque les autres d'exister quand ils me rendent mon sourire. C'est important pour moi la gentillesse, la politesse du cœur. Je n'ai jamais joué avec mes sentiments, mais un jour – quand exactement, je ne saurai jamais et je m'en fiche – ça s'est mis à vaciller au fond de moi ; je ne savais plus si je ressentais quelque chose de trop fort, d'indicible, quelque chose d'inavouable même que je ne pouvais pas exprimer, non pas faute de mots, mais à cause des mots trop loin de ce que je ne ressentais plus. C'était déjà le vide qui faisait le vide en moi. Je sentais ce que c'était que de ne plus rien ressentir à force d'avoir tout donné sans retour. C'est désertique, une expérience pareille ; ça vous tue une femme à petit feu, ça donne le goût du froid, ça donne envie de griffer, jamais de mordre à belles dents la vie. La vie s'éloignait de moi, sensiblement. J'étais une porte qui grince, un jet de pierre qui cherchait sa cible et qui me revenait en pleine figure. Je devenais obscure, insaisissable et très maladroite. Mon mari n'était déjà plus là et je n'attendais pas encore ma fille. J'étais enceinte du vide qu'il creusait en moi. Il ne pensait pas à mal et nous nous aimions ; la question n'était pas là. Mais y avait-il une question ? Avec moi, il faisait les questions et les réponses ; il allait toujours au-devant

de mes moindres désirs. Ca me tuait, toute cette sollicitude infaillible. Je ne me consolais pas avec ses défauts, ses failles. Ses manquements le rendaient encore plus précieux à mes yeux. Il ne manquait jamais sa cible ; sa cible, c'était moi, mouvante, toujours là où on ne l'attendait pas. Je désirais passionnément créer la surprise. C'était toujours raté ! Je commençais à m'ennuyer. L'ennui avec l'ennui, c'est qu'il prévient toujours. Il s'installe, on ne sait même plus quand il est parti. Je finissais par ne plus savoir si je m'intéressais à quelque chose ou si je m'ennuyais tellement j'étais comblée. Sa présence me manquait toujours quand il était là. C'est dur à admettre, mais j'ai voulu le quitter pour qu'il me manque à nouveau, et je n'ai pas pu, j'ai fait marche arrière pendant des années. A force de marcher à reculons dans ma vie, je suis devenue une toute petite enfant, presque une muette. Moi qui parlais toujours avec un immense plaisir, j'étais devenue sourde et muette. Je me haïssais, plus les autres disaient m'aimer. Je ne pouvais plus leur rendre la pareille. Il ne faut jamais, jamais chercher à rendre les autres heureux contre leur gré. Je ne parle pas de pitié, cette infamie. Je parle d'amour. Aimer les autres, c'est les aimer quand ils n'ont rien à dire ou beaucoup à redire, c'est supporter leur injustice, leurs mauvaises manières... J'ai aimé mon mari à la folie, il m'a aimé lui aussi, mais je n'aurais jamais dû le laisser aller comme ça au-devant de mes désirs. Mes désirs, ils ne regardent pas que moi, mais je veux les porter seule jusqu'à en faire cadeau aux autres. Je veux leur offrir mon amour de la vie. Je n'ai plus besoin d'être comblée. Je ne veux combler personne. Le vide à remplir, le trop-plein des sentiments, c'est du pareil au même. Il faut se laisser aller, sans la peur au ventre, ouvrir son cœur et offrir son corps comme un désert qui va fleurir. Le désert... Je me demande si ce n'est pas une image de trop ; le désert n'est pas vide, il est plein de lui-même, saturé de lui-même et il ne demande rien. C'est fabuleux, cette étendue calme qui moutonne et qui prospère à perte de vue. Finalement, je la garde, cette expression du désert à condition que tout soit clair : le désert, lui, ne manque de rien tandis que mon corps désertique appelle les caresses de l'homme que j'aime. Mon corps, cette fleur de rhétorique, ce jardin de fleurs qui ne s'épanouit que sous ses caresses, je le laisse au « *vent de l'éventuel* » ; je ne suis pas son superviseur, son jardinier en chef. J'aime me laisser à fond jusqu'au fond de moi-même pour ne rien trouver qu'une absence qui ne me fait même pas face comme absente, c'est-à-dire présente encore dans l'absence que je constate comme je constate l'existence d'une fleur qui a fané. Je ne suis pas au passé, je ne lui appartiens pas, ça n'est pas ça. Chaque caresse – mais une caresse n'existe pas seule, elle appelle une infinité de caresses autres qui reviennent au même, et c'est ce même que j'aime comme les vagues de la mer qui me ballottent pour me dire « Je t'aime » avant de mourir contre ma peau – chaque caresse est un non sens qui me grise, quelque chose qui fait taire en moi le besoin de dire les choses crûment pour être mieux crue. C'est la crue, la croissance de quelque chose qui ne m'appartient plus, mais qui me tient ; je flotte comme un bouchon sur l'eau, mais l'eau n'a plus de profondeur, je l'ai avalée ou bien c'est elle qui m'a absorbée. Toute cette soif, c'est l'eau en nous qui la réclame ! Appelez ça le corps propre, si vous voulez. Moi, quand je vis ça, il n'y a plus de mots pour le dire. Avec lui, dans ses bras, je n'ai rien à prouver et tout à éprouver, et c'est la même chose pour lui. Le langage, je n'en ai jamais fait un thème, un sujet de polémique entre moi et les autres. Il faut savoir se taire, pas pour mieux parler ni pour avancer dans la vie en attendant son heure. Penser, parler, agir, cette trilogie de l'indicible, quand je fais l'amour, je la nie, je la dénude, j'en fais un objet de jouissance qui s'appelle mon corps et le corps de l'homme que j'aime. Je ne peux pas mieux dire !

-10 -

Je ne devrais peut-être pas le dire ; je ne livre pas un secret inavouable qui m'aurait tourmentée pendant des années. Quand mon frère est mort, il m'a fait cadeau de sa mort ; c'était la dernière chose qu'il pouvait encore m'offrir, sa possibilité ultime. Je n'étais pas là pour recueillir ce cadeau, et pour cause ! C'est un cadeau qu'on fait aux autres quand on s'absente. Ca s'appelle le manque. « Tu me manques tellement ! » Quand cette phrase est écrite pour un vivant, c'est l'expression d'un égoïsme sain, c'est l'aveu du besoin physique qu'on a de quelqu'un. C'est beau, c'est sain, je le répète. Avec la mort, quelque chose d'autre s'insinue, une possibilité jaillissante qu'on avait toujours négligée. J'écris à partir de ce manque, mais pas contre lui ni pour l'affirmer, le clamer et me lamenter. Mon frère m'a fait cadeau de sa mort. C'est depuis sa mort que je suis morte moi aussi, et c'est à partir d'elle que je peux écrire tout ce que j'écris. Tout ce qui ne m'est pas arrivé n'en était que l'approche inconsciente, l'approche vécue dans la proximité la plus grande avec ce vers quoi, des années durant, je n'ai pas voulu aller parce que c'était trop proche et pour ça trop loin de moi. Tout ce qui ne m'est pas arrivé... Dans cette phrase, il y a un mot de trop, c'est le mot tout. Ce qui ne m'est pas arrivé m'a ôté le goût du temps, la capacité physique et mentale de l'affirmer. Le temps, c'est le tout qui se fait attendre, c'est l'attente amoureuse ou heureuse d'instant réitérables à l'infini, c'est l'océan que je vomis, la mer bleue qui m'a pris mon frère. Les images de la mer, je les aime encore ; elles s'imposent encore à moi, je le sais, je le lis, et je sais pourquoi : c'est l'impossibilité où j'étais, déjà quand j'étais enfant, de me fermer à cette possibilité de l'impossibilité, je veux dire à la mort, que je sentais rôder dans ma chair et dans celles des autres, de tous ceux que j'aimais comme moi-même. Mon frère m'a dit : « Il faut vivre maintenant ! » Dieu que j'aime la vie, Dieu que c'est difficile ! Et pourtant, ça coule de source, la vie, pour peu qu'on s'arrête, qu'on oublie le temps qui nous dépasse, cette existence fuyante à laquelle on prête notre corps. Je n'ai jamais fui mon corps, mais je croyais, même dans le souci, même dans la mélancolie, je croyais que j'en jouirais éternellement. J'étais restée une enfant. Avec la mort de mon frère, c'est l'âge adulte qui a commencé pour moi, mais avec tous ses pièges, toutes ses embûches et ses mascarades. Je ne voulais pas voir que la mort avançait masquée, qu'elle se penchait sur mon sommeil. Je n'ai pas tout de suite compris la leçon de ténèbres. En pleine lumière, comment aurais-je pu ? Je voulais voir, voir se confondait pour moi avec le mouvement de vivre. Ma curiosité exigeait ça. Alors, j'ai vécu, je me suis grisée de mots et d'images, je n'en finissais pas de m'enchanter de la variété des êtres. J'étais insatiable, d'une curiosité à fleur de peau. J'ai beaucoup fait l'amour ; c'était ma période océanique. Je voulais le défier, cet océan lugubre qui m'avait pris mon frère. Maintenant, la *petite mort*, c'est dans les mots qu'elle se cache, pas dans les plis d'un lit défait quand je jouis. Je ne peux pas dire le secret, peut-être parce qu'il est illogique, l'illogisme même. Il existe pourtant, mais dans les marges, loin de moi. Je l'entends qui m'appelle. C'est un appel sourd quand je suis encore loin, et puis de plus en plus clair. C'est une voix de femme. Ce n'est pas la voix de mon frère, c'est la voix brisée de ma mère, sa voix forte qu'emporte la colère. Je revis souvent ses colères dans mes rêves, je les admire, elles me font du bien. Je lui ai toujours donné raison en tout, même quand je m'opposais à elle. Je n'avais que des arguties à lui opposer quand elle était la force même, renversante. La mer m'a pris mon frère et je m'en suis remise ; pendant des années, j'ai voulu vivre pour lui, pas dans son souvenir, mais vraiment pour lui, pour affirmer la vie en moi, celle-là même – la même que la mienne – qui courait dans ses veines. Je ne l'ai pas fait

revivre, je ne pensais pas constamment à lui, bien sûr. Il fallait que je vive ; son souvenir était devant moi, pas derrière. Il m'incitait à faire de grandes choses que j'ai faites, des choses simples. J'ai célébré la vie, sans ambages, j'ai mordu dans la vie à pleines dents. Et après ? Après, il est arrivé ce qui n'était pas encore écrit : j'ai fait face au vide sans nom comme on dirait la mort sans phrase, et je n'ai pas supporté. J'ai l'esprit d'escalier ; il faut toujours que j'en rajoute et que je mette aussi mon grain de sel, alors, j'en ai trop fait. Tout ce bonheur et ce mutisme dont j'ai parlé, il venait de là, de l'esprit d'escalier. Monter, toujours monter plus haut, pour voir quoi ? Je ne voyais plus rien depuis longtemps quand l'accident est survenu. L'accident ? Tout sauf un accident ! En tous cas, une conséquence, mais la conséquence d'une cause qui m'échappait. Et maintenant que j'écris, je ne crois plus aux causes. J'appelle ce phénomène impossible *la cause de rien*. C'est à cause de rien que je suis tombée. J'avais tout ce dont je pouvais rêver. Je n'avais plus rien à perdre ! C'est là, dans ce moment indécidable, que je ne me suis pas dit encore : « C'est le manque qui revient ! » Non, ça, je ne pouvais pas encore le dire. Quand je dis que le temps n'existe pas pour moi, je veux dire qu'il m'arrive de l'effacer. Au profit de quoi ? Au profit de rien, précisément ! C'est ce rien qui est la cause de « tout ». Ce que j'écris ne s'impose pas à moi parce que, quand j'écris, ce n'est ni moi ni une autre qui trace les lignes. C'est moi physiquement, mentalement, à n'en pas douter, mais ça part dans une direction qui ne figure sur aucunes cartes. Ça n'ouvre même pas sur une géographie intime désertique. Et pourtant, c'est vrai, ça fleurit comme dans un désert qui a oublié son nom. Ce désert, je crois que c'est mon corps absent. C'est le manque de mon corps qui me pousse là où j'en suis. Je ne fuis pas, ceci dit ; c'est comme ça, comme une fatalité heureuse qui ne me distrait pas même de moi-même car je reste lucide, extraordinairement présente et c'est un comble ! Le manque que je ressens, il me fait vivre ; il appelle des décisions innombrables. Je n'ai pas changé ma vie, c'est la mort qui m'a changée. C'est une puissance impersonnelle, très douce, presque religieuse. Ce mot est affreux ! Un jour prochain, je lui ferai un sort. Je trouverai une autre expression, mais, pour l'heure, il me convient.

-11-

Ca y est, c'est fait : je crois que je deviens sentencieuse. Il faut que je veille sur les mots pour ne pas les alourdir. Cette légèreté qui m'a emportée, je ne veux pas la laisser tomber. J'ai parlé de secret, et ce mot, je le sais, ne me convient pas du tout. Il n'y a rien à dire et rien à cacher ; c'est ailleurs, et partout à la fois. Ça agrippe le regard, et puis ça flâne dans les yeux, mais ça n'a rien de visuel.

-12-

Depuis que j'écris, je fais *l'expérience de la courbure*. Si ça continue, ce que j'écris va me ramener à mon point de départ. Et ça, je le refuse avec la plus grande force. Non, pas de départ, jamais, je ne l'ai que trop dit ! Ça recommence à tourner en rond, alors pourquoi cet infléchissement que je sens comme menaçant et qui me ramène à tout un passé de culture ? Ce passé, résolument, je lui fais face. Il marche devant moi. Il est le moteur de ce que j'écris ; je n'y peux rien. Je me rapproche en m'éloignant, je ne sais pas de quoi, c'est ce qui me « sauve », et continue à rendre intéressant à mes yeux ce que j'écris, mais je sens non pas une lassitude, mais comme un affaissement. Ce vers quoi je tends sans le connaître me ramène sensiblement à ce que connais déjà. Ça refait lentement surface à la surface de ce que j'écris, et cette surrection ne vient pas des profondeurs. Les entrailles de la terre ne parlent pas dans ce que j'énonce. C'est peut-être ça, le privilège de la voix : on se croit à l'abri de ce qu'on écrit en lui prêtant une voix qui devient impériale, mais c'est le besoin d'écrire qui est

impérieux. Je me méfie de ma voix, je ne veux plus l'entendre, alors écrire devient pour moi, et a toujours été depuis que j'écris, faire l'équilibre entre la voix haute et la voix basse ; c'est une voie moyenne. Mallarmé l'a formulé avant moi comme ceci : *la muette orchestration écrite*. Il faut que je mette ma voix en sourdine. Ma voix, c'est le passé du monde, le passé de culture qui m'habite à mon corps défendant. Je ne tracerais pas ces lignes et tant d'autres, si je n'avais pas appris à écrire et à lire aussi, et aussi si je ne m'étais pas éloignée de la pure vocalité romantique de l'enfant saisi par la parole, transi jusqu'au vertige par le bonheur de parler, de faire vibrer l'air en lançant à la gueule du ciel ses mots éphémères. Ecrire nous éloigne de la voix. Quand elle revient, et elle revient toujours, alors commence vraiment le travail d'écriture qui nous fait passer à travers les mots qui sourdent pour devenir muets. Il ne faut pas les arrêter. Ils courent, et la voix les rattrape, toujours. La voix, c'est la culture qui m'imprègne, c'est tout ce que j'aime lire, à haute voix souvent, et qui m'impressionnait tant quand j'étais plus jeune. Je me sentais habitée par une parole autre, comme a pu l'être la Sibylle à Delphes. De là à se croire appelée à écouter une parole étrange et étrangère, oraculaire pour tout dire, dans le frémissement des arbres caressés par le vent, il y a un pas que je n'ai pas franchi. On peut se méfier de l'écriture et lui préférer la parole vive, la seule capable de se défendre mot à mot, phrase après phrase. C'est un vieux débat. Je ne me débats pas dans cette perspective ; j'ai franchi le cap, moi et tous les autres ; l'écriture est ma seule voix. J'écris à voix basse. C'est aussi ma seule concession au passé du monde qui se fraye un chemin dans le maquis des mots qui se dressent à la rencontre de *la forteresse intérieure*. « My kingdom for a horse ! » Je ne suis pas Macbeth ; je ne fuis pas devant les mots, je veux dire, devant la vérité de ce qui s'avoue sans fard pour se masquer aussitôt, qui exige, par conséquent, un nouvel aveu, plus dur encore, plus malsonnant pour les oreilles sensibles. J'ouvre grande la herse du château pour qu'ils s'y engouffrent. C'est le temps des larmes, souvent. Je pleure, ça vient quand je me relis. Toute cette beauté qui luit à l'horizon quand je me tiens sur la plus haute tour et qui m'assaille, c'est elle qui me tient debout. C'est un assaut délicieux qui vient du fond de moi et que je ne peux que lancer au dehors. Il faut que ça sorte ! Entre l'intime et l'infime, c'est l'infime que je choisis toujours, même si ça doit faire mal. Parler de moi à longueur de pages n'a pas d'intérêt – d'ailleurs qui vous dit que je parle de moi, sinon vous ? - si je ne m'arrache pas à ce glissement incessant qui emporte les mots vers toujours plus de clarté et l'infime obscurité qui les borde et que j'aborde entre les lignes. Il est nécessaire de beaucoup écrire pour sentir ce glissement et sentir dans ce glissement l'obscurité qui se fait jour à travers la trop grande clarté des mots qui obscurcissent fatalement mon propos... C'est comme une torche qui avance et qui vacille dans une main ferme. On éclaire et on adoucit l'espace à mesure qu'on avance. La clarté est à ce prix, le prix de l'obscurité qui disparaît pour s'affirmer encore, ailleurs, toujours ailleurs, sur les parois de la caverne. On ne marche pas vers un lieu saint, mais il y a des résonances étranges. Quand on profère une parole brève, ça résonne dans toute la caverne qui entre en sympathie avec notre voix. Il y a de l'écho, c'est une reprise réverbérante qui nous renvoie à un passé plus grand que nous. On se dit : c'était déjà dans la pierre, c'était écrit de toute éternité. L'illusion ne dure pas ; la voix meurt, même reprise en cœur et psalmodiée par l'écho mourant. C'est là qu'on se tient, entre son et lumière pour que le sens vacille. On s'accroche aux parois rocheuses, on progresse difficilement dans l'obscurité éclairante et la clarté qui obscurcit. Au fond, on marche dans le noir, on désespère d'aller à sa rencontre, on voudrait faire toute la lumière sur cette obscurité-là qui nous vient par les mots et qui n'y est jamais. C'est là que le passé résolu et non révolu a sa place et toute son importance ; il nous aide à faire la lumière sur tout ce qui a été dit et pensé par les hommes de tous les temps depuis qu'on écrit, et seulement depuis ce moment-là. Mais on sait que ça a commencé avant, et on s'en fiche. L'avant, ce n'est pas un problème, un obstacle, c'est derrière nous quand ça peine, quand ça se traîne et c'est devant nous quand on se décide à écrire avec, je veux dire dans

cette perspective. C'est dans la perspective du passé que commence *l'expérience de la courbure*, fatale, jamais finale. On passe toujours les bornes, on les repousse, on ne révère aucun dieu. Le premier à être mort quand on écrit, c'est ce Terminus, ce dieu sans bornes des bornes qui délimite notre avoir et notre savoir et qu'on jette pour un monde sans cartes et sans boussole qu'on découvre à reculons. C'est complexe, ce mouvement ; il faut le déplier, mais c'est seulement en le dépliant qu'il fait des plis nouveaux pour aboutir à une forme nouvelle. Je ne souhaite m'appuyer sur rien et c'est pourtant nécessaire et inévitable. C'est dans cette tension heureuse que j'écris. C'est comme un arc qui se détend pour lancer la flèche du désir. Je rate toujours ma cible parce qu'elle n'existe pas, pourtant je vise juste. C'est presque de la musique, un arc, une lyre qui s'ignore. L'important, c'est que ça vibre, que ça chasse l'air alentour, comme quand on était enfant avec les mots qu'on expulsait dans un grand souffle, à perdre haleine parfois, parfois seulement parce qu'il fallait aussi apprendre à peser ses mots, à être « raisonnable ». On recherche l'haleine du temps, comme d'autres l'haleine de Dieu. Il faut créer des liens, c'est ça ; il faut créer des liens quand l'intime se fissure. Au-dedans de moi, ça parle alentour. Je suis fissurée de partout, à l'intérieur de moi ; Il faut que la parole coule à travers moi pour résonner. C'est un processus lent, une sorte de calcification qui donnent des colonnes de hasard qui ne se rejoignent jamais par hasard. Quand elles se sont jointes, on a créé un lien ; il faut en créer un nouveau. Le corps, il est comme ça, capricieux avec les images, jamais satisfait. C'est pour ça qu'on laisse tomber les mots et qu'on fait l'amour, mais les mots reviennent. Ils sont si présomptueux ! Notre orgueil n'y fait rien ; ils sont plus forts que nous, que notre corps. Ils réclament leur part de lumière à travers l'obscur de notre corps. Mon corps et la lumière, c'est une histoire d'amour qui n'en finit pas, au-delà des mots, mais toujours menacée par eux. Une douce menace, en fin de compte. Mais il n'y a pas de compte. On ne compte pas quand on se raconte, et puis, on le sait, on ne se raconte pas non plus. On fléchit, on infléchit les mots dans le sens désiré, c'est tout. C'est tout moi ça, le désir !

-13-

Je le sais, c'est fatal : plus j'avance dans les mots, plus je m'éloigne. De quoi, de qui ? De tout, d'emblée. C'est le grand vide qui se fait devant nous, ne subsiste que par les mots auxquels ils retombent et c'est heureux ainsi, cet oubli en attente, presque en partance, s'il n'y avait pas d'autres mots oubliés, en attente encore. Finalement, mais c'est sans fin, c'est l'attente qui subsiste. Mais laissons-là ces questions rebattues ! Je m'éloigne de qui ? De tous ? Non, je ne connais que quelques personnes en ce monde et ce que j'écris, je ne peux espérer qu'il atteigne le grand nombre. J'écris à part moi – on écrit toujours à part soi ; ce truisme, il faut le garder en tête, c'est notre banalité, elle est primordiale – mais, ce faisant, ne faisant rien que tracer des signes qui ne font signe vers rien d'autre qu' « *une réalité proche d'une parole* », ce qui n'est pas rien ! j'écris immédiatement à *part de moi*. Ecrire à part soi équivaut à écrire à part de soi. Dans tout cela, tout de même, on fait la part belle au *soi*, même si c'est, pour non pas le renier, l'abaisser, l'humilier même – nous ne sommes pas dans l'élément de l'humilité chrétienne ; aucune vertu ne se dessine dans le mouvement d'écrire – mais pour étaler sa parfaite nullité. Nous sommes encore dans l'élément d'un faire. Cette « vérité » qui s'impose à ce qu'il reste de moi au moment où j'écris, et aussi dans l'après-coup de la relecture et dans le temps simple de la vie, personne ne l'ignore dès qu'il écrit. C'est un lieu commun qu'on ne partage avec personne au moment où on le vit. Alors, quand j'écris, je suis seule et ce n'est pas une mince découverte même si elle est recouverte par tout un passé de culture ; quelques-uns sont familiers de cette découverte pour l'avoir au moins lue. Lire est le même mouvement qu'écrire, certes, admettons ce parallèle car ce n'est

qu'un parallèle, qui exclut toute convergence, d'autant plus que le mouvement d'écrire et le mouvement de lire vont dans la même direction. Ecrire n'engage à rien ; c'est un mouvement innocent qui compose avec la plus grande peur. Mal écrire n'est pas le souci majeur, même s'il insiste à bon droit pour guider notre écriture. C'est « *la peur de rien* » qui nous engage sur le chemin de l'écriture. Ecrivant cela, je constate que je m'éloigne encore un peu plus de moi dans un mouvement, un style que je ne me connaissais pas encore. Je vois bien que la réflexion infléchit ce que j'écris vers plus de douceur, douceur dans laquelle j'accepte encore de me reconnaître. Je me retourne en arrière sans y retourner. C'est là l'essentiel. Cette rétrospection, je ne veux pas qu'elle domine ma vie. La réflexion me propose une halte ; je fais une pause nécessaire à ma respiration. Je me l'octroie sans désirer en abuser ni même en user plus avant. J'arrête là. Ecrire ne doit me conduire qu'à cet en deçà du penser, du parler et de l'agir. Libres à quelques-uns d'appeler à l'action, toujours nécessaire ; libre à d'autres, libre à moi de faire fi de cette injonction noble qui ne m'attire pas. « There must be some kind a way out of here ! » C'est le fou qui parle ainsi au voleur, au voleur de feu dont je ne suis pas. Je suis cette « folle » sans feu ni lieu qui se porte bien, si bien qu'elle peut se permettre un instant de folie propice aux autres, à quelques uns au moins qui veulent bien me lire. C'est *le moment de l'indécidable* qui gouverne ma vie. Je ne décide de rien par des oui et des non péremptores. Seule l'histoire, la politique appelle le grand refus, la volonté ferme, arrêtée de dire non pour pouvoir dégager un espace où une multiplicité de oui pourront se faire entendre. Je n'ai pas la passion politique, c'est ainsi, et je ne songe pas à m'en excuser. A d'autres de voir ce que ça donne. Le refus, je le porte en moi, rien qu'en moi et je ne le porte pas au monde en espérant qu'on l'accepte de gaîté de cœur.

-13'-

Ce nombre m'amuse ; il n'a aucune prise sur moi. Je l'écris, et il en reste là. Un chiffre, rien qu'un chiffre, fatidique pour les uns ou bénéfique pour d'autres... Mais laissons cela ! C'est bon pour ceux qui veulent croire en leur destinée... Me croire destinée à quelque chose de précis, c'est impossible. Je flotte, mais je ne rame jamais ! Un de mes poètes préférés a chanté, car il ne se contentait pas d'écrire : « You got me floating 'round and 'round. Always up, you never let me down. The amazing thing, you turn me on naturally. And I kiss you when I please... You got me floating across and through. You make me float right on up to you. There's only one thing I need to really get me there, is to hear your laugh without a care... »

Ton rire, c'est bien ce qui me tient à tes côtés, mon amour ! Oui, de toi, je peux dire que tu m'as ramassée flottante. Je flottais déjà quand tu m'as rencontrée, je veux dire, avant le bonheur d'être avec toi. Ce bonheur, tu sais qu'il m'a pour ainsi dire rejetée hors de moi-même. J'étais hors de moi quand je suis tombée. Par chance, tu ne m'as pas ramassée tout de suite, ça m'aurait tuée. Tu as eu le bon réflexe ; tu ne t'es pas précipité sur moi. Tu as fait appel aux autres. Le Samu est venu, des gens compétents... Et tu connais la suite. Je crois que si tu avais fait un pas de plus dans ma direction, ça m'aurait été fatal. Tu as bien fait de rester en retrait, pour la première fois depuis longtemps.

Dès cet instant, je crois que tu m'as comprise sans m'inclure dans un raisonnement. Tu n'as rien anticipé, tu n'as pas cherché à être prévenant avec moi. De toute manière, c'était trop tard. J'étais par terre. Tu m'as retrouvée à l'hôpital, en sale état, mais vivante. Je crois que c'est à l'hôpital que nous avons pu nous dire avec les yeux qu'il était temps que tout ça s'arrête, tout ce bonheur donné en spectacle à nous-mêmes et à nos proches. Nous n'avions

plus envie de nous prendre au sérieux. Un autre sérieux devait commencer, le sérieux du rire et des larmes.

C'est venu dans un sourire de toi, cette pensée. Je n'ai rien dit sur le coup, c'était trop tôt, et en parler, de toute façon, n'aurait rien changé à notre décision, la seule qui vaille désormais : tu sais que la vérité m'importe peu en soi. Je ne m'intéresse qu'à la vérité qu'il me faut, et c'est la même chose pour toi. C'est notre point de convergence à partir duquel il nous est facile de diverger à l'envi. On ne s'en prive pas tous les deux. Notre rire vient de là ; tout ce chemin parcouru dans l'ignorance l'un de l'autre quand tu étais aux petits soins pour moi, tu l'as troqué pour ma part d'inconnu, et toi, de ton côté, tu ne te privas plus d'aller à l'inconnu, le cœur léger. Tu te poses toi aussi en inconnu devant moi ; tu ne prétends plus me connaître comme à l'époque où nous n'avions presque plus besoin de nous parler pour nous comprendre.

Maintenant, on se parle beaucoup, mais jamais assez ! La différence est grande, mais nous n'avons pas fini de l'explorer chacun pour soi, mais aussi l'un pour l'autre et l'un par l'autre... Tu sais, quand j'écris, je ne t'oublie jamais, sans jamais penser à toi. C'est autre chose. C'est difficile à exprimer parce que c'est, je crois, ce qui me pousse à m'exprimer, à écrire. Mais tu le sais aussi bien que moi, on ne s'exprime jamais tout à fait ; on ne fait qu'écrire. Tu es familier de cet état de choses autant que moi. Peu importe.

Nous n'avons pas pris l'un sur l'autre ; cette *déprise* dont nous nous sommes épris tous deux, c'est là notre chance. Tu m'as ramassée flottante... Ton corps, plutôt, s'est ramassé sur lui-même tandis que je flottais. Tu t'es senti seul pour la première fois depuis des années ; je veux dire, qu'enfin la solitude que tu n'osais pas t'avouer t'est revenue en pleine figure et tu as enfin vu mon visage inanimé, et tu m'as crue morte. Revenue à moi, je ne dérivais pas et je t'ai aidé à y voir clair en toi. Toi et moi, c'est nous, avec toi et moi. Je ne peux pas mieux dire ! Notre communauté est l'expression même de notre séparation ; ce n'est que séparés que nous pouvons communiquer l'un à l'autre *ce qui nous chante*.

Ca ne chantait plus en moi depuis des années, tu le sais aussi bien que moi. Maintenant que nous allons à la chance « d'être ensemble, mais pas encore », le temps s'est éclairci. Je vois notre petite fille grandir ; elle est belle comme le jour qui vient. Elle rit beaucoup ; je crois qu'elle tient ça de nous deux. Tu le sais maintenant : il n'y a pas de mots de la fin. Il n'y a, tout au plus, que la faim d'en finir, mais cette faim-là n'est pas pour nous. En finir avec le vide qui se dresse devant nous, devant l'immensité vide de notre désir, ce serait vouloir mourir, et tous deux sommes la vie même qui veut *se tenir à hauteur de mort*. Nous ne sommes que deux nuances fugitives ; nous voulons ignorer les antinomies faciles qui déchirent la pensée, et donc la vie, de tant de gens, même et surtout quand ils réfléchissent peu. Malheur à nous, nous sommes une nuance ! Ce mot n'est pas de nous, mais il nous va si bien !

- 14 -

Je crois que le temps de l'exil assumé commence pour moi. Je vois tant et tant de choses à dire, et de mille manières, que j'espère n'en finir jamais ; tant que je vivrai, avec ce désir au cœur qui m'empoigne pour me laisser aller là où je vais. Je ne vais nulle part, je suis ailleurs, pour toujours, avec toi si tu veux, avec vous si vous voulez...

Je ne peux écrire qu'au nom des autres ; je n'écris que pour faire oublier mon nom. Il me plaît d'appartenir au tout venant sous l'espèce d'un livre.

-15-

La maison était vide. Je suis entrée. Un mot sur la table du salon, bien en vue, écrit par ma fille, disait « Nous sommes à la plage toute la journée. Papa et moi, nous rentrons demain dans la matinée. » Il l'avait fait : ils avaient osé me laisser seule, pour mon retour. C'était bon signe... Je ne pouvais pas leur en vouloir. Je n'attendais rien d'eux, en tous cas rien de précis, mais leur absence m'a fait plaisir. Je voulais revoir la maison, seule. Je l'ai retrouvée, les volets mi-clos. J'ai eu l'impression dans le quartier que quelque chose avait changé dans ma manière de la voir, mais déjà je ne pouvais plus m'attacher aux images. La maison me paraissait plus vaste, plus ouverte aussi. En mon absence, mon mari – ça ne pouvait être que lui – avait coupé et arraché le lierre qui proliférait le long de la façade côté rue. Une riche idée ! La maison respirait mieux. Les fenêtres ne demandaient qu'à s'ouvrir sur l'air frais du matin. On était le soir, je suis montée à l'étage, j'ai ouvert les fenêtres pour que la maison respire aussi bien que moi. Je marchais d'un pas calme, assuré. Avant d'en arriver là, j'ai refermé sur moi le portail. Il a grincé quand je l'ai poussé devant moi et puis derrière moi. Dans son grincement familier, j'entendais des voix qui ne me parlaient pas, mais qui me suivaient, longtemps après le grincement, quand je m'approchais du seuil. Ce n'étaient pas des voix d'outre-tombe, ça n'avait rien de vivant pourtant. Ça parlait sans parler, ça murmurait indistinctement. C'était proche d'une parole à venir qui se tenait derrière moi. Je n'ai pas été saisie de peur ni même d'appréhension à l'idée de revoir le couloir, l'escalier, mais je n'ai pas pu entrer tout de suite. Ce n'était pas la peur qui me retenait, c'était l'air du soir, la chaleur tombante qui embaumait, aux prises avec les senteurs du jardin. L'été était là, il allait bientôt atteindre son acmé. J'étais au sommet d'une pyramide invisible qui ne renfermait aucun tombeau. Tomber, je l'avais fait, et de vilaine façon, mais tomber était un mouvement qui m'allait bien. La chute brutale dans le désert, ça doit ressembler à ça. Ne même plus avoir soif de la soif... J'en étais là, juste avant la chute. J'aimais l'air ambiant, la saveur des mots qui sifflent entre les dents avant de mourir. Je ne suis pas morte et je me réveille avec une faim de louve. La pyramide s'est estompée dans la brume. Cette brume, je la connais de mille manières ; c'est celle qui me vient de la mer. J'ai rêvé d'embrasser la mer, et puis le rêve est devenu cauchemar. Ce cauchemar, je le porte encore avec moi. Je le regarde en face parce qu'il me fuit depuis la chute dans l'escalier. Je l'ai refusé tant d'années. Maintenant, il ne me fait plus peur, il ne m'appartient plus. Il s'est dilué dans les images louches de l'aube qui me sont venues quand je me réveillais à l'hôpital. Les fenêtres sont tout ce que j'aime désormais dans une maison. Je ne rêve pas une seconde de m'y jeter comme à l'époque où j'ai perdu mon frère. La mer ne fait plus de bruit en moi, et je ne lui crie plus : « Arrête ! » Depuis l'hôpital, je ne peux plus crier ; je me contente de murmurer à voix basse, très basse, une chanson qui n'est sur aucunes lèvres, qui n'appartient qu'à moi. Je veux bien en livrer quelques bribes par ci par là, mais je ne veux pas devenir assommante. Hurler avec les loups ? Jamais ! Pourtant, je suis devenue une louve. C'est l'appel sombre de la forêt qui court dans mes veines. J'ai mis longtemps, si longtemps à le comprendre. Elle est dans mon nom, la forêt... Je ne suis pas faite pour la mer. C'est trop vaste, presque flasque à force de douceur vu de la plage, et si fort, si entraînant vu d'un bateau ! C'est l'image du voyage qui m'a retenue si longtemps dans la fréquentation impossible de la mer. J'étais sur le pont qui ne mène nulle part, à faire sur-place, c'était tout. Un voyage immobile. L'azur partout ou bien la grisaille et les embruns. Je ne cours plus dans le sillage de ce rêve au long cours. J'ai coupé court à cette sorte de fascination pour l'élément hostile par excellence. La

mer n'est plus que du sable chaud, des baignades calmes qui menacent encore, si je ne fais pas attention, de m'entraîner dangereusement vers l'autre rive qui n'existe pas. On ne traverse pas une mer à la nage. A la rigueur, on s'octroie un bras de mer ; on s'y accroche, comme un défi. C'est tout, c'est pauvre ; ça ne mène pas bien loin. Moi, je veux aller loin. C'est pour ça que la forêt s'impose à moi désormais. Je ne rêve plus d'atteindre l'autre rive, je me contente de rester en lisière des bois. J'ai terminé mon voyage, un nouveau ne commence pas. Je ne pars plus. La maison se tient sous la lumière de l'été comme l'an dernier, à la même époque. Le petit bois qui borde la propriété me suffit et les chemins de campagne qui commencent près de chez nous. Il est loin le temps des villes et des hymnes ! Ma petite fille chante ; elle apprend le chant depuis un an maintenant. La musique... Ca l'a prise quand j'étais absente. Elle m'a dit pourquoi tout de suite. Elle m'a dit : « J'ai chanté pour entendre encore ta voix quand tu n'étais pas là. » Cette phrase m'a tellement étonnée, je n'ai pas su quoi lui répondre. J'ai juste dit : « Que vas-tu faire maintenant que je suis de retour ? » Elle a souri d'un air espiègle, et puis elle a ajouté : « Je vais continuer, faire comme si tu n'étais toujours pas là, mais avec toi tout à côté ! » Mon mari était présent, tout sourire à ces mots que nous avons échangés dans l'innocence la plus grande. On s'est regardé, complices pour le meilleur. J'avais compris, nous avons tous compris que l'absence était une chance à saisir, en cela nullement désirable, nullement souhaitable, mais une force entraînant, entraînant comme peut l'être un air de musique plein de nostalgie, mais plein d'une nostalgie tournée, maintenant et pour toujours désormais, vers l'avenir. Pas de télépathie dans tout ça, pas de miracle, juste une ouverture, une opportunité démesurée dans laquelle nous nous sommes tous engouffrés. On se retrouve tous dans une pièce vide aux dimensions incertaines avec de la musique dans les murs, des murmures, des sifflements, des grincements presque imperceptibles qui tapissent les cloisons. La pièce n'est pas une prison délétère ni un havre de paix où finir nos jours. Il y a des disputes, des désaccords, mais il n'y a plus de cloisons, juste du son en lieu et place des murs, et qu'on repousse indéfiniment à chacun de nos pas dans sa direction. Le son ne veut pas qu'on l'approche. Il veut le chant, notre chant. C'est *le chant du monde* qui recommence... Chacun fait ce qui lui chante. Mon mari se tient à mes côtés comme aux premiers jours, plus proche de moi que jamais. Il sait se faire tout petit, il s'éclipse, il ralentit sa marche pour chanter avec nous. Notre fille se met au piano. La maison résonne pour une heure ou deux de musique. Tout s'immobilise. Chacun vaque alors à ses occupations qu'il racontera ou taira, selon l'humeur du moment. Plus de comptes rendus, plus d'explications assommantes, plus d'inquiétude. La vie douce amère de tous les jours, l'amertume en moins, la douceur en plus... Les soucis ne sont plus pesants, ils sont nécessaires pour garder les pieds sur terre. On s'absente beaucoup, dans l'enthousiasme ou le débordement, à l'idée de tâches qui n'attendent pas. Ca nous fait du bien, cette approche lente d'une parole essentielle. Ma fille parcourt tous les chemins de la voix humaine à la recherche de sa propre voix, et nous qui la regardons et l'entendons grandir nous savons que s'absenter n'est rien. L'absence comme la présence sont devenues *réversibles*. Je crois beaucoup à cette *réversibilité de tous les instants*. Je la vis constamment quand j'écris. Ca ne sauve de rien, ça n'efface pas la mort, ça l'affirme plutôt. La mort de mon frère rejaillit sur moi, elle m'affecte encore comme un membre fantôme qui vient me hanter à certaines heures. J'écris à partir de là. La mort n'a pas passé. La disparition m'apparaît sans cesse, mais de cet effacement je fais une raison de vivre ici et maintenant. J'ai neutralisé la mort, je ne l'ai nullement arrêtée. Les images sont mortifères. Je ne crois qu'au Verbe dans lequel je renaiss, le verbe fait chair qui m'accompagne en me laissant seule, sans figure, au bord des larmes. Je sais qu'on peut perdre quelqu'un du jour au lendemain, qu'on peut quitter quelqu'un et ne plus jamais le revoir une heure plus tard parce que la mort a frappé. Je ne veux plus vivre avec cette crainte de l'irréversible. Je l'ai connue, je l'ai choyée, cette crainte. C'est elle qui m'a faite, je lui suis peut-être redevable du meilleur de

moi-même. Mon souci des autres, il a commencé là, je veux dire, dans les mots de ma mère qui a perdu son frère dans l'immédiat après-guerre, à cause d'une arme à feu. Le coup est parti sans prévenir, des mains d'un ami venu admirer ses armes. Oui, une guerre tue bien après qu'elle est finie, quand on se croit en sécurité, quand on a échappé au pire. Il m'a fallu vivre le même deuil que ma mère. Les circonstances importent peu dans cette matière ! Je ne renie rien, je suis prudente, excessivement, depuis toujours ; ça ne me lâchera jamais, mais la crainte s'est dissipée. Je veux vivre, je veux qu'on vive autour de moi. Je m'absente pour de longues heures dans le petit bureau situé au premier étage, juste sous le toit. J'entends le roucoulement des pigeons qui salissent notre façade depuis tant d'années. Je n'ai pas le cœur à les chasser. Ils ne me dérangent pas une seconde. J'écris comme je pense ou je pense comme j'écris. Je ne sais pas au juste ce qui est prémédité, pourtant je le sens bien : ça fait système en moi d'étrange façon. Ça se met en place à la vitesse de l'éclair et puis ça demande un long travail d'élucidation, de correction. C'est un mouvement médité de découverte. C'est parfois franchement rapsodique ou bien d'une douceur infinie. Je crois que nous vivons tous et toutes avec un pont dans le cœur et qu'il ne nous abrite pas ; il est lancé sur le vide, pour l'emporter. Je fais souvent cette expérience du pont jeté sur le vide. Il pleut et le soleil brille ; c'est l'éclaircie tant attendue et « toutes ces émotions qui n'appartiennent qu'à moi me retiennent de donner ma vie à un arc-en-ciel tel que toi ! ». Oui, vraiment, je suis « effronté comme l'amour » ! A mon retour, dans la chambre haute, j'ai mis sur la platine « Axis : bold as love » ; j'ai écouté la musique dans l'air du soir. Arrivée à « Bold as love », j'ai compris que tout était fini, que je ne repasserais plus par les mêmes erreurs. Je suis cet arc-en-ciel qui embrasse le ciel. Toutes les émotions me viennent, et elles sont les bienvenues ; je ne les chasse pas comme des mouches importunes, je les laisse aller leur vol hors de moi. Elles composent constamment une chanson de tous les jours qui me va bien. Je suis devenue de la musique et des mots. Un jour, dans la hâte, j'ai écrit : « La musique vit de sa propre mort. » C'était dans un texte long de dix pages sur le musicien que j'aime entre tous, Jimi Hendrix. Celui-là aussi, quand il est mort, j'ai ressenti un rude coup. C'était comme si j'avais perdu un ami proche, et puis sa musique est devenue la plus forte. Elle ne me soutient pas dans les moments difficiles, c'est moi qui la porte et la fait connaître autour de moi. Elle chante à qui veut l'entendre que « le plus bel amour est l'amour de la vie. » Combien de fois je l'ai criée, cette phrase, depuis ma fenêtre : « The best love to have is the love of life! », elle me retenait de sauter dans le vide. Le vide n'a pas voulu de moi, il m'a mise hors de moi. Maintenant, j'erre à deux pas de moi. Il n'y a pas de figure, il n'y a qu'un « *partenaire invisible* » qui n'est pas moi, que je ne discerne pas mais qui me parle. Je suis parlée par lui. Je n'abandonne pas un pouce de terrain conquis de haute lutte sur le silence. Mon compagnon ne m'effraie pas. Il m'écoute, hoche la tête souvent, pour m'approuver. Je suis lui, il est moi. Il me murmure : « I am you searching to be free. » Quand la vie devient pesante, je lui dis : « But you and I, we've been through that and this is not our fate ! » Il comprend, se ravise, regarde au loin et me chante : « If you can just get your mind together, then come on across to me ! We'll hold hands and watch the sunrise from the bottom of the sea. But first, are you experienced ? Have you ever been experienced ? Well, I have ! » L'expérience touche à sa fin, elle ne fait que commencer. J'en suis là. Le jour se lève, la nuit tombe. Je vais de phrase en phrase, toujours en accord avec moi-même. Je ne suis plus seule.

-16-

Mon père m'écrit souvent ; le rythme de ses lettres s'est accéléré depuis qu'il sait que j'écris. L'approche de la mort, sans doute, mais pas seulement. Il n'est ni inquiet ni soucieux ; il n'a aucun conseil de lecture ou d'écriture à me donner. Il m'écrit, comme il dit « *pour accompagner le mouvement* ». Je n'en demande pas plus. Il n'est au courant de rien de

précis. Il sait que j'écris, et ça lui suffit. Il est fier de moi, il a confiance. Il m'encourage, me demande à chaque fois si *ça avance*. En fait, m'écrivant, il me revoit quand j'étais toute petite fille ; je lui lisais à haute voix des poèmes entiers quand il était à la cuisine en train de préparer à manger à mon frère et moi. Ça arrivait souvent quand notre mère devait s'absenter quelques jours pour ses « affaires ». Elle était souvent sur la route, en tournée. Elle travaillait pour une petite maison d'édition spécialisée dans la littérature enfantine. Mon père nous lisait des histoires presque tous les jours. Un jour, je n'en ai pas eu assez, non, ce n'était pas ça, mais je voulais qu'il m'écoute, alors j'ai commencé à lui lire des poèmes que j'aimais. Il aimait mes lectures. Il me supportait même quand il était en plein « coup de feu » à la cuisine. Encore maintenant, j'admire la patience qu'il a eue. Il en était assez vite arrivé à la conclusion que je devais écrire moi-même. Lire me suffisait, occupait tout mon temps ou presque car je jouais aussi avec les enfants de mon âge à des jeux de mon âge. Je n'étais pas pressée de « rejoindre » les adultes, même si j'en avais déjà, en partie, le sérieux. Je partageais le sérieux des rires d'enfants avec eux ; je sentais la gravité derrière les rires que suscitaient mes propos échevelés. Ma mère et mon père se disaient que j'étais une drôle de petite bonne femme, avec un sacré caractère et des idées bien arrêtées. Des fables de La Fontaine, vers huit ou neuf ans, j'avais adopté le ton sentencieux, le « Je vais vous conter quelque chose d'important qui peut vous servir ». J'étais un peu utilitariste aussi. La poésie éclairait la vie, c'était ma conviction. Je n'ai pas changé, à une nuance près ; je pense aussi que la vie éclaire la poésie. Tous ces mots jetés en pâture aux lecteurs, tout ce plaisir implicite de raconter des histoires, ça doit bien servir à quelque chose, même si c'est caché. Un écrivain n'a pas de conviction arrêtée de ce côté-là : il écrit pour voir ce que ça donne, pour voir l'impression que ça lui fait de raconter comme ça et pas autrement. Il change sa manière en fonction des réactions des autres, et les autres, c'est d'abord son entourage immédiat, ses proches. Le public ne joue qu'un rôle secondaire. On néglige trop souvent cet aspect-là des choses. C'est incroyable, à mon sens, le nombre de pages écrites en direction de quelques uns seulement, des pages entières qui n'auraient pas vu le jour sans cet acharnement à se faire comprendre d'un tout petit nombre de gens qui ont de l'importance dans notre jeu, car c'est un jeu, une mise en scène des mots, une invitation aussi qu'on lance après-coup. On invite les autres à jouer avec les mots qu'on a écrits, pour la *résonance* qu'ils suscitent en eux, les tout proches, qu'on croit si bien connaître. Leurs réactions nous étonnent toujours ! L'étonnement est réciproque, et ce n'est pas l'écrivain le moins étonné ! Mon père ne m'a pas mise en selle, il n'est responsable de rien et il ne se mêle pas de mes « affaires », tant s'en faut, mais il est là, à sa manière. J'écris pour lui, entre autres. Je n'ai pas besoin d'être compris par lui. On se connaît si bien ! De toutes les personnes que j'aime, il n'est pas la plus proche, mais certainement celle qui me ressemble le plus. Il n'y a pas d'archéologie du souvenir entre nous et pas de culte voué aux chers disparus que nous avons en commun. Ça, il le sait, il ne l'attend pas de moi. Il sait que ça travaille en moi dans la direction d'un certain passé ; c'est un travail d'avenir toujours à venir. Ça n'en finit pas de venir. C'est ça qui le fascine dans la littérature, la mienne, et celle des autres qui travaillent avec de tout autres moyens et des objectifs différents. Il respecte ça : mon silence habillé de mots. La solitude, pour lui aussi, est derrière lui. Il vit seul, la question n'est pas là. Il se débrouille, au jour le jour, sans amertume, sans nostalgie. Il prend le temps de faire les choses à son rythme. Il n'impose jamais le sien. Pendant des années, il a vécu à cent à l'heure. Son écriture est toujours aussi nerveuse, presque fouguese. La colère, aussi, est derrière lui. Il a accepté la mort de maman, et puis la mort de mon frère. Il en est au même point que moi. Il le sait, ça lui donne encore plus le courage de vivre. Il sillonne sa solitude en tous sens et il fait des rencontres étonnantes. Sa vie est pleine de pensées, jamais de souvenirs. Quand il se souvient, comme tout le monde, il ne s'appesantit pas sur les souvenirs, il n'en fait pas étalage. Il n'analyse rien non plus. Il voit la vie à l'œuvre, par-delà la fin. Il n'en finit pas de

se souvenir et de penser en toute simplicité qu'il a eu une belle vie. Il n'en fait pas un sujet de contentement béat. Sa joie de vivre, il la dispense, il la dépense à qui veut l'entendre, comme moi. C'est pour ça qu'on s'entend si bien, malgré la distance entre nous. Cette distance, on sait qu'elle est précieuse, qu'il faut la préserver, que ce n'est pas avec de la familiarité mal placée qu'on fait face aux énigmes de l'existence. L'existence est une énigme pour moi, depuis le premier jour. Ma naissance a marqué le commencement de ma mort. Je n'y peux rien, personne n'y peut rien. Il faut que les chemins se décroisent constamment. On ne peut pas espérer vivre si on ne part pas de notre solitude foncière. Entre nous, il y a ce que nous y mettons, nos goûts et nos dégoûts, nos humeurs, notre fatigue, la joie aussi qui nous empoigne. Tout ça, on peut le toucher ensemble, et c'est ça qui nous touche, infiniment. On met *le jeu du monde* entre nous. Et puis il y a le langage qui dessert les liens ; c'est la déliaison suprême, toujours à recommencer. Quand ça menace, quand quelque chose ou quelqu'un menace de prendre le pouvoir sur nos émotions, on dit : « Stop ! Halte-là ! Ça suffit maintenant ! » Il ne faut pas être prisonnier des mots, il faut le préférer et les effacer. Il ne faut pas les graver dans la pierre, il faut les écrire autant que les dire. Les dire, dans le feu ou dans la glace de nos émotions ; tu peux les toucher du doigt en même temps que moi, mais ne t'avise pas de te croire alors des droits sur moi parce que tu as touché en même temps que moi, et peut-être avant moi, l'énigme vivante qui se met entre nous, que nous partageons et qui, à son contact, fait de nous, de nous seuls, deux êtres vivants en contact l'un avec l'autre. L'entre deux que nous partageons, que nous touchons ensemble par nos paroles et nos baisers, nos étreintes et dans les mille et une tâches de la vie de tous les jours, c'est l'éphémère même qui consent à durer quelque temps pour peu que nous nous aimions. Alors, écrire, dans tout ça ? C'est la grande absence, au nom des autres, et c'est aussi *le jeu du monde dans un jeu de mots*. C'est le redoublement de la solitude première qui s'affirme telle qu'elle, sans fard, sans retenue, mais pour aller au-devant des autres, en tous cas de tous ceux que nous aimons. Je ne crois pas à la bouteille lancée à la mer. Je n'aime pas écrire la moindre ligne dans cette perspective lointaine, trop lointaine pour moi. Je ne cherche pas la fusion ni la familiarité pour autant. Je veux que ce que j'appelle le monde existe entre nous pour que nous puissions nous parler. Parler, dans cette perspective, c'est mettre en commun ce qui ne nous appartient pas, ne fait que passer entre nos mains. Ça n'a lieu, ça n'est possible que lorsqu'on parle à cœur ouvert, mais aussi avec la plus grande prudence, de tout ce qui nous tient à cœur, de ce qui nous importe ou nous préoccupe dans l'instant où nous le disons. Ça n'a rien de magique, d'inhabituel ou d'exceptionnel ; c'est le mouvement même d'exister, c'est la sortie hors de soi. Je rapporte ces fruits de mon jardin secret, je te propose d'y goûter. Ne t'inquiète pas ! Il n'y a pas de secret. Je n'ai pas cueilli ces fruits sur l'arbre de la connaissance. Je ne suis porteuse d'aucune tentation. Je voudrais savoir comment tu les trouves, savoir s'ils sont à ton goût et savoir comment sont les tiens, quel goût ils ont, quelle saveur inédite ils ont à m'offrir. Je t'offre les fruits de ma solitude, libre à toi de les goûter, de ne pas les trouver à ton goût ! Tout ça, vous me l'avez dit mille fois, sans le dire jamais aussi directement, et c'est moi, maintenant, qui vous le dis en votre nom. Je navigue constamment dans la pensée des autres et ce n'est pas confortable ni reconfortant. Je n'emprunte pas la force des autres, je ne m'appuie sur rien, mais je ne suis pas seule à penser et écrire dans la direction que j'ai choisie, une dilection plus qu'une direction, soit dit en passant, sans mauvais jeu de mots. Je le sais depuis le premier jour, je veux dire, depuis que je sais lire et écrire. Quand je m'enivrais de poésie, étant enfant, je faisais cette expérience d'une parole toute autre à laquelle j'acceptais de m'identifier sans retenue, sans pudeur. Je n'ai jamais été portée à me croire originale ; ma question n'a jamais été là. Je pense seulement à l'étonnement qui me saisit – et c'est un *enchantement* – quand je retrouve telle pensée, qui m'est venue dans l'innocence d'écrire, chez des auteurs amis qui ignorent jusqu'à mon existence. Il n'y a peut-être pas d'innocence et que des effets de culture, certes ! Ceux

qui m'ignorent, je ne prétends pas les connaître. Les approcher m'importe peu. Hier déjà, je ne croyais pas avoir pensé seule dans la solitude, mais voilà qu'aujourd'hui, au hasard de mes lectures, je « tombe » sur une réflexion si proche de la mienne que j'hésite à présent à la dire mienne... C'est dans la plus grande proximité que l'écart se creuse entre nous qui nous ignorons. Il n'y a pas de réciprocité, pas d'échange à proprement parler. Je ne vous emprunte rien, vous qui m'ignorez. Moi, je vous connais de nom, je connais vos livres. Je sais que nous partageons les mêmes centres d'intérêt. Un cercle, on peut le parcourir en tous sens ou bien rebondir d'un point à un autre quand on s'y sent enfermé, alors, fatalement, on ne fait que se croiser parce qu'on partage le même espace. Bondir hors du cercle pour le faire rouler, pour le dérouler à l'infini ne nous tente pas. Ce cercle n'a pas de centre, c'est le centre, mouvant, qui forme un cercle qui ne nous encercle pas. On le décercle, ce cercle imaginaire à la recherche d'aucune image centrale. Il n'y a pas de secret à percer. Nous ne sommes pas face à une sphère. L'image du cercle est intenable, pourtant quelque chose nous tient à égale distance d'une pensée que nous partageons, comme si nous conversions tous, assis à une table ronde. Nous ne formons pas un cercle fermé. Hier encore, je ne croyais pas avoir pensé seule dans la solitude, mais voilà qu'aujourd'hui je « tombe » sur une réflexion si proche de la mienne que je n'hésite pas à la dire mienne. Encore n'est-ce qu'une impression ! Nous qui pensons dans une certaine direction sommes appelés à nous rejoindre, que nous le voulions ou non. Ce faisant, bien sûr, nous posons le problème de l'autorité. Ne fait autorité que celui qui publie et peut se flatter de l'estime des ses pairs. Alors, disons le tout net, pour ma part, je ne fais pas autorité. *Ce qu'on écrit à part soi comme à part de soi – cette part de nous-mêmes qu'on partage avec les autres faute de pouvoir la partager avec soi-* rejoint, sans jamais l'atteindre, ce que d'autres écrivent quand ils réfléchissent sur des problèmes qui n'appartiennent qu'à eux. Vous tous qui écrivez, votre autorité ne commence que lorsque vous signez votre texte, votre communication ou bien votre livre. Vous êtes maître de votre propos, votre réflexion, brillante, extraordinairement patiente et féconde, ne vous appartient plus dès lors que vous la publiez. Votre mérite est double : d'abord, vous avez écrit quelque chose d'important qui fait avancer la réflexion, ensuite vous partagez le fruit de vos réflexions qui portent sur des sujets que nous sommes nombreux à avoir en commun. C'est bien dans cette séparation, cette ignorance où nous sommes les uns des autres, que se dessine une communauté de pensée. Cette convergence de vue ne m'effraie pas, elle m'enchanté, je le répète. C'est plein d'amis fantômes une écriture qui se veut au plus près de ce qu'elle ne sait pas nommer et qui appelle tous les noms, mais dans l'extrême rigueur de leur choix. On ne peut que peser ses mots. Je ne peux en dire plus, je ne veux pas trahir l'absence de secret qui nous lie tous et toutes. C'est une faveur que je souhaite à tous les hommes. Demain m'appelle. Je n'y peux rien, et je sais que demain, c'est aussi bien hier.

## De deux choses l'une...

*« Ton écriture a le goût du tabac que tu fumes et qui te consume à petit feu. Je brûle de savoir qui des deux te tuera le premier ! »*

Cette phrase en forme de provocation légère, il ne l'avait pas aimée. Elle n'était pas cinglante, ni même réellement inquiétante. Elle avait surgi dans son esprit sans intention de faire mal. Elle était venue, comme ça, sans prévenir ; il fallait en tenir compte, et même en faire quelque chose. Il savait déjà quoi, mais il ne se pressait pas d'entamer la longue marche.

Pour l'heure, il aimait à penser que cette phrase, il était le seul à l'avoir pensée et écrite immédiatement après l'avoir pensée dans le confort de son petit bureau situé au rez-de-chaussée de sa maison ; il donnait sur une rue calme qui portait mal son nom : rue du Vivier. Il imaginait la présence, au moins dans les temps reculés, d'un petit bassin d'eau vive avec des truites nageant sans relâche à contre-courant dans un bassin qu'aurait alimenté une source d'eau vive.... Au lieu de cela, il y avait cette rue peu passante fréquentée à heures fixes par les habitants des maisons qui la bordaient sur plusieurs centaines de mètres et par des promeneurs du dimanche qui furetaient dans cette rue morne pour y jeter des coups d'œil furtifs dans les maisons et les jardins avant d'atteindre une allée qui, elle, s'appelait l'Allée du Roy.

Les élus locaux, la population et les autorités compétentes, selon toute apparence, ne voyaient rien à redire à cette survivance d'un passé qu'on pouvait dire royaliste ou royal selon l'orientation que prenait la nostalgie des uns ou des autres. Il était bien le seul à s'émouvoir de cette triste survivance d'un passé qu'il vouait aux gémonies. Ce petit chemin de campagne qui conduisait dans des champs, comme tant d'autres, n'avait pas un nom innocent. Il gardait vive la mémoire d'un événement lointain qui flattait la population locale : un « roy » était passé par là, par « chez nous »... On avait eu soin de conserver l'orthographe ancienne pour « gommer » toute nostalgie royaliste en laissant parler le passé à travers un mot désuet, en apparence anodin, mais en vain. Ca ne passait pas. Le souvenir de ce roi dont tous ou presque ignoraient le nom flattait les consciences ; il imprégnait l'espace environnant dans lequel baignaient les promeneurs du dimanche, les paysans au travail, les rares habitants qui possédaient le long de son tracé sinueux, qui une ferme rénovée, qui une petite maison.

Ainsi sa haine d'un certain passé qui ne voulait pas passer trouvait là un terrain de choix : il résidait dans cette rue au nom mensonger, cette rue plus morte que vive où aucun vivier, jamais, n'avait vu frétiler de poissons et, c'était un comble, cette rue menait les promeneurs et les habitants du lieu à un petit chemin baptisé pompeusement « Allée du Roy », chemin sur lequel d'aucuns se plaisaient peut-être à marcher sur les traces d'un roi au nom oublié... Il le sentait bien : ces ruminations, au fond, en disaient plus sur son état d'esprit que sur l'environnement dans lequel il se plaisait tout de même à vivre. Mais c'était la conscience vive du pouvoir des mots qui l'incitait à mener cette charge critique contre le choix de ses deux noms de rues. Il eût préféré des noms « poétiques », des noms complètement détachés du réel environnant : pourquoi pas rue des Anémones, rue des Lilas, rue des Fleurs ?

Il avait longtemps vécu dans une petite cité comtoise ; sa maison faisait l'angle entre la « rue Conscience » et la rue « Auguste Poussière ». « Voilà des noms de rues, des vrais, des noms qui font rêver ! » se disait-il parfois à haute voix quand il venait à songer à tout cela. Quand la nostalgie faisait son travail en lui, il se disait qu'ici ou là on avait gardé le goût de l'histoire et la mémoire des noms amenés par le hasard de la vie et qu'on en avait fait des « rencontres », un début de texte qui donnait à rêver, qui prêtait au moins à sourire.

Dans son nouveau lieu de résidence, ce n'était pas le cas ; on préférait sacrifier au culte d'une mémoire collective exsangue... Malgré tout, il devait le reconnaître : le nom de la rue où il résidait ne manquait pas de charme poétique : rue du Vivier... Il pensait aux haies vives qui poussaient partout le long des chemins, à toutes ces aubépines, à tous ces prunelliers qui fleurissaient si joliment le printemps venu... Il aimait les fleurs des arbres, ces promesses de fruits qui n'étaient pas comestibles pour l'homme, mais qui aidaient les oiseaux à survivre une fois les premières gelées venues. Il marchait lui aussi avec un vif plaisir le long de ces chemins ; il empruntait souvent « l'Allée du Roy » le sourire au lèvres pour quelques pas

quand il n'avait pu s'empêcher de poser une fois encore son regard sur la plaque où était inscrite ce nom. Il oubliait ce nom flatteur ; il devenait vite songeur : le paysage reprenait le dessus, il chassait cette réminiscence historique malvenue pour ne plus voir et respirer que le parfum des aubépines en fleur.

Sa pensée s'adoucissait au milieu de tous ces effluves qui transportaient ce goût de miel. Il y avait aussi tous ces sureaux qu'il aimait tant, pour leur odeur d'abord, si suave et aussi un peu âcre. Il connaissait les vertus médicinales de cet arbre qui avait aussi donné son nom au poète qu'il révérait le plus et qui, comme lui, n'était pas d'ici. « Avec la poésie, on est toujours d'ailleurs, mais ailleurs est un séjour pareil à un autre pour peu qu'on y apporte ses rêves... » Il ruminait des phrases de cette sorte tout en se promenant. Avec lui, la marche prenait toujours une tournure poétique ou philosophique. C'était en marchant que lui venaient ses meilleures idées ; il n'avait pas été le seul à faire de la marche une raison de penser.

En terre étrangère, comme l'était Frédéric Nietzsche à Sils-Maria en Haute Engadine, il aimait à marcher dans la solitude. Lui préférait les chemins de campagne sinueux ; sa situation géographique lui interdisait d'ailleurs toute velléité de marche en haute montagne. L'air des sommets n'était pas pour lui. Sa modestie, son train de vie affable, ses bons rapports de voisinage ne faisaient pas de lui un solitaire bougonnant, un excentrique délirant à travers bois et champs ou sur des chemins escarpés... Il révérait Nietzsche pour son courage, sa probité intellectuelle, mais il ne rêvait pas de l'égaliser ; il ne le suivait même pas dans tous les détails de sa pensée. L'obsession hiérarchique propre à Nietzsche, il n'en avait cure.

« La réalité est toujours égale à elle-même, seul le langage qui exige maîtrise et adresse établit une hiérarchie entre les hommes plus ou moins habiles dans leur manière de parler. » C'était en gros le fond de son attitude à l'égard des autres et de lui-même. Il ne cherchait pas à se hausser au-dessus du « commun des mortels », il ne se sentait supérieur à personne, mais il pensait de façon toute classique qu'une idée claire appelle une expression claire. Il avait la plume et la parole faciles, il s'exprimait avec aisance sur quantité de sujets quand d'autres se débattaient au milieu de quelques mots... Cette aisance ne garantissait en rien la validité de ses jugements, simplement il était ferme sur les valeurs qu'il défendait.

Fixer une norme revenait toujours pour lui à énoncer un impératif catégorique ; cela avait commencé il y a bien longtemps chez un peuple qu'il aimait entre tous : chez les Hébreux, un peuple qui avait pris plusieurs noms au cours de son histoire mouvementée... « Tu ne tueras pas ! Un commandement de cette sorte est sans appel ; il ne constitue pas une vérité absolue, il fixe une norme valable pour soi et pour tous, et il crée un cadre mental et juridique propice à la vie en société... » Ces phrases-là, il les énonçait toujours au présent de l'indicatif ; elles traversaient le temps, elles étaient de tous les temps, mais elles avaient résonné d'abord dans le désert. C'était une parole venue de la montagne pour des gens promis au désert. Un homme sauvé des eaux les avait transmises à son peuple qui les avait transmises aux autres peuples...

La norme était un acte créateur d'une extrême importance, un choix éthique qui engageait la vie toute entière, la sienne et celles des autres. Alors, la vérité ? Elle était ailleurs, dans la pertinence d'un raisonnement, une remarque au moins juste, l'établissement des faits à des fins d'action et de jugement. Les jugements pouvaient être erronés, c'était affaire de débat. Il fallait choisir : la force brute et brutale, la violence ou bien la discussion patiente apprise à l'école de

Socrate. Sur cette terre étrangère, il n'était pas plus étranger qu'un autre... Les sureaux, blancs d'abord quand ils étaient en fleur, et puis l'été finissant, chargés de fruits lourds d'un noir éclatant, lui rappelaient agréablement l'existence de son poète bien aimé, ce poète qui n'était pas d'ici, cet homme jeune éternellement dans le souvenir de ceux qui le lisent encore maintenant près d'un siècle et demi après sa disparition, cet adolescent aux cheveux blancs reclus dans une tour à Tübingen au bord du Neckar...

Il respirait fortement en marchant d'un pas léger en promenant son regard alentour, les narines gonflées des senteurs mielleuses du sureau, et il lui arrivait de murmurer le nom du poète qui l'avait vu naître à la poésie : « Hölderlin, Hölderlin... » Ce nom magique d'une douceur contenue faisait mentir le préjugé qui entachait la langue allemande que d'aucuns se plaisaient à dire rugueuse et même « gutturale ». Si l'on exceptait la présence sourde dans la langue allemande de ces « r » de gorge, prononcés en fait en faisant vibrer le palais mou et qui étaient présent aussi en espagnol sous le nom de « jota », on ne pouvait y entendre que des voyelles douces, en très grand nombre, des voyelles chantantes qui s'appuyaient sur des consonnes tout aussi nombreuses et vibrantes, parfois rocailleuses, certes, mais qu'il comparait volontiers à des roches aux formes adoucies par le temps et d'où jaillissaient l'eau vive, sans cesse renaissante dans cette langue, des voyelles claires. Consonnes chuintantes et voyelles chantantes étaient propulsées dans l'air par un grand souffle qu'il appelait le souffle de midi : les « t » et les « d », toutes les consonnes sourdes ou sonores étaient soufflées ; c'était cela qui « manquait » au français qu'il aimait tout autant que la langue allemande. La langue de son poète portait en elle un souffle qui pour lui se confondait avec le souffle de vie qu'il entendait aussi dans certains dialectes des Indes. Il y avait comme cela de par le monde des langues soufflantes et d'autres moins heurtées, plus douces dans l'émission de voix qu'elles requéraient.

Dans sa vie, les deux langues qu'il pratiquait quotidiennement se complétaient parfaitement. Elles se complétaient si bien qu'elles rendaient toute traduction inutile ; la traduction était une technique dans laquelle il avait un temps excellé, mais maintenant qu'il approchait de la cinquantaine, elle était devenu un jeu douloureux qu'il fuyait. Ces textes venaient en allemand ou en français sans qu'une langue jamais ne contaminât l'autre. Il y avait un strict départ entre elles deux : la frontière était invisible tout simplement parce que dans son esprit les frontières n'existaient pas. C'était plutôt ce qu'il appelait un partage des eaux... Les mots « Wasser » et « eau », par exemple, ne communiquaient pas. Ils désignaient à première vue la même chose ; le référent, bien sûr, était le même, mais quand il fouillait dans ses souvenirs ou quand il pensait comme tout un chacun dans l'innocence de pensées jaillissantes, mais tout de même portées par tout un passé de culture, il ne pouvait que « sentir » au plus profond de lui qu'il y avait dans tout ce que le mot charriait d'images et de sensations d'infimes nuances. Ces nuances étaient des trésors qui s'enrichissaient mutuellement...

Ce mot si simple : « Wasser », il évoquait pour lui les pluies fines qui, en automne, mouillaient la Souabe ; sous cette pluie-là, on n'était jamais trempé jusqu'aux os ; on revenait comme mouillé par la rosée du matin... Il y avait aussi en arrière-fond cette phrase lue dans l'enfance : « Will einer wohnen, so sei es an Treppen, Und wo ein Häuslein hinabhängt Am Wasser halte dich auf... » C'était peut-être cette phrase de Hölderlin rencontrée dans le poème intitulé « L'aigle » qui avait décidé de son installation « Rue du Vivier » : il avait espéré y trouver de l'eau, ne serait-ce qu'un mince filet d'eau le long duquel marcher à travers champs, un petit ruisseau à défaut d'une rivière aux larges rives comme il en avait connu dans son enfance, une rivière aux eaux étales et lentes, de ces eaux danubiennes qui faisaient dire à César à propos de l'Ister, qu'il comparait à la Saône, qu'on ne savait jamais dans quel sens les eaux coulaient...

Bien sûr, un rapide coup d'œil avait suffi pour qu'il constatât l'absence du plus petit filet d'eau alentour quand il avait choisi de faire bâtir le long de cette rue au nom si évocateur. Le nom de cette rue l'avait fait rêver : il avait imaginé des eaux vives peuplées de truites comme il y en a tant dans son pays natal ; au lieu de cela, il avait épousé cette terre pour ces chemins innombrables jalonnés de haies vives pleines de senteurs...

Il sentait, chemin faisant, quand il y songeait, qu'il n'avait pas perdu au change : c'était avant tout la fluidité qu'il recherchait comme lieu de séjour. Sa rue était plus morte que vive à certaines heures, mais il suffisait de quelques mots et de quelques souvenirs qui venaient se mêler à l'odeur douceuse des sureaux et des aubépines pour que son imagination allât son chemin tranquille à travers les mots allemands et français qu'ils (ce passage ne me semble pas très clair, j'ai dû le relire plusieurs fois pour comprendre à quoi « ils » se rapportait, je ne suis toujours pas sûre d'avoir bien compris) faisaient tomber sur le paysage comme un « merci ! », un « Danke ! » qui rassemblaient en eux tout ce que le paysage pouvait suggérer de pensées douces et aimables propres à le réconcilier avec le monde devenu soudain lointain et presque souriant.

Il avait le sourire quand il allait cueillir les mûres sauvages qui poussaient partout le long des chemins une fois l'automne venu. Sa cueillette finie, les mains et la bouche rougies, il pouvait rentrer préparer ses confitures le cœur plein de vent et de soleil. Il avait salué au passage un vieux chêne avant d'arriver sur le lieu de sa cueillette. « Penser, c'est remercier. » dit la langue allemande : « Denken ist danken. » Cette étymologie commune aux deux mots l'enchantait... Le français avait « merci ! » qui, étymologiquement, évoquait l'échange marchand, l'âpreté des négociations commerciales, la dureté d'un monde voué aux affaires...

Ce qui importait, c'était tout autant le chemin que les gens qui ne faisaient qu'y passer... Les chemins n'avaient d'abord existé que comme lieux de passage répétés d'une horde, d'une tribu, dans les temps anciens, et puis la sédentarisation et son corollaire, l'habitat humain, avaient peu à peu transformé ces « passes » en lieux de passage. Le chemin, de tout temps, fut non seulement un lieu de passage « obligé », mais aussi un lieu de rencontres, bonnes ou mauvaises. L'amour des chemins de campagne et le goût de la marche solitaire – il écrivait volontiers « soliterre » - il le tenait de sa fréquentation de la pensée allemande qui vivait en lui. Dans sa pratique de la langue allemande, il sentait toujours à l'œuvre une impersonnalité de bon aloi qu'on pouvait ressentir physiquement en employant quantité de tournures impersonnelles, tous ces « Mir denket wohl, dass... Mir ist warm... » etcetera. Ces phrases reposaient le sujet parlant de sa responsabilité de locuteur en laissant place au neutre, à l'impersonnel... Bien sûr, en français, il usait et abusait, comme tout un chacun de la tournure « Il y a » dont il appréciait la commodité. Mais, en gros, le français ignorait le neutre : quand le français dit « J'ai chaud. », l'allemand préfère dire : « Il est chaud pour moi. », avec cette nuance que l'allemand ignore en l'occurrence ce « pour »...

«Ton écriture a le goût du tabac que tu fumes et qui te consume à petit feu. Je brûle de savoir qui des deux te tuera le premier ! »

C'était venu sans prévenir, comme toujours... Il avait allumé sa pipe avant de s'asseoir au bureau, puis il l'avait écrite. Rien de grave là-dedans ; une suggestion en forme de mise en garde, tout au plus. Cette phrase, elle l'accompagnerait quelque temps, le temps d'en démêler le rythme... Elle jetait d'emblée un écran de fumée parfumée entre lui et sa journée qui avait été longue et harassante. Il avait besoin de fumer pour se calmer. Avant tout, il lui fallait

trouver ses aises, s'installer confortablement à son bureau, un café chaud à portée de mains. Il le buvait goulûment, mais toute de même par petites lampées pour faire durer le plaisir. Il n'y avait qu'ainsi qu'il se sentait bien : il était chez lui, il attendait de pied ferme les idées auxquelles il comptait s'affronter dans un combat sans merci qui ne connaîtrait aucun vainqueur.

Cette phrase, il était, au moment de l'écrire, à cent lieues d'y croire. Elle l'avait traversé sans lui faire mal ; il avait souri en se disant à haute voix : « Ca fera un bon début ! » C'était une phrase innocente comme il lui en venait tous les jours. S'ensuivait un flux ininterrompu d'images qui le projetaient comme en avant de lui-même. En les écrivant telles qu'elles lui venaient à l'esprit, il avait l'impression de se pencher en avant en courant comme un dératé. Dans une course folle à l'abîme, il se penchait vers elles pour les saisir. Il ne fallait pas leur laisser le temps de disparaître. Elles lui semblaient animées d'une vie de si courte durée qu'il devait les saisir au vol telles des papillons afin de les « fixer » pour qu'en lui, en lui d'abord, elles eussent enfin le temps de s'éprouver. Il leur prêtait sa vie, son haleine, l'odeur de sa bouche enfumée... Il courait après elles pour les rattraper ; elles allaient toujours plus vite que lui, mais c'était sans importance. Il parvenait toujours à les rattraper. Elles étaient fugaces ; leur fluidité s'accordait avec son humeur changeante.

Pour qu'elles eussent une chance de survivre, il fallait faire vite, les saisir pour ainsi dire au vol et les transcrire. Celle-là, qui était déjà du passé, il l'avait écrite d'un trait de plume, sans plus réfléchir, pour exalter un mouvement d'humeur qu'il voulait folâtrer. Cette phrase prêtait à sourire ; elle résumait toute une vie d'écriture partie en fumée. Chaque pipe qu'il rallumait s'accordait avec un nouveau jet de phrases qui, de volutes de fumée en volutes de fumée, composait un paragraphe, puis deux, puis trois jusqu'à l'extinction de sa pipe... Il fallait souvent la rallumer ; il ne fumait pas constamment. Il l'allumait toujours pour commencer un nouveau texte qui menaçait de l'emporter trop vite s'il n'y prenait garde. Le rituel de la pipe l'aidait à retarder l'échéance de sa chute au-devant du vide. Une fois sa pipe allumée, il pouvait se lancer à corps perdu dans son écriture. Il était alors en paix avec lui-même pour quelques heures qu'il mettait à profit pour se lancer des défis : Sauras-tu trouver une suite ? Comment vas-tu conclure ?

Son exercice solitaire, il le comparait volontiers à une marche lente et joyeuse sur une corde raide ; il avançait entre deux abîmes dont il ne savait rien, et la corde lancée sur le vide semblait infinie, d'une longueur impossible à mesurer. Il fallait avancer pourtant ; c'était tout ce qui comptait pour ne pas vaciller, pour ne pas céder au vertige facile qui l'avait pris au moment d'écrire.

L'extrême rapidité du début, le choc de l'inspiration, il les contenait une fois l'incipit saisi au vol comme on contient un cheval fougueux qu'on se doit de maîtriser, sauf à laisser l'animal partir dans tous les sens pour se débarrasser de sa monture. Les beaux papillons qui voletaient devant sa pensée s'étaient déjà transformés en des coursiers dont il se devait de freiner la course pour ne pas donner dans un automatisme qui ne convenait pas aux sortes de rêves qu'il préférait entre tous : ceux du petit matin quand son corps frissonnait, l'aube venue, pour le rappeler à son devoir de lumière.

Il ne vivait pas pour les rêves ni par eux ; ils n'étaient à ses yeux que des suggestions utiles qui lui permettaient de « faire le point » sur ce qu'il avait vu et entendu sans le percevoir clairement. Ils étaient le produit d'une mémoire brouillonne et même bouillonnante qui vivait des « déchets » de la journée passée. Ces « déchets » pouvaient être aussi bien des paroles

anodines qui n'avaient pas retenu son attention que des sons, des images, des couleurs même, attachés à des objets ou des personnes qu'il n'avait que frôlées, entr'aperçues, et pour tout dire, souverainement négligés.

Ses rêves, dans ces conditions, ne pouvaient jamais être un point de départ abouti comme l'étaient les rêves transcrits par certains qui s'acharnaient à y trouver un sens tout fait qu'ils s'employaient à découvrir patiemment à travers des détours d'écriture. Il n'y avait aucun secret ; au contraire, dans son esprit, tout était manifeste et d'une clarté qui n'aveuglait pas. Il n'écrivait pas pour faire honneur à des idées plus grandes que lui dont il aurait été l'heureux dépositaire. Sa pratique de l'écriture n'était qu'en apparence un rêve éveillé. Rêve, réveil... C'était tout un... Quand le rêve s'insinuait en lui, il était sous le règne de la fascination. La chose sexuelle, comme pour tout un chacun, était la grande affaire. Il retrouvait par là, dans le foisonnement anarchique des images rêvées, la malheureuse question des origines si mal posée par tant de ses contemporains.

Ces images, il les rêvait ; il n'en rêvait jamais. Sa rêverie de mots prenait l'exact contre-pied des rêves de la nuit. Pour lui, la source était toujours impure ; la pureté n'était que le résultat d'une purification qu'il menait dans son écriture : « Tu m'as donné ta boue et j'en ai fait de l'or. » Cette phrase de Baudelaire donnait la clef de son attitude à l'égard des rêves et de l'écriture qui s'y attachait pour s'en détacher aussitôt. Il louvoyait entre deux écueils : il devait se garder d'une transcription pure et simple de suggestions endormies réveillées par le rêve et tout autant laisser courir son imagination qui procédait par associations de blocs de sens véhiculés par les mots qui se pressaient dans son esprit.

Pour sûr, son écriture se faisait sinueuse, mais jamais comme pouvait l'être un serpent à plumes sortis de l'imagination des hommes qui l'avaient précédé. Il ne calquait pas son écriture sur ses rêves en pratiquant une sorte de réalisme onirique censé le conduire aux portes, aux portes seulement, d'un quelconque mystère qu'il aurait eu ou non en partage avec d'autres, que ceux-là fussent quelques-uns ou même tout un peuple, ancien ou contemporain. Il ne poursuivait pas des archétypes ; les chimères n'avaient aucune valeur à ses yeux. Le rêve était un complexe d'images et de sensations que précédait toujours une quantité inouïe de phrases qui n'étaient pas advenues à la parole maîtrisée du jour. C'étaient ces paroles d'avant les images qu'il débusquait par associations d'idées. Il pratiquait une sorte d'anamnèse : il n'écrivait pas sous la dictée d'un rêve en décrivant des scènes avec minutie ; il remontait à la source langagière qui avait appelé, faute de mieux, ces images qui l'avaient amusé au réveil.

Le temps du rêve était tout dévolu au repos : on rêvait pour rêver, pour se délasser en échappant à la tyrannie du langage personnel. On retrouvait de vieilles coutumes enfouies, des rêves immémoriaux, des suggestions métaphysiques oubliées, tout un fatras qu'il fallait fracasser pour en tirer à nouveau le goût de dire les choses en son nom propre. Le réveil, c'était autre chose : le temps des retrouvailles avec soi-même dans la lumière grise ou blessante du matin, c'était le temps de dire non à ce conglomerat de suggestions déguisées. La meilleure manière de faire justice à un rêve, c'était bien d'en négliger les atours et les contours, ses belles parures d'images brillantes ou grises pour faire retour sur l'avant-scène, la scène primitive où l'infans qu'il avait été, comme tout un chacun, souffrait de ne pas pouvoir manier les mots à portée de son oreille et de sa langue qui, déjà, le hantaient, mais dans une impuissance encore à dire son existence présente au milieu des « grands ».

Il avait écrit un jour : « On peut étouffer sous la charge d'un bonheur trop grand, mais cet étouffement, il faut s'en féliciter comme d'une grâce que l'existence nous a faite en la

personne de notre mère qui nous a donné la vie ; il faut même louer cet étouffement parce qu'il est infiniment préférable à la cruauté en actes ou en paroles de géniteurs pervers qui s'emploient à détruire un enfant en étouffant en lui le goût de vivre et de parler. Ployer sous la tendresse prédispose au moins à la capacité formidable d'arrachement au sein maternel dont le sevrage n'est que le prélude. Cet arrachement libère de la parole d'une mère qui s'exerce d'abord, par la force des choses, à sens unique quand son enfant ne peut pas encore parler; c'est un second sevrage qui libère d'une parole infantile, balbutiante, extraordinairement hésitante, en exaltant, par le goût de l'écriture, l'amour de la langue maternelle. La mère survit dans cette langue ; on ne s'en éloigne que pour mieux la rejoindre dans les mots. Il ne s'agit pas de renier la tendresse infinie de sa mère, mais d'affirmer, jour après jour, la nécessité de s'éloigner d'elle pour pouvoir, à volonté, se rapprocher d'elle dans un mouvement de tendresse infini qui ne s'adresse plus seulement à elle, mais à tous ceux et toutes celles qui nous aiment...

C'est bien grâce à notre mère, quand elle est aimante, que l'on échappe à la fascination stérile qu'exerce une parole toute puissante pourvu qu'elle nous aime assez pour accepter de nous laisser partir sans déchirement... Il faut bel et bien « fuir » sa mère pour se rapprocher d'elle à travers l'amour de la langue. Se rapprocher d'elle par la pratique de l'écriture mais aussi de la lecture et du « beau parler », certes, mais pour s'éloigner définitivement d'elle, ne pas rester accroché à son sein nourricier. Cette dialectique de l'éloignement qui rapproche et du rapprochement qui éloigne se complique encore quand votre mère est bilingue...

Sa propre mère ne lui parlait jamais qu'en français, mais pour lui elle était aussi cette toute jeune fille qui parlait encore alsacien à sa grand-mère et qui pratiquait aussi couramment l'allemand qu'elle avait appris à l'école. Apprendre l'allemand fut vraiment pour lui un acte d'amour envers sa mère, un acte de respect filial aussi, tourné également vers sa grand-mère qu'il admirait. Le français aura été pour lui tout au long de ces années sa langue maternelle et l'allemand la langue de sa mère...»

Alors, oui, il se sentait toujours petit dans ses rêves... Grandir à leur contact équivalait à se hausser à la hauteur de ces paroles d'hommes – celles de son père et de sa mère d'abord – qui l'avaient environné et bercé avant qu'il pût à son tour dire « je ». Ce qu'il récusait, c'était la séduction des images. Quelles fussent compliquées ou banales, gaies ou tristes, il y avait toujours en elles une pauvreté essentielle qui le rebutait. Les mots qui avaient amené tel ou tel rêve étaient pauvres eux aussi. Il les retrouvait facilement dans la chair des images. Que restait-il alors pour finir ? En fait, une seule chose : le goût de l'éveil, le plaisir de s'éveiller comme aux premiers jours sous les yeux de ses parents émerveillés. Seule la parole vive accordée à l'inconnu valait à ses yeux ; les rêves, les mots qui les avaient suscités et leur parures d'images bariolées, il les laissait à cette part de lui-même qu'il vouait à l'immémorial et dont il n'avait cure. Seule importait la tendresse première et dernière qui l'avait vu naître à la vie et qui requérait cette vigilance de tous les instants dont son écriture se faisait l'écho patient, jour après jour. L'image n'était jamais première ; il y avait toujours, initialement, des phrases innocentes dont il lui fallait démêler la portée, fût-ce en consentant, toujours provisoirement, à laisser libre cours aux images qui appelaient d'autres images sur lesquelles il ne convenait pas d'épiloguer indéfiniment. La fluidité, encore et toujours, comme maître mot d'une attitude de confiance à l'égard du langage et de défiance à l'endroit des images qu'il fallait toujours renverser dans un parti pris de renversement systématique dont l'œuvre de Georges Bataille avait donné l'exemple en « s'accrochant » fréquemment d'ailleurs avec les surréalistes, Breton en tête... Seul Char dans sa période surréaliste trouvait grâce à ses yeux et tout de même aussi

Breton dans ses moments de fulgurance quand celui-ci ne s'appliquait pas servilement à narrer ses rêves.

Les beaux papillons multicolores des débuts, qu'il poursuivait pour les « fixer », pour qu'en lui, en lui d'abord, ils aient le temps de s'éprouver, ces papillons devenus chevaux rétifs, n'étaient bien sûr que les images qui lui venaient à l'esprit quand il commençait à écrire et dont il ne pouvait parler que par images. L'incessante métamorphose des images initiales, qui n'étaient peut-être qu'une réminiscence de tout un fatras d'images immémoriales héritées, il fallait la contrarier en allant d'abord dans son sens pour infléchir progressivement son orientation vers un séjour où rien de personnel, mais aussi rien d'imposé du dehors – l'héritage inconscient de millénaires et de millénaires d'expérience humaine déposée dans les mots les plus anodins en apparence – n'avait lieu d'être, soit la pure présence d'une absence qui s'absente à chaque instant dans la présence fugitive d'un secret effrayant dont il lui était alors permis de mettre en doute l'existence tangible.

Il n'avait fait qu'un avec sa mère durant neuf mois passés dans son sein, c'était assez ; il n'y avait là aucun mystère qui valût la peine qu'on se mît en quatre pour démêler on ne savait quelle origine... Sa parole virile rejoignait celle de son père ; c'était la seule qui valût à ses yeux maintenant qu'il était devenu un homme, et cette parole n'était vraiment libre que dans la pensée reconnaissante de sa mère dont il ne s'était détaché que pour mieux se lier à elle, mais d'un lien qui voulait ignorer souverainement la recherche de la fusion, le fantôme unitaire, la liaison incestueuse... Cette déliaison était la clef de son bonheur présent et passé. Nulle rupture brutale là-dedans, bien au contraire. L'écriture comme trait de désunion constant entre lui et « ses origines », en quelque sorte.

Prendre un bain de langage, dans la conversation la plus déliée, la plus innocente qui fût, en famille, entre amis ou dans l'acharnement d'une recherche stylistique extraordinairement patiente, et douloureuse et délicate pour cela tout à la fois, cela ne revenait pas à baigner à nouveau dans un liquide amniotique aux dimensions du langage, de sa langue maternelle... Parler, écrire, rêver, certes, et dans l'abandon le plus grand, mais pas pour rejoindre un monde perdu ni pour l'exalter. Ecrire au contraire pour être dehors, éternellement, jamais devant une porte censée donner sur une intimité perdue, retrouvée, perdue à nouveau au contact de la chair des mots. De seuil en seuil, il faisait son deuil de toute velléité d'en finir une bonne fois en résumant le monde dans un mot ultime. Les mots aux saveurs de fruits mûrs ou verts, il les pressait comme on presse un citron jaune dans sa main ; l'essentiel était de recueillir et de conserver intacte la saveur des mots, soit l'infini de suggestions qu'ils charriaient, pour en faire don aux autres. L'écriture était à ce prix, un prix exorbitant si l'on songe à la débauche de mots et d'images qu'elle appelait... Revenir au point de départ, incessamment, par les mille et un détours qu'imposait la prégnance d'images fortes mais fuyantes, cela revenait à dire ceci qu'il martelait avec force : la route qui mène de soi à soi, toujours provisoire, et peut-être, ce faisant, dérisoire, n'existait qu'au prix d'une distension peut-être infinie ; entre soi et soi s'inscrit la nécessité d'un espace qu'il faut vouer aux autres pour espérer échapper une bonne fois à la fascination : la fascination, soit la contemplation obsessionnelle du *fascinus*, du sexe dressé, qui est dans l'économie générale de l'être humain sa part maudite, attrayante et repoussante, qui se décline de mille manières à travers des mouvements de curiosité extraordinairement variés.

Ce sexe qui pend ou ce vagin qui se cache figurent comme le mystère de notre origine, mystère que nous sommes appelés tous et toutes à reconduire à notre tour dans l'activité génésique... Il y a là comme la racine d'une humilité, et d'une pensée douce-amère aussi, qui conduisent tout

homme et toute femme à s'avouer : « Je ne suis que cela, le produit de deux sexes, et je suis condamné à relancer à mon tour ce mystère qui m'échappera dans la personne de l'enfant à naître qui deviendra mon enfant chéri. »

Les images appelaient ainsi les images, presque à l'infini. C'était dans cette part faite aux images qu'il pouvait, peu à peu, dompter ce qui en elles les excédait, et qui seul lui importait en menaçant de l'emporter dans un dédale qui se construisait au fur et à mesure de son avancée. Il y avait toujours une image plus forte qu'une autre. C'était dans cet excès de lenteur, cette germination patiente, cette fruition de tout l'être qu'il puisait la force de continuer sans lassitude. Il poursuivait cet excès que proposait toute image, cette fuite en avant qu'impose toute métaphore pour toujours buter sur le langage ; en cela s'affirmait le primat du langage sur l'image.

Vitesse et lenteur, germination et fulgurance se confondaient « dans une ténébreuse et profonde unité ». Il était pris dans un mouvement de houle, « le mouvement de houle des mots qui toujours vont », comme l'avait écrit Paul Celan. Le langage était toujours premier, mais les images étaient primordiales pour affirmer ce primat... Nulle primauté accordée aux images dans ce mouvement excessif qui affole le langage tenté en chacun de nous de « proposer » une limite à franchir, une autre rive lointaine où tout enfin, une bonne fois, serait dit. Le dernier mot n'existait pas, et c'était bien ainsi ! Une étoile brillait, lointaine comme il se devait, mais ce qui importait, c'était qu'elle se vît scintiller dans cette « houle des mots qui toujours vont. » Cela ne se pouvait que par lui qui se devait de devenir ce presque rien appelé par l'étoile qui ne pouvait nager dans les eaux du langage que par lui...

Ces images et tant d'autres, il les avait faites siennes ; ces images étaient ses images parce que Celan, et bien d'autres avant lui et après lui, les lui avait données pour qu'elles fissent leur chemin en lui vers d'autres encore... La métamorphose incessante du réel qui mutait de métaphore en métaphore ne proposait aucun répit ; impossible de souffler, de faire une pause, mais ce n'était qu'ainsi, en se laissant porter par ce qu'il portait en lui, qu'il n'avait nullement l'impression de chevaucher des phrases qui menaçaient de s'emballer. S'arrêter était l'impensable même, ce qui eût rejeté dans l'oubli le plus grand l'impensé de toute pensée qu'il poursuivait sans relâche. Dans ce mouvement qui exigeait patience, mesure et circonspection, il était impossible de savoir qui poursuivait qui : il pourchassait des mots qui roulaient comme les vagues de la mer pour s'échouer sur la plage et repartir de plus belle à l'assaut de la terre et il était tout autant cet enfant craintif et émerveillé par tout ce bruit de marée et cette écume blanche qui voulait le toucher, peut-être le happer...

Il courait au-devant de la mer toujours égale à elle-même pour s'y jeter à corps perdu ; arrivé dans l'eau, il s'en retournait au plus vite, se détournant de la mer dans un mouvement de peur panique avec la mer à ses trousses pour quelques mètres gagnés sur le silence. Ses pas avaient laissé des traces dans le sable, presque aussitôt effacés par la mer qui elle aussi, maintenant, s'en retournait pour mieux revenir à l'assaut de la terre et caresser l'enfant, le tout petit enfant qu'il était alors. Et ce n'était qu'une image de plus, tout au plus, qui l'avait emporté...

Il était tout aussi bien une sorte de funambule désireux de narguer le vide sous ses pieds qui n'existait que par la grâce de quelques phrases bien senties. Mais de cet équilibre, il faisait aussi une raison d'écrire pour échapper au déclin... Le déclin, pour lui, était un mot commode qui appelait mille nuances. C'était, entre autres, la peur de mal vieillir, et pour lui mal vieillir revenait à se cramponner coûte que coûte à la vie quand tout devait finir. Sa part de mort que lui avaient transmise ses parents, il n'entendait pas l'aliéner en la transférant sur autrui ; chez

lui aucun goût pour la cruauté, l'humiliation et le meurtre. Il aimait la vie plus que tout ; elle lui avait souri, certes, aussi lui était-il facile de lui rendre son sourire.

Il n'était pas à plaindre : il avait un toit, de la nourriture en abondance, une « situation » confortable. L'existence lui avait fait un présent « royal » : il pouvait être seul des heures durant sans avoir de compte à rendre à quiconque. Cette solitude, il s'employait à la satisfaire au mieux. Il ne la servait pas ; il ne servait rien ni personne. Sa liberté l'inclinait à écrire pour le pur bonheur d'écrire en ayant toujours à l'esprit le souci de sa responsabilité : faire en sorte que les autres – et ces autres étaient d'abord ses proches – fussent heureux de vivre comme lui. Il croyait fermement que ses textes, ses récits pouvaient les y aider.

Le déclin se déclinait de mille façons encore selon son humeur du moment, en fonction des gens qui étaient en sa présence... Il y avait la vie lente et sourde des « endormis », comme il les appelait, les gens bardés de certitudes aveugles toujours prêts à vous sauter à la gorge à la moindre contradiction, des faux calmes, en fait, en qui la violence était latente mais patente. Manifestement, ceux-là craignaient plus que tout le grand saut dans l'inconnu, et tant d'autres, des hommes et des femmes chargés d'honneur, pleins de morgue... Il avait renoncé à faire le catalogue des conduites et des attitudes humaines bien qu'il aimât se représenter en détail tous les avatars du nihilisme dans lequel baignait son époque. C'était affaire de temps et de patience. Il ne pouvait qu'avancer lentement dans la pensée difficile des turpitudes et des lâchetés qu'il constatait chez ses contemporains. Ce faisant, l'exigence qui était la sienne, son intransigeance même, il les faisait jouer d'abord contre lui-même. Il était plus indulgent avec les autres, surtout avec ceux et celles qui lui étaient au fond indifférents. Ses proches, en revanche, devaient craindre son courroux s'ils s'avisait de manquer à la parole donnée, à la hauteur de vue qu'il attendait d'eux. Il pardonnait la vanité, jamais l'orgueil monstrueux de quelques-uns qui passaient leur chemin pour ne pas avoir à affronter sa présence. Il pouvait devenir agaçant et même harassant, sans jamais harceler les autres à proprement parler ; ce que les autres fuyaient en sa présence, c'était un certain goût pour l'infini. Il ne supportait pas les hommes détenteurs de vérités toutes faites... La solitude n'était et ne serait jamais une solution adéquate au « problème de l'existence », mais elle était nécessaire pour réfléchir au calme loin des « assis » qui procédaient en toute innocence par affirmations péremptoires.

A l'école de Nietzsche, il avait appris la lenteur, la vertu primordiale de la rumination, mais il le vivait chaque jour : comme Nietzsche, comme tous ceux qu'occupent la pensée et qui écrivent, il était sujet à de brusques moments d'inspiration qui lui coupaient le souffle. Il fallait beaucoup marcher et méditer avant d'écrire une seule ligne, certes, mais quand la pensée était mûre, il fallait « foncer », se précipiter vers l'abîme pour ensuite lancer cette corde au-dessus d'elle et marcher d'un pas léger comme un danseur...

Dans la solitude retrouvée, il courait au-devant du vide. Il se sentait appelé par lui. Il n'aimait pas la solitude pour fuir les autres. Là n'était pas la question. Quand il écrivait, dans la plus extrême concentration, plus rien ne comptait que ce qu'il avait à écrire ; il devenait inabordable, il fallait le laisser seul, et sur son chemin d'écriture il rencontrait toujours la même question : il ne s'expliquait pas ce goût qu'il gardait de son enfance, le goût du vide, ce vertige qui l'amenait à conjurer sa peur d'être de trop dans les bras de sa mère ou sous les yeux de son père. Il écrivait par peur d'être de trop sur cette terre. Il avait depuis son enfance toujours eu l'impression d'être un être surnuméraire qui devait justifier son existence.

Le bien qu'on lui avait fait, les mille attentions qu'on lui avait portées, il se devait de les rendre au centuple pour ne pas ployer sous cette générosité qui était celle d'abord de la réalité, et la

réalité, tout petit enfant, c'était sa famille toute de générosité, de bienveillance et d'aménité. Une parole de René Char, entre des centaines d'autres, lui avaient un jour sauté au visage : extraite de « Qu'il vive ! », elle disait ceci parmi tant d'autres choses essentielles : « On n'emprunte que ce que l'on peut rendre augmenté. » Le poème tout entier qui tentait de fixer un pays qui « n'était qu'un vœu de l'esprit, un contre-sépulcre » était devenu le temps de le lire et de le relire dans la hâte d'un bonheur de lecture que rien n'avait préparé l'expression tangible de ce qu'il avait vécu dans sa famille. Le poème disait encore : « Dans mon pays, on remercie. » A chaque fois qu'il relisait ce poème d'une voix calme et comme posée sur le vide, ce qui nécessitait un souffle, une expiration contenue mais forte et longtemps tenue, comme s'il avait maintenu une apnée paradoxale destinée à permettre au temps de respirer en lui prêtant son souffle, il sentait la présence à ses côtés de sa mère et de son père qui avaient toujours été aux petits soins pour lui et qui lui avaient transmis cet amour de la vie qu'il retrouvait dans les poèmes et les musiques qu'il aimait et qui étaient la vie portée à son maximum d'intensité. Cette peur ancienne mais encore vivante en lui d'être de trop refaisait surface dans ce jeu d'écriture qui le portait à danser sur la corde raide entre deux abîmes. Marcher au-dessus du vide, le souffle plus coupant que coupé, était tout ce qu'il désirait pourvu que la marche fût longue, suffisamment longue pour avoir le temps de faire un pied de nez au temps qui n'avait pas passé, le temps de son enfance enfuie qu'il sentait toujours aussi prégnante.

Tel événement survenu il y a quelques minutes seulement avait désormais la même valeur qu'un événement lointain survenu il y a des millénaires et dont les hommes avaient gardé le souvenir grâce à des indices, des traces que d'autres hommes, disparus depuis longtemps, avaient laissées derrière eux. C'étaient parfois de pauvres objets éparpillés et longtemps enfouis, c'étaient aussi des signes tracés dans la pierre, dans le bois ou sur un papyrus, un rouleau, un manuscrit...

Écrire, c'était marcher longuement au-devant du vide où s'abîmait le temps, un jeu d'équilibre, par nature instable, entre deux abîmes qui taisaient leur nom, deux abîmes de silence qui exhalaient le froid et la mort. Alors tomber ? Il trébuchait sur les phrases, en proie au vertige froid d'un homme rompu à toutes les subtilités de la langue dans laquelle il voulait voir toujours une mémoire fatiguée qu'il fallait réveiller ; ce n'était qu'ainsi qu'il pouvait alors consentir à s'endormir tard dans la nuit. Il ne dormait bien qu'une fois le travail d'écriture mené à son terme pour un temps. La corde s'estompait, puis disparaissait, le laissant seul dans son bureau face à des pages et des pages qu'il s'emploierait à relire le lendemain avec gourmandise.

Il ne tombait pas. Il gardait l'équilibre, une fois de plus ; il était sauf, mais ce qu'il avait écrit rejoignait l'abîme sans nom qui l'avait appelé au moment où la première phrase avait résonné dans son esprit. Cet « abîme souriant » était un moindre mal ; il fallait aller à la mort pour se sentir vivre, et se sentir vivre exigeait la répétition d'un geste d'écriture qui le condamnait à la répétition infinie. Arrivé là, il butait sur une pensée qui n'était déjà plus à lui, une pensée qu'il partageait avec d'autres qui avaient, comme lui, mais avant lui, suivi le chemin sinueux qui, d'errance en errance, conduit celui qui écrit sur le chemin de l'erreur. Il était en face de sa vie, et la vie qui lui faisait face, c'était aussi bien celle des autres que la sienne propre. Sa vie, il ne l'offrait pas en pâture à des lecteurs avides de confidences sur l'oreiller, pleines de choses louches et sales qui permettaient à tous ceux et toutes celles désireux de s'en repaître de souffler un peu en s'avouant, dans un soupir de soulagement : « Je me disais aussi que je n'étais pas le seul/la seule à penser comme ça... Lui aussi en est passé par là. »

Il appliquait à la lettre cette pensée toute simple : qui pense bassement vit bassement. De là, à se croire appelé à un destin hors du commun qu'on aurait pu lire au moins entre les lignes de ce qu'il écrivait il y avait un monde ! Ce monde, précisément, n'était pas le sien ni celui de personne. Il appartenait à tous, certes, et libre à tout un chacun de l'explorer sans relâche ou distraitemment... Lui ne vivait pas à une telle hauteur de vue ; il se contentait d'écrire au nom de l'autre, et cet autre était aussi bien l'ami lointain ou inconnu que tel être cher dont il révérait la mémoire ou à qui il s'adressait dans la simplicité d'une relation sans anecdotes. Il n'y avait pas de place en lui ni autour de lui pour les ragots, les potins qui font les délices des chroniques mondaines.

Se tromper était chose impossible tant la force des mots, leur justesse et la subtilité de leur agencement forçait l'admiration de cette part de lui-même qu'il conservait dans ses moments de grande lucidité où il n'était plus qu'un qui ouvert sur l'infini du verbe exister. « Qui existe au moment où j'écris ? » Cette question n'était pas malheureuse. Elle était celle-là même qu'il ne se posait pas encore quand il était dans les bras de sa mère qui lui souriait, toute à son bonheur de tenir son enfant dans ses bras. Oui, alors vraiment, le bonheur lui souriait en la personne de sa mère. Le bonheur de sa mère était le sien. Ce bonheur n'était pas fragile, il était la solidité même, apprise au jour le jour dans les temps difficiles de l'Occupation nazie où la survie était le seul souci qui valût pour les gens humbles.

Sa mère était son rocher de Gibraltar, ce presque trait d'union entre deux mondes dont il ignorait tout alors et qu'il n'apprendrait à connaître et à aimer que bien plus tard dans les récits de guerre que son père et d'autres lui feraient.

Il était de ce côté de la Méditerranée qui faisait face à l'Afrique du Nord. Son père avait passé deux ans en Afrique Noire ; il en avait rapporté mille anecdotes qui faisaient son bonheur et sa fierté. Il aimait déjà cette Afrique dans les mots et les photos de son père. Plus tard, bien plus tard, elle se rappellerait à lui sous les figures de musiciens noirs américains. La musique, européenne et noire américaine serait une des grandes passions de sa vie. Il était né Européen, sans un gramme de culpabilité malsaine ; il n'avait pas conscience d'être né dans le camp de ceux qui avaient marqué la planète entière du sceau de l'infamie esclavagiste pour finir par s'entredéchirer dans un conflit mondial à l'issue duquel il avait vu le jour. Ce ne fut que plus tard, les années passant, qu'il devait prendre conscience du passé colonial de la France. Ce qui était fait était fait... Il fallait aller de l'avant, ne pas se laisser gagner, de part et d'autre, par le ressentiment ou la honte facile. Il n'avait pas à s'excuser d'être né là où il était né. Il n'était pas coupable des exactions sans nombre perpétrées au nom du peuple français en terre étrangère, mais la conscience progressive de ce lourd passé devait elle aussi ajouter à son sens des responsabilités : il n'avait à répondre de rien qu'il eût commis lui-même, en bien ou en mal, mais sa vie heureuse, cette plénitude qu'il ressentait tout jeune quand il jouait dans le vaste jardin qui entourait sa maison, il désirait qu'elle devînt le bien de tous sans exceptions.

« Mais vous êtes une communiste ! » Cette phrase menaçante lancée à la face de sa mère en pleine guerre – on était en 1942 – par une institutrice décharnée, il aurait pu la faire sienne. Sa mère, lors d'un débat de classe, avait émis l'idée toute simple que tout le monde avait le droit de vivre bien, et vivre bien, cela signifiait manger à sa faim, avoir un logement décent et ne pas crouler sous le travail... Tout cela constituait un « programme » politique élémentaire certes, mais qui pouvait mobiliser l'énergie de toute une vie et aussi fédérer les énergies et les bonnes volontés de tous ceux qui disaient non à la misère pour les uns et à l'aisance matérielle et psychologique pour seulement quelques-uns. L'institutrice pétainiste avait vu dans ces propos somme toute modérés un ferment de rébellion...

Sa vie de famille lui avait ainsi fourni d'innombrables occasions d'entendre des récits de guerre, des anecdotes qui s'imprégnaient vivement dans son esprit. Il savait à quoi ses parents avaient échappé, à quoi, lui aussi, par le fait, avait échappé. Il était là, sur cette terre, dans un pays encore meurtri par les années de guerre, en plein bonheur, un rescapé. La vie était douce, tranquille et simple. Tous ses besoins élémentaires étaient satisfaits ; il n'avait jamais faim, il dormait bien au chaud, et surtout il jouissait de l'affection sans faille de ses parents unis comme les cinq doigts de la main . La vie continuait, elle avait donné un petit coup de pouce, et il était né au milieu de cette vie forte et fière qui ignorait la prospérité facile, le contentement repu de biens et d'honneurs. C'était assez pour qu'il prît très jeune conscience de sa part de responsabilité. Il savait d'où il venait ; il connaissait sa « provenance », et il revenait de loin...

Alors, ses origines ? Il n'en avait cure. Il y avait bien dans sa chair un peu de terre d'Alsace et de Franche-Comté un peu de Suisse, d'Irlande et d'Italie aussi, et alors ? Il était là, et là pouvait être n'importe où. Il ne se prenait jamais pour un arbre déraciné ou transplanté ; il ne parlait jamais de ses racines. Il était d'ici, certes, et ici pour lui avait commencé dans sa maison natale sise dans une région douce et âpre à la fois, une région aux climats tranchés, avec des hivers rudes et des étés torrides : un climat continental qu'il avait aimé déjà tout petit quand il voyait son père dégager la neige devant l'entrée de la maison à coups de pelletées de neige, cette neige qui faisait son bonheur quand il se mesurait à elle à coups de poing, quand il y plongeait ses mains jusqu'aux avant-bras pour en faire des boules de neige qu'il lançait au ciel... Ses premiers étés, il les avaient passés au bord d'une rivière calme qui descendait des Vosges, une rivière graveleuse qui serpentait dans la plaine haut-saônoise, et en Provence aussi ; ses parents y avaient des amis marseillais d'origine autrichienne ! Ils avaient vécu en Italie, et puis ils étaient venus s'installer là, en Provence, pour échapper un temps au régime mussolinien...

Il n'avait été le témoin de rien ; la parole testimoniale, il la laissait à ceux qui avaient quelque chose à léguer... L'indifférence n'était pas son fort. Il se faisait fort d'aller vers les autres à travers ses textes tout en maintenant opaque la mémoire vive qui chahutait ses textes. Il ne retravaillait rien, ne travestissait rien ni personne. Personne ne pouvait se reconnaître dans ses écrits, mais tout le monde, à son sens, avait l'opportunité de s'y frayer un chemin. On pouvait s'y reconnaître comme on trouve son chemin à travers une grande ville qu'on a laissée derrière soi pendant des décennies... S'y reconnaître, c'est-à-dire pouvoir s'y orienter pour en sortir et aussi se dessaisir d'un savoir encombrant, celui de sa propre vie qu'il valait mieux laisser derrière soi en sa compagnie.

Il ne parlait jamais de lui, sans interdire formellement aux autres d'étaler leur biographie sous forme d'anecdotes, de récits plus ou moins développés. En sa présence, on avait la parole facile ; il s'y entendait à mettre à l'aise ses interlocuteurs. On parlait de choses et d'autres, et s'il plaisait à quelqu'un de faire état d'un souvenir, d'une anecdote, grand bien lui faisait. Il agissait de même avec ses propres souvenirs, à cette nuance près qu'il ne les étalait pas pour en faire des récits longs et circonstanciés. Il n'aimait pas non plus en tirer des leçons de vie que d'autres auraient pu suivre sagement. Avec lui, on pouvait en prendre de la graine, mais pour vaquer à ses propres semailles, aller son propre chemin, vivre sa vie, et aller son propre chemin impliquait d'abord à ses yeux une capacité d'arrachement que peu lui enviaient...

S'écarter de soi pour se retrouver dans un il faussement anonyme ou bien faire sienne une expérience « mystique » de dépossession de soi toute vouée à la dévotion d'un grand « Il » qu'il lui était facile à nommer ? Jamais ! Ce n'était pas ça. Il passait son chemin et il attendait des autres qu'ils en fissent tout autant, mais pas comme lui, ni pour se conformer à ses vues.

« Eloignez-vous de votre propre vie ! Prenez vos distances d'avec vous-même ! » C'était ce qu'il se tuait à dire à ceux qui « collaient » à eux-mêmes comme on s'agrippe à un trésor ; tenir à soi à ce point, c'était comme couler à pic dans les eaux profondes de la mémoire collective en s'accrochant, comme à une planche de salut, à un trésor lourd qui ne pouvait qu'entraîner celui qui s'y cramponnait vers l'abîme...

En sa compagnie, il valait mieux de manière générale se tenir à bonne distance de soi... Il pratiquait une familiarité très particulière ; en sa présence, quelques personnes avaient fait l'expérience cuisante du non-dit. Il leur avait opposé une fin de non-recevoir quant à leur manière de dire et de sentir. Sa critique, alors, était acerbe, sans concessions ; il n'avait cure de blesser un cuistre qui, sous prétexte qu'il avait vécu, s'arrogeait le droit de commenter la vie et les vues des autres. Le non-dit qui traînait dans la parole des autres, il s'ingéniait à l'exposer avec un sens très poussé de l'analyse apprise à l'école socratique. « Je veux bien, d'accord, que vous affirmiez cela, mais êtes-vous si sûr de ce que vous en dites ? Vous me paraissez professer quelque chose qui a toutes les apparences du vécu, et quoi de plus indéniable que le vécu ?! Mais, je vous le répète, êtes-vous sûr de ce que vous dites ? » Disant cela, dans un mouvement de provocation insupportable pour certains, il ne mettait pas en doute la véracité des propos, la valeur d'un témoignage à proprement parler. Il révoquait en doute les convictions attachées au vécu étalé avec complaisance.

Le vécu n'avait à ses yeux aucune espèce de valeur heuristique : on pouvait avoir vécu quelque chose, et même quelque chose de bouleversant, et s'être trompé du tout au tout sur la signification à lui attribuer, étant entendu que toute « Sinngebung », toute attribution de sens, était, qui plus est, toujours relative à la personne et aux circonstances qui présidaient à l'émission de ce sens. Il n'échappait pas à cette « règle », d'où, pour lui, le principe auquel il ne dérogeait jamais : ne jamais partir du vécu pour prouver quelque chose, énoncer quelque vérité. C'eût été au minimum se condamner à la pauvreté. Son vécu à lui, non seulement n'administrait la preuve de rien, mais il était « feuilleté » : il y avait des strates et des strates de discours possibles sur un seul et même évènement, encore était-ce même une illusion : un seul et même évènement ressortait de la logique de l'identité qu'il récusait en bloc.

Un évènement ? C'était chose impossible pour au moins deux raisons : à cause d'abord de la variété des points de vue possibles, tous égaux en droit – c'était l'affirmation véhémement du droit à la parole qui siégeait en tout homme – à cause aussi de la nature du temps qui interdisait toute considération de nature unitaire. Un évènement ? Jamais un évènement, une foule d'actes et de sensations contemporains, mais ignorés comme tels par les témoins, et aussi la chute du temps dans un passé immémorial qui reléguait l'instant vécu au rang d'absence vécue. L'instant de la mort vécu dans la mort de l'instant... Cette sorte de mort-là, il l'avait vécue dès ses premiers pas d'enfant à travers le langage. Alors, la Provence, l'Italie et tout le reste qu'il se plaisait à évoquer, c'étaient d'abord des hommes et des femmes de chair et de sang ; il ne parlait qu'en leur nom quand il lui arrivait de parler de lui. Ce faisant, il ne se mettait pas en valeur : il dégageait un espace historique commun en livrant son point de vue. Dans cette formule, c'était le point qui importait, pas l'adjectif possessif qu'il fallait nécessairement y associer... Il allait même plus loin : il n'y avait même pas de point de vue, si l'on entend par là une vision ferme et définitive comme pouvait l'être une photographie ou un film d'archives. La photographie ou le film comme points de vue étaient eux-mêmes susceptibles d'une infinité de points de vue ultérieurs étrangers aux intentions avouées ou cachées de celui ou de celle qui les avait réalisés !

L'impersonnalité qui lui était chère, il l'avait apprise à l'école de la langue allemande... Encore fallait-il nuancer : cette langue ne livrait pas un mode d'approche magique qui aurait volatilisé le sujet parlant libre alors subrepticement d'affirmer son point de vue placé sous le sceau de l'impersonnel. Cette langue permettait seulement de faire non pas abstraction du sujet, mais de le relativiser en le mettant discrètement en rapport avec la chose, la perception ou l'émotion ressentie ; l'espace réduit imparti au sujet dans l'économie de la phrase révélait une tendance à vouloir privilégier le senti au détriment de celui qui sent, sans pour autant en nier l'importance. Il y avait là un jeu subtil où parfois le sujet tendait – tendait seulement – à s'effacer devant l'objet. Dans ces conditions, son « expérience » n'avait rien d'universel et rien non plus de personnel... La dire purement impersonnelle serait aussi fausser les choses. Il avait, comme tout le monde, sa part de vécu, mais il ne rêvait pas d'en faire un « exemplum » édifiant sur lequel il aurait invité les autres, ses amis, ses lecteurs, à bâtir un monde de vérités universelles ou étroitement nationales. Il ne vivait pas « loin », comme étranger au monde. Il connaissait le poids des frontières. A l'exemple de Nietzsche, il se voulait un « bon Européen », étant entendu qu'il ne prenait exemple sur personne ; il n'avait pas adopté une « posture » confortable qui lui seyait bien : il était ainsi dans sa vie de tous les jours, l'effacement même, la discrétion sans faille qui n'excluait pas les prises de positions véhémentes quand les libertés – toutes les libertés – étaient menacées par les fanatismes, les chauvinismes ou les nationalismes de tous poils...

« Ton écriture a le goût du tabac que tu fumes et qui te consume à petit feu. Je brûle de savoir qui des deux te tuera le premier ! »

Cette phrase appelait de multiples résonances qu'il était impossible de suivre toutes. Elle était comme ces innombrables chemins qu'il suivait patiemment au gré de son humeur... Parfois, il rebroussait chemin au bout de quelques centaines de mètres, d'autres fois il s'engageait à l'aventure en ne comptant ni son temps ni sa peine. Il cheminait à travers la campagne en ruminant, sa pipe à la bouche. Il avait le pas leste et l'esprit clair... Quand la pluie se faisait insistante, il restait chez lui, et c'était dans ces moments-là qu'il se mettait à écrire le plus volontiers ce qui lui avait trotté par la tête des heures durant lors de ses promenades. Il se voulait toujours en chemin, même assis à son bureau ; le repos n'avait de sens qu'une fois le travail accompli, et le travail ne manquait pas ! De fait, il était presque toujours en chemin. Ses rêves et ses rêveries, ses conversations et ses ruminations conjuguèrent leurs effets sur sa vie toute vouée au destin d'écrire au nom des autres dans un oubli heureux de sa petite personne dont il ne « parlait » qu'à mots couverts pour laisser place à l'espace interrelationnel qui seul lui importait... Il n'avait qu'un seul petit souci que cette phrase insistante venait de lui rappeler encore une fois : il souhaitait mourir un jour en écrivant, mais écrire voulait dire pour lui fumer cette pipe chaude qui accompagnait sa pensée tout en le soutenant dans son effort d'écriture. Il se demandait s'il n'était pas temps d'arrêter de fumer, s'il n'était pas souhaitable pour sa santé future et son œuvre à venir de se débarrasser de cette compagne légère qui menaçait à plus ou moins long terme d'avoir de lourdes conséquences sur sa santé... Il redevenait terre à terre, comme il aimait l'être quand il faisait retour sur lui. Il appelait ce mouvement de retour sur soi le « premier cercle » : c'était toujours celui qu'il devait parcourir avant de pouvoir l'élargir aux autres, à ses proches et moins proches qui animaient sa vie par leurs propos, de leur bonne humeur ou de leurs soucis. Il fallait parfois laisser tomber l'écriture pour ne pas leur donner l'impression de les négliger au profit exclusif de ce plaisir solitaire qu'il vouait tout entier aux autres... Il ne pouvait écrire que dans cet horizon d'amitié qui n'avait de sens et de portée que si, d'abord, dans sa vie quotidienne, il était amical, souriant, ouvert aux propos des autres. C'était cette ouverture qu'il vivait de multiples façons : dans ses promenades solitaires le long des chemins, dans ses textes et ses rêveries prémonitoires qui n'étaient que des préambules

comme l'étaient aussi ses promenades, dans ses conversations à bâton rompu avec ceux qu'il aimait, dans ses ruminations en compagnie des auteurs qui comptaient dans sa vie... Aussi, cette phrase qui l'avait amusé et qu'il n'avait guère appréciée au fond, il ne souhaitait pas en faire une occasion de parler de soi ; il y voyait plutôt une préoccupation tournée vers les autres : le souci de sa propre santé n'avait de sens qu'en rapport aux autres, ses proches, ses amis, qui attendaient de lui qu'il prît soin de sa santé... La boucle était bouclée : cette phrase qui, en apparence ne venait que de lui et ne concernait que lui, lui venait de ceux qui l'aimaient. En leur nom, il acceptait cette phrase ; il désirait en tenir compte : la fumée de sa pipe pouvait attendre, seule comptait ce mouvement d'écrire... Une évolution se dessinait qu'il destinait à tous ceux, proches ou moins proches, qu'il aimait... Il ne voulait pas encore mourir ; il voulait maintenir vive en lui et autour de lui la parole plurielle qui le portait quand il marchait seul, quand il écrivait ses récits, quand il vaquait à ses occupations de tous les jours dans son jardin ou dans sa maison.

Toujours, cette impression heureuse qu'il se devait aux autres, impression qui définissait un *ethos*, une manière d'être dont il ne ferait jamais une morale impérative, mais au contraire une invitation à vivre, à penser et à parler en sa compagnie... Les plus belles phrases qu'il eût entendues lui venaient d'un des hommes qu'il aimait le plus : « Fais en sorte que je puisse te parler ! Faites en sorte que je puisse vous parler ! » Il se voulait fidèle à cette éthique toute simple mais aux conséquences infinies... Il n'en finissait pas d'en explorer toutes les finesses et tous les détours. C'était un chemin de patience qu'il souhaitait à tous et à toutes, proches et lointains. Des amis encore inconnus s'avançaient ; il les voyait venir à sa rencontre et il souriait. Des phrases encore inconnues de lui descendraient bientôt jusqu'à ses lèvres pour leur parler. Ces paroles deviendraient bientôt des poèmes et des récits qu'il leur offrirait dans un livre, un livre de plus qu'ils seraient libres de négliger ou d'ouvrir. Pour sûr, sur son chemin de patience, il avançait en terre promise, comme aux premiers jours ces hommes du désert, ceux-là même qu'il avait rencontrés jadis dans le Livre.

## AnnA

Pas la peine d'en dire plus : elle est morte ce matin.

Elle avait les yeux si bleus, juste avant de mourir, comme si un lac de nos montagnes avait envahi son regard qu'elle avait déjà si clair quand elle était la vie même. Ce bleu, je ne veux voir que lui ; c'est sur cette couleur, et plus qu'une couleur, une lumière, le théâtre des jours qu'il me reste à vivre, que sa vie, désormais, s'enlève pour moi qui lui survis.

Avant de la connaître, je ne connaissais que le bleu du ciel ; je m'y perdais des heures à la recherche d'un sourire qui ne venait pas. Le ciel, je l'embrassais tout seul. Amère solitude de qui rêve d'un semblant de chaleur ! Je ne savais pas encore que la chaleur du ciel est en nous, qu'il nous faut la lui lancer dans un éclair invisible qui monte de nous à lui et qui peut nous transir, comme ça, toute notre vie, jour après jour. Ca, je l'ai su plus tard, quand je l'ai connue.

Elle m'a souri tout de suite, je veux dire de loin, avant même d'avoir clairement aperçu mon visage qui était encore perdu dans la foule colorée du festival. Nous étions en 1970, à Wight, fin août. Le temps était si gris. Elle était venue écouter Jimi Hendrix, comme moi. Elle avait dix-huit ans, j'en avais vingt-deux : une différence d'âge minime, mais suffisante pour que je passe pour son grand frère dans les semaines qui ont suivi notre rencontre au sommet, sur la crête des vagues de sons qui avaient déferlé des amplis monstrueux. J'étais son grand frère aux yeux de ceux et celles qui nous voyaient pour la première fois, mais elle avait des années d'avance sur moi, à tous points de vue, je devais rapidement m'en rendre compte, mais pas à mes dépens, bien au contraire...

On se tenait tout près tous les deux, le plus près possible de la scène. Elle s'est approchée de nous tous et de nous toutes qui étions déjà à pied d'œuvre : j'avais armé mon appareil photo pour capter l'arrivée de Jimi sur scène, mais c'est Anna qui lui a volé la vedette, dès son arrivée. En fait, elle et lui, ne se sont jamais parlés, mais je les ai vus « ensemble », l'espace d'un concert, sans nullement me sentir hors jeu, rejeté à l'arrière-plan d'une histoire d'amour impossible. Elle vibrait... Elle n'était nullement une groupie ; « approcher son idole » n'avait aucun sens pour elle, je l'ai ressenti immédiatement. Quelque chose d'autre était en jeu que je devais découvrir plus tard, après-coup, et qui fait peut-être l'objet de ce que j'entreprends d'écrire sur elle maintenant qu'elle m'a quitté pour toujours... Mais laissons cela pour l'instant !

Elle s'est collée tout près de moi en posant ses deux coudes sur ce qui restait de la palissade en bois. Elle avait elle aussi un appareil photo avec un zoom énorme. Elle semblait très « professionnelle », très sûre d'elle ; ce n'est qu'au bout de quelques minutes que j'ai remarqué sa carte de presse épinglée à son anorak, un anorak rouge vif, je me souviens.

Elle semblait ne voir que la scène vide, enfin presque vide, parce que les roadies s'affairaient dans tous les coins. Ils avaient apparemment fort à faire : des fils partout, des pédales d'effet à raccorder les unes aux autres et des amplis à placer, à relier, un mur d'amplis en fait, faits pour faire trembler la terre sur ces bases. Elle a pris les roadies en photo, je me souviens, peut-être trois ou quatre fois, et puis elle s'est assagie. Elle attendait, comme moi, le musicien de sa vie. Elle n'en pouvait plus d'attendre, c'était visible, et la nuit tombait. On se voyait à peine.

C'est en se retournant machinalement, dans ce que j'ai pris pour un geste d'agacement, qu'elle m'a aperçu un bref instant, m'a-t-elle dit plus tard. Ses cheveux si longs flottaient au vent, noirs ébène, et lui barraient le visage. J'ai vu ses yeux si clairs à travers les mèches folles tordues par le vent. Elle était toute proche de moi, mais elle m'a souri de loin, de si loin que j'ai eu l'impression d'être en voyage sur le pont d'un transatlantique en route pour le Grand Nord. Une drôle d'impression, si brève, mais si poignante que j'en frissonne encore plus de trente ans après.

Elle m'a souri si longtemps, comme si elle venait d'apercevoir dans un paysage magnifique un détail bizarre, saugrenu même ; j'avais l'impression de faire tâche sous son regard. Rien de gênant dans son insistance, mais j'étais jeune, timide avec ça, et peu enclin à bavarder dans toute cette foule qui m'entourait, dont je partageais la ferveur, mais seul dans mon coin, au milieu de tous les autres, calme, attentif, et tendu à l'extrême.

« Quelque chose ne va pas ? » J'ai osé lui demander ça, au bout de quelques secondes qui m'ont paru une éternité. « Non, rien du tout ! Excuse-moi si je te demande ton nom ! » « Je

m'appelle Frédéric et toi ? » « Moi, c'est Anna ! Je n'ai pas le temps de te parler là, mais si tu veux bien, après le concert, j'aimerais te connaître mieux... » Cette phrase, elle s'est perdue dans la rumeur qui s'est mise à enfler jusqu'à devenir un brouhaha qui annonçait que quelque chose allait se passer.

Jimi est arrivé sur scène et nous nous sommes tus. tous les deux. Elle a repoussé ses cheveux en arrière, calmement cette fois, et elle a commencé à flasher le groupe. J'ai fait pareil pour me donner une contenance. Je ne savais plus où j'étais : j'avais l'impression d'avoir rencontré la femme de ma vie au moment où entrait sur scène le musicien de ma vie, et, entre nous deux, il y avait nos appareils photos respectifs, devenus presque incongrus, en tous cas très encombrants tant l'émotion était forte. Ils nous donnaient une contenance, l'impression d'avoir encore quelque chose à faire au milieu de toute cette fournaise qui commençait seulement, par rafale, aux sons de l'hymne anglais et de bribes de Sergeant Pepper... « Le club des cœurs solitaires » faisait suite à ce piètre hymne anglais censé nous rassembler tous autour d'une même ferveur. D'emblée, de la part de Jimi, une belle gifle et un constat d'impuissance, ce soir-là, à fédérer la foule autour de la musique. On sentait ça tout de suite, quelque chose clochait qui venait pour partie du son pourri, au début du concert au moins, et puis aussi de la foule que nous étions tous et toutes, loin, si loin, dans le froid de la nuit de cette fournaise qu'il désespérait de communiquer... Le concert, pathétique, magnifique, chaotique, comme on voudra, je n'en parlerai pas plus ; il est resté dans toutes les mémoires. On peut même apercevoir Anna et moi en train de faire des photos dans le film qui a immortalisé l'évènement. On paraît tout petits dans cette foule énorme qu'on devine plus qu'on ne la voit...

Jimi, je ne savais pas encore, mais je voulais croire, je pressentais, qu'il deviendrait, pour tout le temps que je passerais avec elle, le trait d'union de notre union, encore perdue dans les limbes du sourire qu'elle m'avait adressé à moi, mais comme par-dessus moi, comme si elle avait vu au-dessus ou autour de moi une sorte d'ange ou d'aura qu'elle ne s'expliquait pas, qu'elle n'avait ni le temps ni le désir d'expliquer parce que le temps pressait, parce que, pour elle aussi, le musicien de sa vie était là, en chair et en os, enfin. Moi, j'étais en voyage, comme j'ai dit, sur un bateau en route pour le Grand Nord et j'étais là, je vibraï déjà dans l'attente d'une musique à faire trembler la terre sur ses bases.

« La mer, la mer, c'est la mer qui s'avance... » J'ai murmuré ça, quelques secondes avant que Jimi ne commence, au milieu du brouhaha général, juste après sa phrase à elle qui s'était perdue dans la rumeur qui enflait. Une aura toute particulière accompagnait le moindre de mes gestes ; je la sentais dans les regards qu'elle me lançait, avec cette lueur de bonheur : c'était elle à côté de moi qui me donnait cette assurance, ce calme dans la frénésie sonore qui allait se déchaîner pendant plus de deux heures.

Cette impression m'est restée pendant tout le concert : je ne voyais qu'elle au milieu des sons et des lumières, mais elle sans le « reste » n'était rien, rien sans la musique et les gens qui se convulsaient dans le vertige qu'elle suscitait, comme si elle « creusait le ciel » ou qui, au contraire, l'écoutaient « religieusement », presque figés, mais sans hiératisme, dans la ferveur plutôt. Anna et moi étions de ceux-là...

Etrange impression de décalage quand j'y songe encore maintenant ; je ne voyais plus qu'elle qui m'avait souri à travers l'attente de la musique de notre vie. Jimi était là, en chair et en os, enfin, depuis tout ce temps que j'attendais de le voir et de l'entendre en concert, et elle et lui se mêlaient dans mon esprit, et je savais déjà que pour elle il n'y avait que sa musique et que

l'amour qu'elle lui portait, mais à travers moi, dans le bleu de nos regards échangés au hasard des lumières trop vives, dans la nuit espacée, la solitude, dans tout ce bonheur sonore et visuel à deux pas de nous, qui ne semblait fait que pour nous, loin de la foule indisciplinée, presque hostile, mais tout de même dans l'ensemble « bon enfant ».

Quand il a entamé « Red House », tout est devenu clair : « Wait a minute ! Something's wrong. I got a bad bad feeling the key won't unlock this door... » Il avait ajouté « We all know something's wrong », faisant allusion au déroulement du concert qui lui échappait pour partie à cause de la « technique » qui cette fois-là ne suivait pas. Il paraissait aussi si fatigué, si las, désireux de donner le meilleur de lui-même, mais si loin, désespérant de communiquer avec un nombre trop grand de spectateurs. Je me sentais heureux d'être là, « d'en être », comme on dit, mais en même temps je me sentais coupable. Nous n'étions que quelques-uns à voir plus loin que ce qu'il donnait à entendre parce que sa musique nous habitait depuis si longtemps déjà. Nous n'étions pas des novices et les concerts au son pourri, nous en avions déjà subi des tas. Celui-ci était hors norme, il marquait pour moi la fin d'une époque, mais je savais sa musique pleine d'avenir, et je l'aurais suivi au bout du monde s'il avait vécu... Une sorte de prémonition, dans cette phrase : « We all know something's wrong... » m'avait sidéré, elle allait au-delà de l'impression que me donnait ce concert tout à la fois calamiteux et flamboyant.

En fait, la distance entre nous trois et tous les autres ne semblait exister que pour nous rapprocher, mais ça ne fonctionnait pas ou plutôt, ça ne fonctionnait que pour ceux qui aimaient sa musique plus que tout, pour ceux qui pouvaient faire fi des aléas et des tracasseries en tous genres, du froid et de l'insécurité qui régnait autour du concert. Nous étions séparés, définitivement, mais cette douleur était délicieuse, malgré ou peut-être même à cause de l'amertume qu'avait éveillé en moi cette « prémonition » dont j'ai parlé, et puis il a fallu revenir à soi, repartir, le froid dans l'âme, après ce ratage monumental.

J'y pensais dans le train qui me ramenait : « La fin d'une époque, j'en ai bien peur... » Cette phrase flottait dans ma tête, je la sentais qui cognait à mes tempes. La fatigue sans doute, mais aussi plus que ça : l'impression d'un danger mortel, présent à tous les coins de rue, quelque chose d'allusif et de circonspect présent dans le regard de chacun, de tous ceux en tous cas qui avaient vécu comme moi cette époque de renouveau musical et qui confondaient allègrement musique et politique.

Anna n'était pas dans le train qui me ramenait à Paris ; elle devait rester à Londres quelques jours, le temps de s'occuper des photos qu'elle souhaitait publier dans un « fanzine » au courant du mois de septembre. Son absence me le révélait plus fort encore que si elle avait été à mes côtés : quelque chose finissait – une époque toute entière et une partie de moi avec elle – au moment où je commençais d'aimer Anna. Il y avait dans ma tête une confusion énorme qui se confondait si bien avec ce morceau que Jimi avait sorti en 67 – c'était déjà si loin ! – « Love or confusion ? » : « Will I be truthful, yeah, in choosing you as the one for me ? Is it love or just confusion ? » Cette question n'était pas douloureuse, j'y répondais facilement, de toute mon âme ; ce qui me déchirait, par contre, c'était l'atmosphère tragique dans laquelle j'entrais confusément. Je sentais que quelque chose devait finir.

Je crois que je suis devenu adulte ce jour-là, dans ce train qui me ramenait à Paris, cette ville que j'exècre depuis ce temps-là, encore plus qu'avant quand je me colletais souvent avec les badauds agressifs qui se moquaient de mes cheveux longs dès que j'avais le malheur de flâner dans les rues. Je pensais à Baudelaire, à ces cheveux teints en violets dans le Paris

bourgeois, à Rilke se promenant dans les rues de Prague, un grand lys à la main, à Kafka aussi, vêtu, été comme hiver, du même ensemble léger. Je frissonnais : un certain passé de culture, très récent pour l'un, ancien déjà pour l'autre, me rabattait sur moi-même. J'étais des leurs, en proie au doute, à l'incertitude de vivre, ici et maintenant.

J'étais fiévreux. J'avais attrapé un mauvais rhume à force de traîner sous la pluie pendant le festival, et cette fièvre accompagnait trop bien la sorte de fièvre intérieure qui montait en moi lentement pour qu'elle ne fût que le fruit pourri du hasard. Cette fièvre, somme toute bénigne, en apparence du moins, elle ne devait jamais me quitter ; elle a « muté », changé de sens au fil du temps, mais elle est toujours là, en moi et partout où je pose mes regards. Elle est devenue l'écho lointain de ce concert désastreux dont j'ai parlé, et qui signe encore pour moi, trente ans plus tard, la fin d'une époque, une époque qui n'en finit pas de finir, qui refuse de mourir : celle, pour quelques-uns et quelques-unes dont nous fûmes, Anna et moi, de l'expérience que nous avons faite d'une pensée vibrante dans un corps pris de vertige, vertige ressaisi par la pensée, vertige travaillé, exposé : matière de vertige entre pensée en acte et sons purs.

Cette pensée, lors de ce concert, elle avait vibré et charrié d'emblée tout un imaginaire qui devait affleurer doucement à la surface de nos paroles pour donner plus tard, bien plus tard, ça : nos œuvres, nos bricolages, nos bidouillages et nos écrits, nos environnements sonores où le son sourdait, surgissait, puis jaillissait de la matière disposée dans l'espace selon une ligne de temps commandée par le son, matière travaillée, retravaillée à l'infini par la volonté d'entendre et de penser, de percevoir et d'être dans une synergie totale avec ce qui s'offrait à nous, des matériaux « bruts », tel l'eau, le bois, le métal et des matériaux industriels comme le plastique ou le caoutchouc, le « tout » engendrant ou subissant des sons, des bruits, des conglomerats sonores où les images répondent aux sons...

Vingt ans de travail en ce sens, dans la fièvre, le souci, les impasses, les énervements et l'émerveillement, sans cesse à l'écoute de l'évolution des techniques de production et de reproduction du son rendues possibles par l'essor de l'électronique et de l'informatique... Des expositions, des installations multimédia pour interroger l'espace et le temps dans une synergie son/musique, image/matière : quelque chose qui devait approcher, parachever, et affiner pour mieux l'affirmer, sans aléas techniques, ce que nous avons ressenti tous les deux ce 18 août 1970 quand nous nous sommes rencontrés à Wight, rencontre au sommet dans la boue, le froid et la pluie aux sons de la musique électro-acoustique de Jimi.

L'inconfort, une trop grande concentration de gens aux motivations troubles autour de moments magiques gâtés par la mauvaise « sono », et aussi, la fatigue de tous, musiciens et public confondus : tout cela devait être gommé, pour ne laisser place qu'à l'évènement musical, un évènement toujours en contexte, c'est-à-dire mis en scène dans un espace surprenant, étrange, plein de surprises, mais entièrement contrôlé pour le plus grand confort des visiteurs à même ainsi de se concentrer sur la magie de l'œuvre en s'y plongeant à corps perdu.

Anna, elle devait me le dire beaucoup plus tard, était déjà au-delà de ces considérations d'époque qui s'agitaient en moi dans le train qui me ramenait à Paris. Elle s'est employée au plus vite à me « décrocher la cervelle », comme elle aimait à dire : elle avait entrepris de me désintoxiquer, en quelque sorte, des restes d'utilitarisme qui traînaient dans ma tête. Avec elle, j'ai appris à prendre ma vie en main, à n'écouter que

mon caprice pour mieux le contredire, et le contredire, en sa compagnie, voulait dire : créer un environnement humain, social et artistique favorable à l'émergence de cette expérience de la pensée vibrant dans un corps pris de vertige, le tout étant de ne jamais aller à la facilité, par haine du « naturel » et par amour de la modernité, c'est-à-dire de l'humain aux prises avec le réel avec ses outils à lui, bien à lui : le langage et la technique.

Pas d'état d'âme, chez elle, pas de lamentation sur les malheurs de l'époque, mais la volonté ferme et arrêtée d'aller au plus vite à l'essentiel parce que « l'art est long et le temps est court. » Une réponse artiste et artistique au temps présent : lutter pour la liberté en usant de liberté comme le disait si fortement Georges Bataille dès 1944 dans son article : « La littérature est-elle utile ? »

Toute sa vie, elle n'aura jamais tant souhaité que toujours aller à l'essentiel et demeurer, coûte que coûte, en sa présence, une drôle de présence, je devais bien vite m'en apercevoir : c'était pour elle comme dans cette phrase maladroite que je viens d'écrire, mais que je ne peux pas renier, que je n'effacerai pas ; en elle, vraiment, jamais et toujours ne faisaient qu'un, pour le meilleur, pour qu'advînt tout le possible de l'homme et de la femme, ensemble, séparément, quoi qu'il advînt. C'était l'impossible auquel elle tendait de toutes ses forces.

Un parti pris de douceur, si dur, si déterminé qu'il effrayait les humbles et les assis, les gens raisonnables comme je l'étais moi aussi « à l'époque », malgré mon grain de folie qui avait percé dans mon enfance : un parti pris de douceur presque féminine dans la tenue que je m'imposais – je ne parle pas d'allure vestimentaire, encore moins de manière efféminée ! – et qui s'adressait aux femmes précisément que je mettais toutes, sans exception alors, sur un piédestal... J'étais raisonnable, pas calculateur pour un sou ni terre à terre, mais sérieux, toujours soucieux de bien faire dans l'époque, d'y trouver ma place en me rendant utile. C'était mon souci politique, en un sens, qui me portait vers les autres que j'abordais en camarades ou en ennemis de classe.

Anna avait compris ça de moi tout de suite et il lui a fallu du temps pour me désintoxiquer de toute cette atmosphère d'époque. J'étais très politisé à vingt ans et plus quand je l'ai rencontrée. Je voulais changer le monde, je refusais tout en bloc, enfin tout, c'est un grand mot ; je ne pouvais refuser que ce que je connaissais ou croyais connaître, très peu de choses en fait.

Tout jeune, j'avais aimé la littérature du dix-neuvième siècle ; je la respirais à plein poumon. J'étais à quinze ans un poème ambulante à moi tout seul, qui n'en finissait pas de s'écrire au fil des rues. La poésie me prenait n'importe où, dans la foule, dans ma chambre, en dormant même, et puis il y avait la musique. J'en rêvais aussi ; des symphonies éclataient dans mon esprit dont j'étais le compositeur ébahi. Au réveil, il ne restait rien de toute cette magnificence, mais j'étais confiant : je savais que la nuit suivante, ça reviendrait, toujours aussi fort. Le jour, je lisais quand le collège et puis le lycée m'en laissaient le temps. Je courais déjà après le temps. Quand il faisait beau, l'été surtout, je disais à mes amis de l'époque : « La journée est si belle, il fait si beau, comment être à la hauteur d'une pareille journée ? » Mes amis souriaient, n'en pensaient rien, mais moi, j'étais parfois bouleversé par une journée ensoleillée qui allait passer pour ne plus jamais revenir.

Je voulais sauver ce qui pouvait l'être, alors je lisais, je m'enivrais de poèmes que je lisais le plus souvent à haute voix jusqu'à plus soif et jusqu'à ce que je crève de soif. Je n'écrivais rien alors ; je « faisais mes classes » dans la parole des autres, qui me suffisait amplement. J'interrompais ma lecture le moins longtemps possible, par exemple, pour aller boire un verre d'eau ou manger un morceau, et ça repartait de plus belle jusqu'à ce que, tout de même, ma mère m'appelle pour le dîner. C'était un ordre imparable auquel je me soumettais de bonne grâce. Je savais que tout ce temps libre, je le lui devais, ainsi qu'à mon père qui trimait à l'usine comme ma mère.

Mes lectures, ça se passait en fin d'après-midi, après le lycée, quand j'avais l'esprit libre. La liberté, qu'elles me donnaient, elle frémissait entre moi et les autres et je sentais dans le même temps qu'elle était fragile, que ce n'était qu'un acquis d'époque qui pouvait être remis en cause à tout moment, qu'elle était même menacée de partout par tous les fachos, comme on les appelait en ce temps-là déjà, je veux dire, quand ils étaient encore loin, cachés, pour ainsi dire, dans les entrailles de la société française de l'après-guerre où j'étais né.

Je me cachais presque, pour lire, je veux dire, la lecture pour moi, à cette époque, c'était une activité sacrée que je ne partageais avec personne. A la longue, vers dix-huit ou dix-neuf ans, je n'en pouvais plus de toute cette solitude et de ce bonheur mêlés ; ça faisait un mélange si amer et si délicieux en même temps qu'il m'était impossible de me coucher sans avoir en tête une phrase, une bribe de poème en tête ou bien une musique qui me donnaient l'impression, en pleine solitude, d'être à tous et à toutes, d'être de ce monde au milieu de tous.

Etrange impression ! Même encore maintenant, j'ai du mal à en parler. La solitude, certes, elle était pour moi, mais les poèmes et les musiques, elles étaient pour tous et pour toutes ; je désespérais de les approcher pour les connaître. Les œuvres me rapprochaient de quelque chose d'essentiel qui se disait à travers elles, mais pour me tenir à distance des autres que je désespérais de rejoindre. J'avais du chemin à faire vers les autres. Je m'y étais pris à l'envers : j'avais commencé par les œuvres, j'étais d'emblée parti de trop haut. L'air des sommets m'enivrait, je ne pouvais pas concevoir que l'on fût indifférent à toute cette beauté entrevue ne serait-ce que furtivement, dans le calme le plus grand, l'attention la plus vive à ce qui se disait, se montrait ou se donnait à entendre dans les œuvres que j'aimais. J'étais loin des autres, j'aimais le lointain qui me semblait être habité par une femme rayonnante de beauté et de bonté. Je n'ai jamais pu imaginer qu'une femme pût être mauvaise... La musique et la poésie me tenaient lieu de compagnes ; les femmes, les filles, les copines, je les voyais toutes à travers elles deux et je me trompais. Aucune d'elles n'était à la hauteur de ce que je ressentais quand je lisais Baudelaire ou Breton, quand j'écoutais Wagner ou Hendrix...

Il a fallu que je rencontre Anna pour que tout cela change radicalement, pour que je cesse de mettre le monde à l'envers : c'est elle, et elle seule, qui m'a appris à regarder la réalité en face et à ne plus craindre d'être déçu par elle. Un peintre a dit un jour cette phrase toute simple qui accompagne ma vie : « L'art rend la vie plus belle que l'art. » C'est Anna qui m'a mis sur la voie de cette trouvaille renouvelée qu'il m'a fallu inventer jour après jour, avec elle ou sans elle, durant toutes ces années.

Cette phrase trop belle, il m'a fallu un jour aussi la contester. Embellir la vie n'est pas mon fort ; la vie belle et aussi bien la belle vie ne m'attirent pas : je me moque du tiers

comme du quart. C'est la vie toute entière que j'accepte, avec ces misères, les petites et les grandes. Je ne « mets » pas l'art au-dessus de la vie et je refuse avec la dernière énergie à faire de l'art le servent de la vie ; ma vie, aussi inutile que mon art, entretient un rapport dynamique avec lui, jusqu'à épuisement de mes forces ; je le sais : « L'art est long et le temps est court. », aussi n'ai-je jamais pour projet de courir après le temps, après la vie : je ralentis tout. Même mes lectures languissent ; je les sacrifie souvent à l'œuvre en cours.

Je dois le dire avec force : la parole des autres ne me retient que peu, et je n'ai pas la vanité ni l'outrecuidance d'imposer la mienne comme une évidence. C'est ma solitude qui se referme sur moi dans un mouvement violent d'ouverture à ce que la vie est, et que j'appelle *la vie sans reste*. La solitude n'est qu'un aspect sensible de ma vie, la partie la plus invisible. Je ne suis pas solitaire, mais j'aime la solitude pour la liberté d'action qu'elle me donne, les possibilités qu'elle m'offre et dont j'ai à cœur, après-coup, de partager les fruits avec ceux et celles que j'aime.

La fruition est pour moi, rien que pour moi, ma part inaliénable, le socle de sable fin sur lequel je bâtis mes châteaux en Espagne, des châteaux de verre : le matériau est si abondant ; tout ce sable, au sein de cette fournaise qu'est ma vie à l'œuvre, me fournit tout le verre dont je peux rêver. Je n'ai plus qu'à le laisser refroidir, à le polir et à le tailler. Vous pouvez alors entrer dans la transparence. Je ne suis pas extralucide, juste un amoureux fou de la lumière qui projette des sons qui engendrent des irisations sans fin. C'est ma part nocturne qui contourne la présence matérielle des objets. Ma face diurne se passionne pour la matérialité du son qui sourd des entrailles de la matière retravaillée sur mes ordinateurs. C'est une ronde sans fin qui unit la matière sonore en fusion, la lumière artificielle et la matérialité, la « brutalité » des objets sonores en mouvement. Un objet qui donne prise aux sons devient objet sonore, peu à peu, dans la lumière décomposée issue de l'interaction et du jeu entre la matière et le son, le son de la matière et la matérialité du son... C'est pour cette raison que j'aime tant les aurores boréales quand l'espace de la nuit nordique se met à crépiter inexplicablement dans le ciel irisé de la nuit shamanique...

Quand la raison résonne en nous, Anna n'est pas loin : elle nous fait signe ; je me souviens de ces rayons laser qu'elle avait installés et qui, interrompus par un geste de la main ou le passage d'un corps entier, libéraient une pléiade de sons qui mettaient en résonance tout un appareillage acoustique qui lui-même déclenchait en temps réel une féerie colorée qui enchantait les visiteurs que nous étions, devenus, l'espace d'une visite, les acteurs spectateurs d'un monde aux confins du son et de la lumière...

Alors, dans tout cela, on conçoit que la solitude ne fasse guère débat en moi : je ne me débats pas avec je ne sais quelle vérité à laquelle il me faudrait m'unir pour bien conduire ma vie. Je débats avec la réalité nue, avec la vie, toute la vie, jour après jour. Sûr de mes buts, enclin à prendre tout le temps nécessaire, je ne me débats pas dans des projets lourds et ennuyeux ; j'apporte le sérieux du jeu dans tout ce que j'entreprends, et ce que j'entreprends doit me prendre et me surprendre pour suspendre le temps, le temps de rêver les yeux ouverts sur ce qui, au fil des années, est devenu un ciel ouvert sur l'infini du vide avide de lumière.

Quelque chose d'antérieur à la lumière cherche à se faire jour en moi, en nous tous et nous toutes auquel nous pouvons donner mille noms différents, mais « à la fin », c'est

la lumière du jour qui a le dernier mot : la figure lointaine reste fixe, telle une étoile, dans le chaos.

Je pratique une espèce de chaographie qui fait la part belle au vertige d'exister, et ce vertige prend les formes les plus concrètes, les plus solides. Les idées flottent dans la matière travaillée pour venir faire vibrer notre corde sensible, notre corps voué à la lumière et aux ténèbres. J'aime ce violent contraste de couleurs et de formes, de lumière et d'obscurité ; je l'ai aimé dans le travail d'Anna, je le retrouve dans le mien, et c'est tout ce qui me tient maintenant qu'elle n'est plus de ce monde. Je sais juste que ce qui l'a fait vibrer existe encore pour moi qui ai vibré avec elle si souvent aux accents des mêmes musiques et des mêmes sons, dans le même enchantement de formes et de matières où s'abîme en elles, pour s'exalter, le mystère de vivre, ici et maintenant...

Ceux qui opposent la vie à l'art, choisissant la vie ou bien l'art, n'ont rien compris : pour ma part, j'appose la vie à l'art et l'art à la vie, j'accuse les contrastes qui doivent toujours être dynamiques ; je ne tends jamais à confondre les deux plans pour faire de ma vie un poème ou une symphonie, ce serait ridicule, et inversement, si la vie me tient, occupe une bonne partie de mon temps, je ne peste pas, je ne maudis pas la vie en me plaignant tout le temps que je manque de temps pour l'œuvre, car de toute manière, je le sais d'expérience, le temps manque toujours pour l'œuvre, celle-ci se faisant dans un hors temps qui lui est propre.

La vie n'y a pas sa part, ce que les gens appellent la vie, le quotidien, les soucis de tous les jours, l'utilité, les valeurs admises. La nuit est son domaine, mais en plein jour parfois, non qu'il faille opposer, encore une fois la vie simple et le temps de l'œuvre, l'art en général, non, il y a un temps pour tout, mais quand « tout » est en jeu et devient l'enjeu majeur, alors il faut se lancer à corps perdu dans cet espace que nous construisons phrase après phrase sans rêver de les retenir autrement qu'en les écrivant, pour qu'un jour prochain, peut-être, elles emportent aussi « les autres », ceux qui les liront à leur tour sans être liés par elles.

*La déliaison*, c'est l'expérience de ma vie, ce qui sûrement la fonde et m'incline à ne pas chercher la conciliation du réel et de l'imaginaire, de l'art et de la vie. La vie déliée, c'est l'art, la liberté aussi bien, liberté de s'évader ou de rester dans la prison de lumière pour la scruter ; moi, je reste, je ne voyage pas, sans faire du surplace pour autant : ça voyage en moi, c'est *le mot à mot du voyage* qui me fait vivre cette liberté, mot à mot qui est aussi bien *le mot à mort, soit les mots voués à la mort, ou, si vous préférez, la mise à mort de la mort par les mots, l'arrêt de mort, ou bien encore l'incessant, l'éternel, appelez ça comme vous voulez...* Mais lisez plutôt :

« Je vis, et cette vie me fait le plaisir le plus grand. Alors, la mort ? Quand je mourrai (peut-être tout à l'heure), je connaîtrai un plaisir immense. Je ne parle pas de l'avant-goût de la mort qui est fade et souvent désagréable. Souffrir est abrutissant. Mais telle est la vérité remarquable dont je suis sûr : j'éprouve à vivre un plaisir sans limites et j'aurai à mourir une satisfaction sans limites. » Maurice Blanchot, *La folie du jour*.

Alors, l'art dans tout ça, dans ce tout que je suis et qui me fuit ? Et bien, il est partout et nulle part quand je vis : il est dans une pensée qui me traverse, un vers qui me revient, une phrase heureuse comme celle que je viens de citer avec laquelle je suis en parfait accord et que je fais mienne de toutes mes fibres, un sourire de plaisir ou de connivence

avec quelqu'un que j'aime aussi, car l'art affleure au seuil des êtres prêts à tout instant à basculer dans la folie de l'art, la parole abrupte qui écarte les propos convenus, les banalités d'usage, au profit d'une parole ou d'un acte libre, étonnant seulement pour ceux qui ne veulent pas voir que la folie rôde en eux, prête à tout moment à s'insinuer dans la réalité, en apparence la plus sage, la plus éloignée du déchirement.

Quand Anna me souriait, j'étais souvent déchiré, surtout le soir, et ce déchirement était délicieux. Etre désiré par une femme vaut tout l'or du monde parce qu'elle vous lance un défi. Je savais que son sourire était une invite à venir vivre dans ses bras et sous son regard. Nous avons « travaillé » toute la journée, chacun de notre côté, et il nous fallait nous retrouver, avec peu de mots d'abord, pour non pas partager le fruit de notre travail, c'était de toute façon trop tôt, mais pour donner la parole à cette part de nous mêmes que s'appelle notre corps – et que notre corps n'appelle jamais en vain - et qui réclamait lui aussi sa part de lumière et de jouissance.

Tous les hommes et les femmes vivent ça, dans la plus grande simplicité : ils font l'amour, le soir venu, ou bien en plein jour, et la vie est belle, le temps d'une étreinte pour les uns et les unes, et pour les autres, c'est le bonheur et le malheur mêlés, indiscernables, avant, pendant et après... La pilule du bonheur, un narcotique, un somnifère, que sais-je encore, l'amour physique ? Ou bien une détente, un bon moment et rien de plus ? C'est selon... Pour Anna et moi, l'amour physique n'existait pas à proprement parler : faire l'amour était ce qu'il y avait de plus simple, de plus naturel ; il n'y avait pas de cérémonial, mais des rires, des sourires et une déferlante de caresses ; j'imagine – j'imagine seulement ! – qu'il en est de même pour beaucoup d'amants en ce monde !

La vie simple, la vie toute entière, nous ne nous en sommes jamais départis : c'eût été trahir cette part de nous-mêmes qui dit oui à la vie à travers l'art et oui à l'art dans la vie. Maintenir ouvert le hiatus, ne pas jeter un pont entre l'une et l'autre, n'est qu'en apparence impossible... En fait, la vie est sans terme et c'est cette absence de fin qui appelle les mots pour la dire : quand je dis « la vie », je veux dire que notre vie à tous les deux n'était rien sans les mots pour la dire et la redire de mille manières : le langage alors se dédouble, change de registre, n'a plus exactement la même fonction quand parler ne sert rien ni personne, pas même la parole. C'est un changement de plan qui s'impose ; l'ordre de réalité n'est plus le même...

Ma vie est discontinue, et je n'en peux rêver de meilleure. Accumuler des richesses ou des trésors de sagesse m'importe peu : le mouvement de vivre est tout ce qui m'emporte et peu importe que cela « se fasse » dans une œuvre d'art, un poème, une musique ou bien dans les bras de la femme que j'aime, dans mes lectures désordonnées, dans le sommeil même qui m'expose à la vigilance du rêve, à sa belle folie aussi.

Seulement, voilà, la femme que j'aime n'est plus de ce monde ; je dois me débrouiller heure après heure avec ce vide que j'ai dans le cœur et qui voisine étrangement avec un plein de sensations, d'impressions, d'émotions et de pensées qui me viennent d'Anna et me ramènent à elle quoi que je fasse...

C'est comme si tout ce que je suis devenait tout ce qui me fuit depuis qu'elle est morte. Je ne suis plus qu'une sorte d'échafaudage qui aurait été monté il y a fort longtemps autour d'un bâtiment qui, un jour, s'est volatilisé ; l'échafaudage atteste que quelque

chose s'est passé, que quelque chose, au moins, a été entrepris, mais impossible désormais de dire quoi.

A rester dans cette image, je ressens vivement qu'échafauder des plans – fût-ce sur la comète – n'est rien pour moi, que seule compte la solidité d'une façade derrière laquelle se cache un mystère auquel j'ai travaillé des années sans jamais l'apercevoir...

Maintenant que l'édifice n'existe plus, quel plan puis-je échafauder ? « Chat échaudé craint l'eau froide. » dit le dicton ; que pourrait-il dire de plus ? « Plan échafaudé craint l'or moite... » Je me suis levé avec ce jeu de mots amer dans la bouche ce matin.

Le rêve du bâtiment volatilisé m'a inspiré ce détournement de mots au réveil ; il ne faisait déjà plus partie du rêve de la nuit, c'était une pensée folle comme j'en ai souvent au réveil entre rêve et veille. J'ai l'impression dans ces moments-là que les mots sont comme pressés de « rentrer à la maison », et cette « maison », c'est la matrice des rêves, leur lieu d'incubation, là où affleure les belles images ourdies par les mots que je n'ai jamais prononcés. Mouvement étrange vraiment, car dans cette fuite, ce retour précipité au bercail – quelques secondes, le temps de me réveiller complètement, de me dégriser – c'est comme si le langage en moi tentait de se substituer aux images entrevues dans le rêve : moment de vérité où le rêve avoue sa nature langagière.

Pendant quelques secondes, je suis dans le « comme si » : c'est comme si le rêve, c'est-à-dire le rêveur que je suis et que je fuis au réveil, ramassait précipitamment des bribes de mots ou de phrases qui jonchent le sol de mon esprit encore à demi endormi : je surprends, et ce faisant, je suspends le rêve en plein travail d'élaboration, j'arrive en plein chantier quand ça décroît, quand ça ne chante presque plus, quand le rêve, lentement, se détourne du rêveur qui, lui, tente quelques instants de retenir encore un peu ce travail sur la matière des mots, mais c'est impossible : les ouvriers ont pris la fuite, il ne reste que lui, le rêveur, qui regarde autour de lui l'ampleur du chantier et qui ramasse ici et là des bribes de rêves pas encore tout à fait imaginées, c'est-à-dire mis en image, présents seulement à l'état de phrases en voie de construction : chrysalide du rêve avant l'envol du papillon rêvé...

La disparition d'Anna ne me laisse pas désarmé, bien au contraire : je rêve plus que jamais depuis qu'elle n'est plus de ce monde, mais je ne puis rêver de la faire revenir à la vie par le souvenir. Ma vie, désormais, va s'organiser autour de son absence.

Il faut que je transporte mon échafaudage ailleurs pour bâtir ailleurs un secret nouveau. L'échafaudage itinérant qui est le mien n'appartient qu'à moi, le bâtiment, lui, appartient à tous et toutes... Dans le vide le plus grand que je puisse concevoir, l'absence vraiment de celle que j'ai aimée follement, dans le vide incommensurable qu'elle laisse en moi qui suis abandonné à moi-même depuis qu'elle a disparu, je n'arpente pas une galerie de souvenirs, c'est autre chose, bien qu'à certaines heures je ne puisse que me souvenir violemment de ce que j'ai vécu auprès d'elle, et alors, alors seulement je fonds en larmes.

Le plus souvent, c'est autre chose quand je bride la matrice des souvenirs et que je laisse aller la motrice de la vie en moi : alors se dessine une force, celle qui ne faisait qu'une avec Anna sans se confondre avec elle. Tout ce qu'elle m'a transmis vit en moi, ne me quitte pas, ne me lâche pas d'une semelle : ça me poursuit comme une force qui

me précède dans l'espoir que j'ai, non de faire revivre Anna de quelque manière que ce soit, mais d'être à la hauteur de ce goût de vivre que j'ai partagé avec elle.

Lui rester fidèle, c'est rester fidèle à cette éthique toute simple qui nous a animés tous les deux, cette manière d'être ouverts au monde par le truchement de l'artefact. Parler d'art, en l'occurrence, est un bien grand mot ; me reste toujours sous les yeux pendant et après le travail, son produit qui nous a fait être des artistes. Ce mot lui-même importe peu, à vrai dire. Il ne faut y voir aucune prétention démiurgique, aucun laisser aller à une puissance ignorée du grand nombre qu'il nous aurait été donné d'entendre.

Le privilège de l'art n'ouvre à aucun privilège de nature sociale, n'autorise aucune reconnaissance posthume non plus. Anna et moi n'avons jamais recherché ce type de reconnaissance ; seul nous importait *le partage formel* où chacun était libre, et plus que libre - formellement contraint – d'apporter la matière de ses rêves, ses buts et ses moyens techniques.

Je fais souvent ce rêve : Aristote se promène dans le jardin une fleur de lys à la main ; il semble plongé dans ses réflexions. Il marmonne je ne sais quoi tout en marchant dans les allées du jardin fleuri. C'est l'été radieux, l'été éternel. Soudain, il nous aperçoit et il nous sourit. Il nous fait signe et nous lance : « Bonjour, mes enfants ! » Nous marchons vers lui à vive allure, le cœur battant, heureux de revoir notre père enfin, après des années d'absence et de silence, et puis, au moment de l'aborder pour l'embrasser, il a disparu. Le jardin redevient instantanément un jardin d'hiver ; c'est celui qui agrmente notre maison depuis des années maintenant. Nous restons les bras ballants, les larmes aux yeux. On se regarde, dans nos yeux embués traînent encore l'image de notre père. Anna me prend dans ses bras et me murmure : « Ce n'était pas qu'un rêve. Il est là, en nous, et si je viens à disparaître un jour, moi aussi je serai là sans être là car il y aura toujours, jusqu'à la fin de tes jours, ma mort entre toi et moi... Le rêve se dissipe alors complètement ; il ne me laisse pas un goût amer dans la bouche. Je ressens vivement que ces phrases d'Anna, j'aurais aussi pu les lui dire avec le même accent de conviction dans la voix, une voix étranglée par l'émotion comme si le souffle, coupé, cherchait une issue autre, loin de notre corps dans le corps des autres, dans la vie, un chant d'oiseau, une aurore naissante, une fleur pas encore épanouie...

C'est cette absence de communauté, si vivement ressentie dans la mort même, qui me pousse à vivre, à affirmer la séparation comme une chance insigne, la seule qui vaille en cette vie : la possibilité inextinguible de vivre, auprès d'une personne ou de plusieurs, des moments de bonheur où nous touchons le fond de l'existence, brefs moments qu'il nous appartient – c'est notre loisir, notre choix de vie, notre éthique – de faire passer en oeuvrant : s'ouvre alors un temps long, tissé de solitude, où nous dialoguons avec les grandes figures absentes qui composent notre vie consciente.

L'œuvre fait de nous tous et de nous toutes ce que nous n'étions pas ; les circonstances sont alors primordiales : ce sont elles qui font de nous ce que nous rêvions d'être. Le rêve devient réalité quand le temps de l'œuvre nous réalise. Notre talent alors éclate à nos yeux et aux yeux des autres qui ne peuvent que s'en réjouir ou passer outre, indifférents, mais cela importe si peu ! Alors, vraiment, le singulier et l'existence commune conjuguent leur force...

Tout ce que je viens d'évoquer et qui appellerait des développements si longs qu'ils noieraient mon propos dans l'abstraction, je ne veux retenir qu'une chose : ce que je vis depuis des années, c'est à Anna que je le dois. Elle a agi sur moi comme un révélateur ; du jour où je l'ai rencontrée, ma vie a changé, lentement d'abord, puis de plus en plus radicalement jusqu'à ce jour. Il m'a fallu beaucoup travailler pour cela, et je ne repense pas sans émotion aux premiers temps, qui ne furent peut-être pas « les plus heureux », - mais qu'importe le bonheur ! - où Anna si jeune encore, et plus jeune que moi en tous cas, « se penchait » sur mon travail, le soir venu.

Je devais lui lire ce que j'avais écrit ; mon apprentissage de la liberté commençait, travail de tissage à quatre mains où nous triturions les textes dans tous les sens pour en éprouver la solidité et la valeur. Travail de longue haleine, sur le style, la pertinence des idées, leur agencement : Anna me poussait à être le plus clair possible ; elle me disait souvent : « Que veux-tu dire au juste ? » C'est cette exigence absolue de clarté qui m'a ébloui. J'avais l'impression d'avoir Flaubert pour mentor à mes côtés, mais au lieu de cela, je voyais une femme ravissante, grande, avec des formes, un sourire enjôleur et les lèvres humides, souvent, qui me donnait des conseils, avec force sérieux et une passion dans la voix si intimidante, mais sans jamais « appuyer », avec toujours le souci de me laisser le champ libre.

Avec elle, j'ai vraiment été à l'école de la liberté : j'ai appris à m'imposer des contraintes, à bannir le n'importe quoi automatique de mes débuts au profit d'une parole que je veux souveraine et qui me « lâche », me laisse sur place, m'étonne moi-même... « Tu pratiques une sorte d'écriture aromatique comme j'aime. Tu es sur la bonne voie, sais-tu ? »

Elle m'avait dit ça, un jour, à Paris dans le petit appartement que j'occupais seul alors ; on se connaissait depuis déjà une bonne année ; nous ne vivions pas encore ensemble : elle partageait encore son temps entre Londres et Paris. C'est cette phrase qui a scellé notre complicité durant toutes les années qui ont suivi.

Transcrire des sensations à la manière de Rimbaud ne m'intéresse pas : impressions, sensations, émotions, sentiments, pensées, je ne hiérarchise rien. Tout vient comme ça vient, et peu m'importe alors qu'un passage devienne « aride » pour le lecteur rebuté par l'abstraction de mon propos, je sais aussi bien que je peux dévier, d'un moment à l'autre, vers des rivages tout aussi arides et même torrides où je mettrai en jeu une écriture à fleur de peau qui me donnera le frisson...

Oui, décidément, beaucoup de choses ont changé, il y a longtemps de cela, maintenant, mais je dois le dire, le changement pour le changement, ça n'a jamais été mon fort. C'est venu « comme ça », par la force des choses. J'ai toujours aimé mon confort, « mon petit confort » comme aiment à le dire ceux qui veulent s'en moquer et qui en vivent aussi à leur manière, replète et satisfaite. Moi, je n'étais satisfait par rien ni personne, surtout pas par moi. Ça a changé, mais en pire : je suis l'insatisfaction faite homme, mais j'en vis au lieu d'en mourir d'ennui. Ma vie est discontinuée, comme mes récits ; je n'en puis rêver de meilleure. Quant aux récits, il y a ceux des autres qui me retiennent peu, à quelques exceptions près.

« Mécontent de tous et mécontent de moi... » C'était ce mouvement d'esprit-là, exprimé par Baudelaire dans son poème en prose « L'Examen de Minuit » qui

prédominait en moi avant de connaître Anna... Alors, évidemment, quand j'ai lu sur un mur : « Sous les pavés, la plage... », un slogan parmi des milliers d'autres attribué plus tard, bien plus tard, à Marguerite Duras, j'ai immédiatement traduit comme ça : « Sous les pages, les pavés... » et je me suis lancé à corps perdu dans l'aventure de Mai. Je voulais oublier mon corps lourd de mots, mais c'étaient encore les mots qui me portaient, les miens et ceux des autres, de tous les camarades que l'on tutoyait à qui mieux mieux. La camaraderie m'a au moins permis de faire mes premières armes dans ce que j'appelle encore une certaine fraternité ouverte sur l'inconnu d'un jour, sans passeport. Pas de distinction, pas de préjugés liés aux œuvres, aux mérites présumés ou attestés de l'un ou de l'autre, mais un homme ou une femme, dans la parole nue, sans fard, la parole éternelle. Beaucoup de parlottes dans tout ça, bien sûr ; la parole libre était comprimée depuis si longtemps. On pouvait enfin désirer l'impossible et être déchiré par lui. La déchirure, je devais aussi la connaître dans la musique, et c'est elle qui m'a éloigné de toute préoccupation politique directe. Une évolution décevante, diront d'aucuns, ceux-là mêmes que j'ai connus quelques années et qui, de guerre lasse, se sont rangés à la raison du plus fort. Hurler avec les loups, quoi de plus facile ?

Etonnant combien il faut faire de tours et de détours pour cerner la vérité d'une vie qui vous fuit à mesure que vous la vivez ! Encore n'est-ce qu'un mouvement vite oublié : il ne saurait être question de cerner ce qui nous cerne à tout instant.

Anna était la vie même, je ne le dirai jamais assez, et disant cela, je sais douloureusement que je ne dis presque rien. Loin de moi l'idée de dresser un mémorial de mots dévolu à sa mémoire, mais enfin, je ne puis accepter que sa mort s'effondre dans l'insignifiance. Alors que faire ?

Parler d'elle à ceux qui ne l'ont pas connue dans la particularité de sa vie ou bien me taire et ruminer mes souvenirs jusqu'à ce que la mort me prenne à mon tour ? Il y a une voie moyenne : plonger à corps perdu dans la vie qu'il me reste à vivre, et si pour moi vivre veut dire écrire, alors je ne puis qu'écrire sans fin à propos de tout et de rien, à propos plus précisément de ce qui se situe – mais cela ne fait pas un lieu, est plutôt le non-lieu par excellence – entre tout et rien : ce tout qu'est ma vie qui m'échappe à chaque instant, je ne puis rêver de le retenir ; cela, je le ressens fortement. Ce tout, je veux le laisser aller là où il me mènera, dans le souvenir, entre autres, que je garde d'Anna, elle qui fut la femme de ma vie et qui, maintenant – dans un maintenant qui m'échappe à chaque instant – est la femme de ma mort.

Elle est désormais cette femme qui se tient entre moi et elle, absente éternellement, la figure même de l'absence qui rejaillit constamment sur ma présence. Je le sais maintenant : ma vie se sera déroulée entre grisaille et griserie, comme au sommet d'une plaine arrachée par le vent, et qui flotte, qui flotte loin devant, perdue dans les nuées...

Mais il y a toujours cette phrase entre des centaines d'autres qui flottent dans mon esprit ; elle « me rappelle à l'ordre », elle informe ma vie très consciemment parce que je l'ai faite mienne depuis que je la connais. Cette phrase n'agit pas sur moi à la manière d'un stupéfiant ; elle s'impose à mon attention, c'est tout. J'aurais pu l'écrire moi-même, ça, je le pense fortement. Je l'ai assimilée, même si elle me résiste toujours dans l'attrait que je lui porte, parce qu'elle ouvre sur un abîme que je me lasse pas de contempler... Cette phrase, la voici :

“I want to see desperately... I want to grab on to anything besides myself. I turn to the world – what has the world to offer me but pats on the back, shaking hands, making plans ?”

Que de lassitude dans cette élan, ce “rap” improvisé sur une bande magnétique, dans la solitude, et que Jimi a intitulé “Rooms Full Of Mirrors” !

C'est vrai, à la longue, la vie aidant, la routine s'installant, quelle qu'elle soit, les autres finissent par nous effacer ; le monde dans lequel on vit finit par faire défaut. Ca prend du temps de s'en apercevoir, mais il n'est jamais trop tard. Il ne faut pas réagir, il faut agir coûte que coûte, rebâtir un monde autour de soi sans en devenir le centre, et pour cela refuser avec la dernière énergie d'être le centre de quoi que ce soit, de l'attention que les autres nous portent, par exemple, mais au profit de quoi ? D'un effacement d'un genre nouveau : il faut s'effacer devant les mots et les sons, partir en voyage en n'ayant sous les yeux que « les poteaux d'angle », sans jamais se croire ou se dire propriétaire de ce que l'on vit.

Abandonner sa vie aux chiens de garde, pas question, ce n'est pas cela que j'ai en vue. Les prédateurs rôdent, innombrables ; il faut savoir s'en protéger pour que la parole libre fasse corps avec ce que nous sommes. La liberté est menacée de partout, ça je le sais plus que jamais. Une grande mollesse affecte beaucoup d'entre nous ; il n'y aurait plus à combattre, l'ennemi serait loin. Je ne le crois pas. Si ce n'est pas le « marché » qui aura raison de nous, et son corollaire, l'indifférence du grand nombre, alors ce seront des fanatiques, peu importe leur obédience. Ceux-là se valent tous ; je leur voue une haine inextinguible. La religion d'amour, le confort matériel aussi nous inclinent à baisser la garde ; rares sont ceux qui mesurent bien le danger...

Oui, une mollesse s'est installée dans les esprits, elle y a fait son nid douillet qui pourrait bien devenir un jour prochain le lit de douleur de tous ceux et de toutes celles qui prêchent la tolérance à l'égard des fanatiques de tous poils, islamistes ou nazis, la différence est sans importance. Je m'étonnerai toujours, jusqu'à mon dernier souffle de cette vague d'innocence et de naïveté sur laquelle surfent à plaisir nombre d'esprits réputés lucides ; ils se bercent d'illusion. Viendra quelque jour l'heure du grand réveil , et le réveil sera dur !

Anna m'en parlait souvent, c'était un sujet de conversation presque ininterrompu entre nous : « Si tu veux briser le miroir, ne compte que sur toi. Tu es seul dans la chambre aux miroirs qui te renvoient ton image. Une lassitude extrême s'empare de toi. Tu te lèves, tu fracasses les miroirs un à un, mais ils se reconstituent comme l'hydre de Lerne voit ses têtes repousser à mesure qu'elles sont tranchées. Tout casser autour de toi, ce n'est pas une solution parce que les racines du mal de vivre qui te ronge ne sont pas psychologiques. C'est difficile à comprendre, il y faut du temps et une dépense d'énergie folle.

Combattre la tyrannie pour l'abattre, c'est indispensable ; il faut avoir ce courage d'un combat indéfini, à l'issue incertaine quand l'heure est venue. Nos aînés ont connu ces temps difficiles où il fallait se cacher, tout abandonner sans se renier. Tu te souviens de cette phrase terrible : « ...Je veux n'oublier jamais que l'on m'a contraint à devenir – pour combien de temps ? – un monstre de justice et d'intolérance, un simplificateur claquemuré, un personnage arctique qui se désintéresse du sort de quiconque ne se

ligue pas avec lui pour abattre les chiens de l'enfer. Les rafles d'israélites, les séances de scalp dans les commissariats, les raids terroristes des polices hitlériennes sur les villages ahuris me soulèvent de terre, plaquent sur les gerçures de mon visage une gifle de fonte rouge. »

C'est parfois, au hasard d'une vie et d'une époque, le jour le jour du combat qui nous emporte loin de nous-mêmes, fait de nous des hommes libres, mais détruits, pour un temps au moins des êtres suspendus au destin du monde, loin, si loin de ce qui faisait notre vie plus large que la vie. La destruction passe toute mesure quand elle nous laisse intacts. Mais une fois la tyrannie détruite, par bonheur, car c'est un bonheur, une bouffée d'oxygène pour tous et toutes, qu'advient-il ? La vie reprend ses droits, la grande routine jousseuse recommence : chacun s'installe dans son petit monde fermé, ne veut rien savoir d'autrui, veut ignorer le problème politique qui se pose à nous tous, celui du vivre ensemble.

L'illusion d'une liberté sans frein tombe de nous comme des fruits mûrs. La tyrannie est en nous, nous sommes cet arbre à abattre, mais bien vite, de guerre lasse, nous lâchons la cognée pour le manche plus aisé à manier, mais ça cogne en nous comme jamais : l'enclume veut le feu de la forge, elle réclame sa part de fer rougeoyant. Il faut marteler le réel pour qu'il en sorte des étincelles...

Abattre la tyrannie, travailler à un monde meilleur, oui, bien sûr ! Mais, car il y a un mais dans lequel c'est toute l'histoire des hommes qui s'enferme, la destruction d'une tyrannie n'apporte que des ruines et des décombres sur lesquelles s'édifie une nouvelle tyrannie ; nous savons cela.

La tyrannie nouvelle est douce, enjôleuse, vénéneuse à souhait, c'est celle du grand marché mondial qui nous promet bonheur et prospérité. Nous en sommes là, tous et toutes, et contre un monstre pareil les armes ne suffisent pas. Commence alors le grand travail critique, le grand cri, la vocifération des malheureux, de tous ceux et de toutes celles qui se sentent exclus de ce grand bazar coloré où tout se vend, tout s'achète.

Belle politique : celle de la porte fermée qui donne sur le monde devenu marchandise et spectacle de la marchandise, porte devant laquelle on se presse pour qu'elle cède enfin, on le veut désespérément : s'engouffrer dans ce monde qu'on nous refuse...

Toi et moi, nous n'en sommes pas, c'est sûr. Nous sommes trop désabusés pour tomber dans ce panneau et pas assez cyniques pour nous en arranger. Alors que faisons-nous ? Nous ne nous replions pas sur nous-mêmes, pour autant nous refusons de jouer le jeu. La vie est courte et l'art est long... Nous oeuvrons dans la plus grande insouciance de nous-mêmes pour une part, une part seulement, l'autre part, celle vouée au désastre, nous la partageons avec tous dans l'affirmation d'un refus qui a pris depuis longtemps cette forme toute simple, d'une exigence infinie. Tu te souviens de cette phrase à l'aune de laquelle nous mesurons toute politique : « Soyez réalistes ! Demandez l'impossible ! »

Le magnétophone tournait doucement dans la pièce ce jour-là – on était en novembre, les jours raccourcissaient, devenaient gris. Je lui ai proposé ce jeu : parler sans but ni fin, comme ça, en se laissant aller jusqu'au fond. Cet enregistrement, c'est tout ce qu'il me reste de la voix d'Anna, cet enregistrement, et les mille souvenirs d'elle qui ne me

hantent pas, qui m'habitent plutôt, pour le meilleur. Sa voix se confond pour moi avec tant d'autres voix et il y a tant de visages croisés seulement ou aimés, des visages amis, lointains maintenant, pourtant si proches : un souffle les anime par delà les années passées à chercher, à œuvrer.

Je ne pourrais pas une seconde m'imaginer rompre ce lien vieux comme notre rencontre au sommet des vagues de sons, ce jour d'août 70 à Wight.

Je n'ai pas rêvé d'effacer sa mort en évoquant des souvenirs, mais force est de constater que je n'ai pas fait mieux que les autres : je n'ai fait que parler de la vie que j'ai menée à ses côtés, et ce faisant, je suis devenu insensiblement le centre d'un propos incertain qui se bousculait dans ma tête. Moi qui n'ai jamais été désireux d'être le centre ou au centre de quoi que ce soit, je dois me rendre à l'évidence : sa mort me rabat sur moi-même.

Un cycle s'achève, un autre commence : le vertige peut recommencer. Si dans ma ronde folle, j'aperçois Anna, ce sera toujours de loin. Elle est cette force centrifuge qui fuit mon passé au centre duquel, moi non plus, je ne souhaite pas « m'installer ».

Oublier Anna, tout ce long texte en témoigne, je ne le désire aucunement, mais tout ce que je viens d'écrire doit cesser, comme a cessé de battre le cœur d'Anna, pour laisser place à un autre rythme, un autre, mais le même, un rythme que je ne connais pas encore, qui me frôle quand la rue me prend, m'avale, puis me rejette violemment.

La rue est une constante source d'inspiration pour mon travail : j'y choisis des rythmes, je les croise, je les retravaille pour en faire ça : une œuvre qui veut ignorer le silence dernier pour affirmer la folie du rythme, sa nécessité, son outrance. Trouver un rythme de vie, de respiration, de marche... C'est essentiel et très concret ; c'est physique, c'est vital. C'est le rythme qui ponctue le silence, qui alors se met à bruisser, et c'est sur la césure – l'absence, la disparition - que peut prendre appui une parole d'avenir.

J'en suis là, j'en ai toujours été là, je l'ai su dès ma rencontre avec Anna. Son prénom m'a toujours enchanté parce que sa fin n'y est que l'inversion de son début ; dans cet *annagramme*, je veux voir toute ma vie passée et future, là même où tout un passé d'écriture rejoint depuis toujours un avenir d'écriture. Le passé et l'avenir ne font qu'un dans le présent d'écriture que m'a fait Anna, qui me secondait à mes débuts, comme si j'écrivais les Tables de la Loi une seconde fois. En parler au passé n'a jamais eu de sens : ce que j'écris, toujours second par rapport à ce que je pouvais écrire, mais n'ai pas écrit, se lie violemment à l'avenir de ce qui n'est pas encore écrit et que je n'écrirai peut-être jamais, en tous cas pas sous la forme initiale qu'il n'aura jamais pris...

Avec elle, la fin était là comme par avance, elle était là pour se hâter vers sa fin qui est de n'avoir jamais de fin. Toute sa personne, jusqu'à son prénom, disait : il faut que tout recommence. Anna était toute entière, jusque dans son prénom, l'écriture et le rythme qui lui est propre, quand, par un jeu d'écriture, elle parvenait à imposer silence au grand murmure, en lui imposant un ton et un rythme qui lui était propre, rythme assurément qui venait du silence pour retourner au silence, mais pour, entre temps, faire entendre une parole, celle qui n'appartenait qu'à elle et qu'il lui fallait faire passer.

La musique est forte à ce petit jeu-là : le rythme impose un ordre au chaos, quelle que soit la nature des sons mis en jeu. Elle fraye avec le chaos, c'est-à-dire avec l'infini des possibles. La musique, une chaographie... Nous aimions par-dessus tout cette fournaise dans la musique de Jimi, chez qui le son pur n'existe pas : il est constamment malaxé, trituré, travaillé et retravaillé presque à l'infini, non pas pour user le temps, le dominer, c'est-à-dire neutraliser la mort qui est en lui en la rendant inoffensive, mais au contraire – dans un mouvement de contradiction infinie – épuiser les possibles, faire advenir le temps à lui-même par sa propre mort, différée dans le travail sur le son, travail dans lequel il n'est pas rare que l'écho précède le son initial, où il advient que la fin devienne le commencement tout en étant nettement perçue comme devant avoir été la fin d'un processus antérieur effacé, peut-être jamais réalisé, espace rythmique où tous les sons mis en jeu deviennent contemporains dans un jeu d'interactions sonores hallucinant de maîtrise, espace de passage par où passe le temps qui trépassé pour renaître mourant.

Le rythme n'use pas le temps, ne le fait pas courir à sa fin ; il ne propose aucune eschatologie, aucun paradis sur terre, ni aucune terre promise sur laquelle faire halte. La terre promise, la seule, c'est le temps, et si pour cela il me faut errer jusqu'à la fin des temps, alors j'errerais, sûr que ce temps ne viendra pour moi que lorsque j'aurai fait mon temps. Entre temps, j'aurai vécu la possibilité du temps, sans en épuiser tous les possibles.

J'erre depuis si longtemps ; de temps en temps, je plante ma tente, je m'arrête (le désert n'est vide que pour ceux qui ont hâte de le quitter), et puis je repars, je reprends la route bornée par rien.

L'image du volcan est la plus parlante ; elle s'impose quand je pense à Anna, qui était toute entière cette promesse faite au temps de l'habiter coûte que coûte... Ecrire sur elle, c'est bien sûr évoquer le temps passé avec elle, mais c'est surtout faire l'expérience du temps qui ne meurt que pour renaître mourant. D'où cette équivalence sans cesse relancée par le temps qui refuse de passer, et qui pour cela passe et repasse sans cesse : Anna est aussi bien le temps que la musique par quoi s'éprouve le plus purement le temps et l'écriture aussi, par quoi le temps me rend absent à moi-même. Avec elle, je suis en terre promise.

Tout ce qui s'est figé dans le temps, tôt ou tard, se voit recouvert par un jaillissement nouveau. L'espèce de fusion de matière mentale qui déborde de nous – dont nous débordons – recouvre tout un passé figé. Nous sommes comme lavés et avalés par un tourbillon d'idées nouvelles qui prennent forme en se solidifiant lentement ; les plus grands bonds en avant sont préparés par un élan qui nous vient de notre passé qui prend figure en nous. Le passé n'est plus alors qu'une sorte de concrétion légère, un tuf friable qui persiste en nous pour servir notre élan nouveau. Le volcan se réveille après avoir beaucoup rêvé...

Eruptive, Anna l'était, dans ses colères mémorables, ses enthousiasmes aussi. Les souvenirs que j'en garde sont fixés dans mes souvenirs, mais ma mémoire éruptive bientôt les recouvrira dans un jaillissement nouveau. Je serai comme lavé et avalé par ce jaillissement qui emporte tout, ne laisse rien intact en moi. On bondit réellement en soi d'abord avant de surgir dans le monde avec des tonnes d'idées en fusion qui vont peu à peu modifier la donne, organiser un nouveau site, dessiner un paysage

entièrement nouveau. C'est ce jaillissement que j'ai en tête quand je pense à elle. Bientôt, je l'aurai sous les yeux.

Penser à elle revient à passer à nouveau par l'épreuve du temps. Le temps est sans preuve ni appui dans cet instant de crise qui consent à durer. Il tend à s'effacer devant lui-même pour faire son œuvre... Anna et moi nous sommes penchés notre vie durant sur la bouche du volcan, et ce qu'il avait à nous dire, c'est nous qui l'avons dit, souvent dans un grand éclat de rire, rire sonore d'où n'était jamais absent le sens du rythme.

Maintenant, elle s'est tue, mais elle n'est pas sans voix, comme Jimi, et comme d'autres encore que j'aime comme au premier jour. Le temps continue désormais son œuvre à travers moi seul, c'est lui encore qui me lie à eux. C'est sur la bouche d'Anna que j'ai goûté au fruit de l'infini, au sommet des vagues de son distordu de la musique de Jimi que j'ai dansé ou rêvé, en proie au vertige le plus grand.

De ce vertige, il ne reste rien, mais la possibilité du vertige demeure. C'est un phénix qui renaît de ses cendres. Imaginez un volcan dans les airs, un volcan en lévitation qui s'est arraché au paysage ; le paysage, maintenant, flotte dans le ciel, toutes racines apparentes. C'est comme si un géant avait arraché un arbre gigantesque ; de la terre, des roches, des herbes et des broussailles pendent et tombent dans un fracas vertigineux sur la terre étonnée. Arbre ou volcan, c'est du pareil au même, quand je pense à Anna. Yggdrasil est de retour, les Géants l'ont déraciné, le monde est sens dessus dessous, mais le feu couve sous la cendre du ciel ; l'orage approche. Quand ça sortira de moi qui suis la terre et le ciel, l'arbre ou le volcan, ça fera l'effet d'un coup de tonnerre en plein ciel bleu ! Le temps éruptif emprunte notre corps ; nous sommes réellement habités, tous autant que nous sommes, par l'irruption du temps dans le monde qui emprunte l'enveloppe de notre corps. Oui, décidément, c'est bien le temps qui compose avec le vertige en moi.

Ce vertige, c'est Anna qui me l'a fait connaître ; ça a commencé à Wight et ça a continué dans son œuvre à elle, et puis dans la mienne. Le vertige, je ne connais rien de plus fort, rien de plus rigoureux. Ça vous transit jusqu'aux os. Vous vibrez : votre corps tout entier devient vibration. C'est le monde en vous qui se souvient, c'est la terre qui frémit et qui gronde, annonciatrice des temps nouveaux. Une possibilité initiale se fait jour dans le tréfonds de votre corps. Vous ne pouvez pas en rester là, non seulement il faut que « ça sorte », mais cette vérité en avant de vous-mêmes qui n'a pas encore de nom, qui bientôt va les emprunter tous, vous devez l'éruer pour mieux la communiquer. Vous n'avez qu'un seul souci en tête : que cette pensée vibrante qui vous transit fasse long feu. Vous êtes un passeur de feu, vous êtes prêts à sacrifier votre temps et votre santé, votre personne toute entière pour ça : ces moments « d'hystérie et d'envoûtement collectifs, violemment actuels. » Anna a vécu comme ça, ignorant toute mesure autre que celle qui lui permettait de se mesurer à l'inconnu qui passe. J'ai été cet inconnu, elle a été cette inconnue pour moi.

## Une bouche sans égards

### De bouche à bouche

J'ai tout de suite vu à ton regard que tu étais un de ces petits bouts de femme pas comme les autres. Je ne t'ai pas abordée. J'ai posé mon regard avec insistance sur le tien. Mon regard, dans l'instant, s'est embrumé. J'avais l'impression de perdre pied. Tu devenais un abîme, tu t'inscrivais en creux, déjà, dans le peu de souci que j'avais alors de moi-même. Je souhaitais me perdre en toi... Au lieu de cela, tu m'as rappelé à l'ordre en me faisant un large sourire désarmant. J'étais déjà sans arme, tu le savais, tu ne désirais pas me mettre mal à l'aise ni me faire perdre la face. Je le sentais, j'étais rouge comme une pivoine. Mon audace allait m'être fatale.

J'ai sauté sur l'occasion qui était trop belle pour être vraie. Il me fallait vérifier. Je suis allé droit sur toi, les lèvres pincées par l'angoisse. Je te voyais sourire encore, un sourire sans fin. De toi à moi, une dizaine de mètres, assez pour que je sente remonter en moi une réminiscence musicale fort à propos. Ton sourire, tu le tenais comme on tient une note infinie sur une guitare électrique. Un passage de « Machine gun » me ravageait déjà depuis quelques mètres quand, à ton tour, tu t'es levée. Tu as lancé à la volée « Hello, my friend ! Nice to meet you! Are you alone once again ? » J'étais terrassé par cette phrase impromptue qui venait de loin. Dans ton regard, encore ce sourire des lointains, entrevus en rêve il y avait de cela déjà des années et des années... et maintenant, voilà que tu me saisissais à la gorge avec cette phrase toute simple que tu aurais pu lancer à la face de n'importe qui. Toi, tu n'étais pas n'importe qui, tu me mangeais des yeux, j'étais comme absorbé par ton regard, comme hypnotisé... Tu t'en souviens fort bien : ça se passait un de ces jours torrides d'août à la terrasse de notre café préféré. Nous ignorions alors tout l'un de l'autre... J'ai vacillé dans les derniers mètres qui me séparaient de toi, j'ai trébuché, et puis, vlan ! je me suis étalé de tout mon long sur la table, la dernière qui me séparait de toi ! Dans un cri, tu t'es précipitée pour me relever. Le client, qui était seul à cette table (visiblement, tu me l'as dit plus tard, il attendait quelqu'un !) était furieux ; pour un peu, il m'aurait flanqué un coup de pied en pleine figure si tu ne t'étais pas interposée. Tu m'as relevé, j'étais hagard, en proie à une espèce de délire verbal : des mots couraient sur mes lèvres qui frétilaient, mais rien n'en sortait qu'une sorte de babil d'avant la parole. J'étais scié, presque mort. « Let him stand up ! Don't touch him ! » : tu avais crié ces mots, en anglais encore, à la face du client furieux. Tu m'as saisi avec tes deux mains sous l'épaule gauche ou droite, je ne sais plus, tu m'as soulevé de terre littéralement ; une force colossale semblait t'animer ! « We gotta get away out of here now, my boy ! » : tu m'as crié ça dans les oreilles avant que je ne tombe dans les pommes. Je me suis réveillé à l'hôpital, dans une chambre propre, avec toi à mes côtés. Qu'étais-tu allée raconter aux gens de l'hôpital pour avoir ainsi gagné le droit de rester à mes côtés le temps que je me réveille ? Enfin, peu importe : tu étais encore là, et c'était bien l'essentiel. Après, tu sais ce qu'il s'est passé puisque nous l'avons vécu ensemble. Inutile donc que je perde mon temps à te le raconter. Seulement, voilà, ton regard n'a pas cessé de me hanter, ton regard d'alors, celui de la terrasse de café... Je m'y perds, moi, dans tes yeux. Je ne sais pas, je ne sais toujours pas où j'en suis avec ton regard. Tu me poursuis, tu me scies à chaque fois que tu poses un sourire sur moi. J'ai l'impression de fondre de plaisir. Explique qui pourra. Moi, je me contente de prendre les choses comme elles viennent...

## De bouche à oreille

C'était il y a peu de temps. Tu marchais dans la rue, en proie à tes rêveries coutumières, celles du demi-sommeil, celles que tu ne lâches que le soir venu quand tu te coules dans mes bras. Tu aimes la chaleur de mes bras, tu me l'as toujours dit. Tu sentais une ombre marcher derrière toi, une ombre lourde, rien qu'une ombre ceci dit, mais terriblement insistante. Tu as murmuré : "What's going on ? I suddenly feel so cold as I'm walking down the street..." Tu n'as pas eu le temps de finir ta mélodie ; une main forte, un monstre de puissance t'a agrippée par la manche. Avant que tu n'aies eu le temps de dire ouf, un homme de haute taille, massif, avec un chapeau melon rivé sur le front, t'a amenée tout contre son visage rougeaud pour te crier : « Le soleil, ma belle, le soleil ! » Tu étais terrifiée à l'idée d'avoir affaire à je ne sais quel fou errant trop commun par les temps qui courent dans une grande ville, surtout l'été. Ce n'était pas ça ; tu as vite compris que tu ne saurais pas de sitôt à qui tu venais d'avoir affaire. Il avait déjà disparu quand tu t'es relevée. Personne autour de toi, pour te demander comment ça allait. Il faisait si chaud, et lourd ; tout le monde, à cette heure-là, devait être devant le match de foot qui battait son plein sur le petit écran... C'était sans importance tout ça. Tout ça, le foot, les passants absents et cet homme qui t'avait parlé du soleil, c'était tout comme. Des ombres, rien que des ombres fuyantes. Cet homme t'avait parlé. Parler... enfin, c'est un grand mot. Il avait hurlé cette phrase comme s'il avait voulu te protéger d'un grand danger... Tu aurais voulu en savoir plus, maintenant que tu étais revenue de ta surprise. Tu n'en revenais pas d'une telle audace. Qu'avait-il voulu dire ? Ta rêverie d'été, elle avait été stoppée net par ce passant, cet inconnu frôleuseur qui t'avait pris pour cible. « Et oui, au fait, le soleil, j'y pense ; ce gros œil planté dans le ciel, c'était à lui que je pensais quand je descendais la rue, sûre de mon coup, absolument sûre d'être parfaitement seule à goûter la morsure de ses caresses... » tu avais pensé ça, m'as-tu dit, en remontant la rue en sens inverse, décidée que tu étais à rentrer pour te faire couler un bon bain. Tu t'en souvenais maintenant : toute la matinée, le soleil t'avait assommée à travers la vitre, l'unique vitre de ton minuscule appartement situé au cinquième étage de l'immeuble où, encore maintenant, je te rejoins tous les soirs quand j'en ai fini avec les mots qui me courent dans la tête, ces mots qui, le plus souvent, sont les tiens, et que je couche sur le papier pour t'en faire cadeau, tu sais, tous ces récits, et ces poèmes aussi que tu me presses de proposer à un éditeur depuis déjà une bonne année. Enfin, je m'égare, je reviens à mon sujet, à ce qui te préoccupe au plus haut point depuis ce fameux jour où le soleil t'a prise pour cible. Au réveil, déjà, tu m'as dit, tu avais ressenti une sensation bizarre, comme si une personne s'était penchée sur ton sommeil, t'avait regardée dormir. Tu avais ressenti comme un sourire posé sur toi, presque un baiser, sauf que la distance de toi à cette présence qu'il faut dire anonyme avait empêché tout contact physique entre elle et toi. Je n'étais pas venu la veille au soir, tu t'en souviens, je t'avais appelée pour te dire que j'avais du travail, un travail urgent, une traduction qui ne pouvait pas attendre. J'ai travaillé, effectivement, une bonne partie de la nuit ; au petit matin, j'étais épuisé, mais content, mais ceci est une autre histoire, une histoire dans l'histoire que je te raconterai plus tard, si tu le veux bien... Revenons à toi, à ta sensation, à ce sourire énigmatique avec le souvenir duquel tu t'étais levée du bon pied, d'ailleurs, comme tu me l'as raconté. Tu étais presque gaie, tu ne m'en voulais plus de t'avoir laissée seule. Tu t'étais assise, après la douche, à la petite table qui te sert de bureau, posé juste sous la lucarne qui donne sur le ciel. Il faisait beau, et chaud déjà. Tu étais restée en petite tenue pour prendre ton petit déjeuner, sauf que ce matin-là, tu l'as pris énorme. Jamais, tu ne t'étais autant fait de tartines, des tartines beurrées comme jamais. Un vrai régal, m'as-tu dit... Tu avais une de ces fringales, comparable peut-être à celles qui te prenaient au début que je te connaissais quand nous avons fait l'amour toute la nuit, en plus énorme, en plus impérieux encore, d'après toi. Je te raconte tout ça, et je vois bien que je m'y perds. C'est que tout ce qui me vient de toi a son importance ; je voudrais ne rien laisser

échapper de ce que tu me dis avoir fait ou ressenti. A propos, ta sensation, elle était bien réelle, elle durait, elle s'installait dans le creux de tes reins, tu la sentais qui, pour ainsi dire, faisait son lit en toi, tu la mâchais aussi à chaque tartine que tu avalais. Ça devenait, décidément, très bizarre ; tu n'avais jamais ressenti ça auparavant. Le soleil, c'était le soleil qui t'avait caressée de bon matin à travers la vitre. Il arrivait pile sur ta tête et tes épaules, l'été, avant de déplacer ses rayons vers le coin du bureau d'abord, puis sur l'ordinateur. Le soleil, ce gros machin sans égard pour rien ni personne... Tu riais à cette idée sacrilège ! Tu l'avais remarqué il y a longtemps : mêmes les hommes et les femmes sans dieu y croyaient ; ils l'attendaient, été comme hiver. Partout dans ce pays froid, on en parlait, on l'attendait, on fêtait son arrivée, on se lamentait de le voir disparaître pour de longs mois de grisaille... Le soleil t'avait fait le coup du « Viens, mignonne, que je te réchauffe un peu ! » Tu trouvais ça tout à fait répugnant, cette approche flatteuse, sans égard pour ce que tu désirais vraiment, je veux dire, ma chaleur à moi, celle de mes bras dans lesquels te couler voluptueusement. C'était ma faute ; si j'avais été là, à tes côtés, les rayons de soleil dans ton grand matelas, ils auraient été pour moi. Je prends tout sur moi, le soleil, trop fort, mon absence justifiée comme tu sais, et les paroles de ce vieux fou en chapeau melon qui avait surgi de ta tête tandis que tu marchais dans cette rue déserte écrasée de chaleur, déjà, encore, toujours... L'homme au chapeau, et sa phrase hurleuse, c'était le soleil, encore lui. Il te poursuivait, pour te mettre en garde. Il te disait tout bas : « N'y vas pas, n'y vas pas ! », tu ne savais où. Tu n'allais, à ta manière, jamais nulle part. Même bondissante, tu faisais du sur-place dans ta tête, dans ton travail, dans tes rêveries, tes rêves et tes cauchemars. Ça, je l'ai compris plus tard, quand tu m'as parlé de ta sensation bizarre et de ta rencontre avec le soleil, en pleine rue. Tu l'aimes, le soleil, comme tout le monde, mais tu n'y crois pas. Tu ne t'attardes jamais à penser à lui, tu l'ignores superbement. La grisaille, le bleu du ciel, la pluie ou l'orage, tu t'en bats l'œil, cet œil que tu as bleu couleur de myosotis, tu sais la petite fleur bleue des romantiques allemands que tu as traduits il y a des années de ça. Cette pensée te fait encore sourire, maintenant : qu'il fasse beau ou gris, bref, par tous les temps, en toutes saisons, ton œil reste de la même couleur. Tes désirs sont toujours les mêmes quelle que soit la saison de l'année. Ça, ton œil en atteste ; c'est lui le parfait rival du soleil, lui, et ton sourire qui me mange la vie, qui me ravage quand il se pose sur moi. Oui, c'est toi mon soleil ; quelle que soit la saison, il brille tout le temps, il rayonne, il s'acharne à me faire sourire, il prend plaisir à me faire rire et parler des heures et des heures en ta compagnie. Et oui, le soleil qui t'a accostée de si rude manière, c'était toi, toi sans moi pour te le renvoyer, sans moi pour le réfléchir, le détourner de toi vers un mien regard. Tu m'étonneras toujours... Maintenant, je suis là, enfin presque, je veux dire, dans les mots que je prends la peine et le temps de t'adresser entre mon travail, mes occupations quotidiennes et le reste, le plus important, je veux dire, nos conversations à bâton rompu et nos étreintes. Depuis tout ce temps, depuis que nous nous connaissons, il ne s'est pas passé une fois sans que tu rayannes sur moi, moi le frileux. Sans toi, j'ai toujours froid, je me dessèche, je me traîne. Enfin, je devrais en parler au passé ; c'est fini tout ça, depuis que je te connais, justement. Tu devrais le savoir à la longue : je ne peux pas me passer de toi. Tu me l'as dit dès le début, en fait dès après notre première étreinte : tu ne veux pas te passer de moi. Je suis ton soleil, ta chaleur. Entre soleils, on se comprend ! Que de rayons, et ça marche, les autres en redemandent. Ils ignorent mon amour pour toi, je n'en parle jamais, mais je les en fais profiter au passage. Ils aiment ça, ils n'en redemandent pas, ils ne se rendent pas compte d'où vient le bien-être qu'ils éprouvent en ma présence, même quand je deviens grinçant, ce qui ne manque pas de m'arriver, tu me connais... Maintenant, c'est décidé, je ne te lâche plus : la rue, on va la descendre ensemble, toutes les rues, toutes celles de notre vie, celles de toutes les villes, même celles de ton pays si tu y retournes un jour. Finie la nuit chaude, rien que la nuit dans tes bras. Mes bras, tu les auras le jour aussi, c'est promis. Je sais, plutôt je devine que tu n'osais pas me le demander, mais ça y est, on va vivre ensemble. Je sais qu'en lisant tout ça, tu vas sourire, et

puis regarder en l'air par la lucarne, perdre ton regard dans le bleu du ciel pour revenir quelques instants après dans les mots qui peuplent cette feuille. Le gros homme rougeaud à chapeau melon, tu n'es pas prête de le revoir, c'est moi qui te le dis. Il ne se mettra plus entre nous. La rue, elle, oh, elle peut rester déserte, on s'en moque. J'ai marché longtemps au hasard des rues, aujourd'hui, pour t'écrire ça. Dans une heure, je serai chez toi.

### *Temps morts*

Viendra un temps peut-être où les mots cesseront d'avoir un quelconque attrait pour moi... Ce jour-là sera le dernier que nous passerons ensemble. D'ici là, restons optimistes. Il y a une foule d'évènements qui m'attirent, dont j'ai une folle envie de tirer parti.

J'ai écrit ça, un soir de fatigue. Il fallait que j'écrive quelque chose, malgré l'absence de conviction qui m'habitait au moment d'écrire ces mots. Ça ne faisait pas un début, ça ne cahotait même pas, c'était bancal d'entrée de jeu. Ça ne te ressemblait pas... Je ne crois pas aux évènements. Il se passe quelque chose, quelque chose arrive à quelqu'un ou à des tas de gens en même temps, ça fuse dans tous les sens. Après « l'évènement », il faut raconter, choisir un point de vue et s'y tenir. L'œil d'un dieu, il faudrait l'œil d'un dieu pour tout dire. Tout dire, c'est une belle folie. Alors, un dieu fou ou bien un être humain qui se prendrait pour un dieu, à la recherche du savoir absolu ? Ce n'est pas ça, un récit. Ventre à terre, on raconte ce qu'on peut, et l'on choisit dans tout le fatras verbal les mots adéquats à notre propos. On fait des choix en permanence... C'est ça raconter, dire ce qu'il y a à dire face non pas aux évènements, mais en rapport seulement à ce qu'on en a saisi. L'évènement, c'est une recollection de faits. On en oublie des tas, on en néglige certains, par parti pris, c'est comme ça, et c'est un bonheur dont il ne faut pas se priver ! Tu me pardonneras cette entrée en matière un peu abstraite. Je ne sais pas toujours ce qui m'arrive ; il m'arrive de divaguer, mais ça fait du bien aussi de divaguer... D'ailleurs, je voulais te parler de choses et d'autres, et puis c'est venu comme ça, explique qui pourra !

### *Temps forts*

Il y a quelque chose qui cloche. Ça bloque. Je ne suis pas tranquille. Il a fait chaud aujourd'hui. Je suis allé à la piscine. Ça ne m'a pas détendu beaucoup. Je n'ai même pas nagé... Je suis resté assis quelques minutes à regarder les baigneurs, et puis j'ai fini par m'allonger sur ma serviette, j'ai fermé les yeux. Il y avait tous ces ploufs, ces clapotis et ces cris autour de moi. Je n'arrivais pas à me concentrer. Je ne trouvais pas quelque chose sur quoi fixer mon attention. Je somnolais ; j'ai fini, de guerre lasse, par rentrer. Ça n'avait plus de sens. C'était mon indolence qui me reprenait. C'est comme une fièvre, juste un mauvais moment à passer. Ces instants-là, j'en fais toujours quelque chose, mais plus tard. Une espèce de rêverie précède toujours les meilleures décisions que je prends. J'ai remarqué ça, à la longue. C'est bien long à venir, ceci dit, mais c'est toujours payant. L'angoisse que je ressens parfois, quand je repense à ma vie, c'est pareil, je finis toujours par en faire quelque chose de chouette qui me trotte d'abord dans la tête. Et puis, je trace une ligne, puis deux, et ça y est, c'est parti ! Disparue l'angoisse, bonjour la poésie ! J'ai l'impression qu'il faut toujours payer le prix fort pour avoir de bons moments, sauf avec toi. Toi, tu te donnes sans compter, tu te racontes, tu t'ébroues dans tes rêves éveillés, tes souvenirs d'antan. Tu as plus de souvenirs que moi. Moi, je tourne sans cesse autour d'une idée, toujours la même, insaisissable. Tu t'en tires autrement, en déversant dans mes oreilles ravies des tonnes de fleurs, des effluves de parfums ramenés de tes

voyages. Tu le sais, maintenant, j'ai très peu voyagé, par manque de goût, et d'argent aussi. Le goût pour les voyages, je l'ai perdu dans les photos de mon père, parti deux ans en Afrique. Il était bien jeune alors ; ce voyage, ça aura été le voyage de sa vie. Après ça, le travail et encore le travail, la lassitude. Moi, j'ai été las d'entrée de jeu, comme si j'avais déjà tout vu et tout entendu, dès ma naissance. Mon père m'a fait voyager, à sa manière, dans ses photos et ses histoires, ses anecdotes sur la vie militaire, les villages traversés, la peur des habitants qui se terraient dans la brousse, et tout ça, tout le quotidien d'un homme jeune encore qui découvrait la vie, la vie réelle, sans arrière-plan métaphysique ni pensées préconçues. Enfin, c'est ce qu'il croyait, parce que, quand il est revenu, il n'était plus le même. Oh le pays n'avait pas changé, on faisait toujours aussi peu de cas des gens comme lui, non, le changement était plus profond : il avait perdu le goût des aventures parce qu'elles ont toujours un arrière-goût de sans lendemain. C'est l'avenir que mon père, très jeune, avait perdu. Il n'y était pour rien, on avait concocté pour lui une vie de routine, de sueur et de fatigue. Fini de rêver, au travail, et plus vite que ça ! C'était la « philosophie » de l'époque, et ça n'a pas changé... Alors, moi, j'ai tout inversé, je ne suis jamais parti. Je suis parti dans les rêves, les rêves des autres, et je n'ai jamais perdu mon temps dans des récits de voyage, ah ça non ! Les rêves... je devrais dire, les poèmes et les musiques, essentiellement. Quelle meilleure manière de voyager sur place, à peu de frais ? Et puis, très tard, mais pas trop tard, je t'ai rencontrée. Oh ça a été le coup de foudre, tout de suite, mais c'était lent à venir, j'étais comme immergé dans l'eau et j'entendais gronder l'orage ; il n'y avait pas d'avenir entre nous, dès le début. C'était incroyablement lent, et profond. J'ai eu l'impression de nager jusqu'à toi, je ne dirais pas un temps infini, ce serait trop dire. Tu sais que je n'aime pas les exagérations, je suis plutôt du genre terre à terre... Il y avait tes sourires, toujours tes sourires dont je ne revenais pas. Ils me laissaient songeur, longtemps après que nous nous étions séparés, pour quelques heures, quelques heures seulement qui nous laissaient le temps de faire le point, d'ajouter quelques virgules au long texte que nous avions entrepris de vivre ensemble, au jour le jour. Oui, tes sourires, d'abord, et puis au bout de quelque temps tes baisers. Les étreintes sont venues plus tard, nous n'étions pas pressés ! Se presser ? Pourquoi faire, c'est bon pour ceux qui veulent vivre à cent à l'heure, qui ne prennent pas le temps de regarder un visage dans la rue, une paire de jambes magnifiques qui s'éloignent... D'emblée, toi, tu m'as fait cadeau de ton temps, sans rien sacrifier pour autant de ta liberté. Tu me l'as dit d'entrée de jeu : on ne joue pas avec toi, on s'amuse. Il y avait une nuance de taille. Je n'ai pas saisi sur le moment ce que tu voulais dire, mais j'ai respecté ta parole, et je t'ai prise aux mots. En fait, je me suis pris au jeu, un jeu plus grand que moi, plus grand que toi aussi. Le jeu de l'amour et du hasard, peut-être, encore que l'on puisse, j'imagine, lui donner bien d'autres noms encore ! Encore, encore, c'est un de mes mots préférés. J'ai appris à l'aimer dans tes bras, tu sais bien pourquoi... Oui, ensemble, on joue beaucoup, on déjoue les pièges de la routine, du temps qui se ratatine, se roule en boule autour de sa victime pour l'asphyxier. Avec toi, on respire. C'est un ami à moi qui m'a dit ça, un jour, à ton propos quand nous venions tous les trois de rire aux éclats à la terrasse de ce café dont le nom m'échappe rue des Augustins. Je n'y avais pas pensé, avant qu'il ne me le dise, comme ça, dans la joie, presque le ravissement. Il n'y avait aucune nuance de jalousie dans son propos, il était juste content pour nous. Oui, avec toi, on respire à pleins poumons l'air du large. Ça doit venir entre autres de ton drôle de rapport à la culture, ta façon bien à toi, de naviguer d'une langue à l'autre, ta manière de te tenir toujours prête à passer d'une rive à l'autre sans crier gare. C'est vrai, il faut te suivre, et ce n'est pas facile. Mais, c'est tout ce que je souhaite. Avant de te rencontrer, j'avais déjà aimé la rigueur et l'exigence de tous les jours ; j'avais déjà le goût de l'effort. On ne l'a jamais assez. Avec toi, on est toujours sur le qui-vive, j'ai envie de dire le qu'il vive, tant tu aimes la vie des autres, ses aléas, ses rebondissements. Quand tu touches quelque chose, tu l'enrichis. Tu aurais été une bonne alchimiste ! La pierre philosophale, tu l'as trouvée ; avec de la boue, comme le poète, tu fais de l'or, cet or que tu

n'aimes pas, que tu ne portes jamais sur toi. Tu le laisses aux autres, s'ils en veulent. Tu lui préfères le bleu de la turquoise et du lapis-lazuli... Quand on y songe – on y pensait ensemble l'autre fois, à table, au milieu d'un de tes récits de voyage que tu avais fait au Nouveau Mexique, dans ce pays vaste comme toi – ce mot : lapis-lazuli, c'est un des plus beaux de la langue française, et il n'est pas français d'origine. Comme quoi la beauté est voyageuse, elle aussi. Les frontières, elle s'en moque bien, pourvu qu'elle trouve une terre accueillante... Le bleu, le bleu, avec toi, j'y reviens toujours. Il y a tes yeux, tes yeux, essentiellement, et puis le bleu du ciel dont tu te moques, ton rival, tu as dit un jour. Moi, le ciel ne me convient pas, tes yeux me suffisent, je m'y perds à corps perdu, je perds pied, je flotte, et tu me ramasses, comme le poète, encore. Ah les poètes ! On en fait deux beaux à nous deux, et que de douceur, que d'aménité dans nos regards l'un pour l'autre ! C'est l'infini qui nous berce, sans la crainte de s'y perdre pour toujours. On revient vite au concret, c'est là que gîte l'indicible, ineffaçable. Le concret, il a plein de noms ; ce sont tes bras qui m'enlacent, et tes jambes qui s'emmêlent dans les miennes, ta langue qui court sur ma peau, et ta voix surtout. Ta voix, difficile de ne pas en parler. Elle est partout en moi, pas un grain de ma peau et pas une pensée de moi qu'elle n'ait effleurés... J'en dirai un jour l'enchantement, celui qui dure, et sa morsure délicieuse. Un bercement de vent, une plainte d'ancien temps, quelque chose comme l'enfance ravagée de douceur dans le jardin, l'été, quand tout est calme, extraordinairement, pendant le goûter par exemple... Maman vient de s'éloigner, je la sens encore toute proche ; ses gestes flottent encore dans l'air saturé par sa présence. Du concret, quoi, proche ou lointain, révolu à jamais – il faut vivre tout de même, faire avec le temps – ou bien furtif, une présence à la pointe acérée qui plonge dans notre cœur des mots, des gestes, des sourires qui s'inscrivent en nous pour le restant de nos jours ! C'est tout ça, ta voix, tes bras, tes jambes, et le reste que je tairai. Une présence qui va et vient, dans les parages, pour me ravager. Tandis que j'écris ça, je n'ai pas l'impression le moins du monde de vivre dans le passé. Ça vient au présent, comme toi qui es présente jusque dans tes absences.

### *Une nuit*

La nuit dernière, je n'ai pas dormi. Il y avait ce texte qui m'a travaillé jusqu'à l'aube. Quelques lignes seulement, ceci dit, rien de « bien méchant », mais tout de même... J'ai serré les dents, en attendant que ça passe. Ça faisait mal, comme une rage de dents dont on pressent l'arrivée à des menus signes avant-coureurs, un coin de gencive qui s'engourdit, une lourdeur dans la mâchoire, enfin, tu vois ce que je veux dire. Malgré ça, j'ai tenu bon, j'ai tenu la douleur à distance, comme si écrire devait la maintenir à bonne distance, en tous cas, cette manœuvre dilatoire a porté ses fruits. Au petit matin, tu t'en doutes – tu connais toi-même ces heures-là – j'étais épuisé mais content. Le travail bien fait et la douleur éloignée, ce n'était déjà pas si mal. Le texte écrit, quelques lignes prometteuses, m'avait endolori, j'étais comme rabougri, presque prostré sur ma chaise, mais en proie à une espèce de vaste délire sans contours et sans bords, une mer grise, démontée, mais comme filmée au ralenti. Mon corps, c'était la barque sur cet océan démonté qui me ménageait en ralentissant chacun de ses souffles... Mes voiles frissonnaient mollement, et mes gestes avançaient au ralenti, comme je te l'ai déjà dit. Au loin, une lueur, très faible, un fanal dérisoire, un sorte d'appel. Je n'y prêtais guère attention, ceci dit. Il me fallait veiller, garder le cap, pourtant je ne pouvais pas m'empêcher de me demander si je ne devais pas voguer toutes voiles dehors vers cet appel des lointains. La brume commençait de se lever ; il fallait faire vite. J'ai serré les dents, ça grinçait de partout. Et puis, tout à coup, plus de signe au loin, plus rien que la brume, et une immense indifférence dans mes bras de rameur impénitent. Que faire ? Tout ce chemin pour rien, c'était à n'y rien comprendre. J'ai lâché les rames, je me suis adossé pour

rêvasser. J'en avais marre de ce texte gris et monotone. Lentement, aussi lentement que si j'avais dormi, les phrases s'étaient mises en place. Je touchais terre, je ne sais où...

### *Le rêve*

Dans le rêve, tes lèvres étaient posées sur l'horizon, entrouvertes, et très rouges, comme un bigarreau. En fait, non, elles n'étaient pas exactement posées, elles ne reposaient sur rien. Elles étaient l'horizon, avec aux alentours juste ce qu'il faut d'air libre pour que je les sente respirer... J'ai toujours aimé les cerises, les grosses, juteuses et sucrées. Alors, tes lèvres, tu penses, une invite, un ravissement, l'impression que d'elles émanerait le monde. Mais le monde n'était pas encore là, il fallait attendre encore un peu... Je voulais courir vers elles les embrasser. Mais elles étaient si loin, je devais être patient, marcher, marcher des heures, avec la crainte qu'elles ne se lèvent, telles un nouveau soleil. Ma vie est comme ça, pleine de crainte, en plein bonheur. Mais c'était léger comme un sentiment de fraîcheur, un tantinet agaçant tout de même pour moi qui ai l'habitude d'y venir et d'y revenir à perdre haleine. Avec toi, j'ai toujours l'impression d'abolir la distance, alors que là, dans le rêve, tes lèvres me jouaient un tour, elles se dérobaient. Enfin, j'exagère, disons plutôt qu'elles promettaient de me faire attendre un temps indéfini. C'est propre aux rêves, cette impatience qui prend son temps... Tu m'as souvent répété que tout arrive à point à qui sait attendre. Mais là, je ne pouvais pas attendre, j'ai couru jusqu'à toi. Ce fruit rouge, cette cerise devenue l'horizon, c'était mûr, à point, comme tu voudras. Tes lèvres, je crois qu'en fait elles murmuraient des mots d'amour au vent qui passe, mais dans une langue qui me reste étrangère, une langue qu'on n'apprend pas. J'avais vers toi, à pas de géants ; l'horizon s'agrandissait à vue d'œil, je pouvais presque le toucher et frôler tes lèvres, et puis plus rien, enfin presque, une pluie fine, un crachotement et tout autour de moi des chants d'oiseaux, leur jubilation impersonnelle. Quelques instants plus tard ou des heures après, impossible à dire, le réveil, et l'envie de sourire à la vie qui vient. On se lève avec elle, on se rend compte avec ravissement qu'elle a déjà commencé, sans nous. Les oiseaux chantaient, ils étaient partout mais insituables, comme à l'accoutumée... Le temps de me raser, d'enfiler de quoi sortir, et c'est la vie qui reprenait, à perdre haleine. En marchant, je repensais au rêve, à cette succession de métaphores nécessaires pour en bien parler, pour ne pas s'en éloigner dans des mots trop beaux. Tes lèvres, une cerise, et puis l'horizon, tout ça c'était la même chose, une présence de couleur, de chair et d'air mêlés, indissociables, et moi, resté le même, avec la même avidité contenue, la même retenue. Le savoir au fond de mon cœur que le rêve était menteur, qu'il se trompait au moins. Beaucoup de ressemblance avec toi, mais aucune vraisemblance ; ça ne te ressemblait pas, pourtant ça insistait pour être toi, rien que toi. Bien sûr, tu te tiens à l'horizon de ma vie, et ta bouche est une source infinie, un bain de jouvence, une source chaude et douce qui palpète sur la surface du jour. J'aime la couleur rouge, je trouve que c'est un parfait complément au goût que nous avons en commun pour le bleu, le bleu erratique, le bleu horizon. Tu imagines si tu avais eu des lèvres bleues ! Pourquoi pas, d'ailleurs ! Peut-être auraient-elles mieux épousé le ciel, mais ça, on s'en fiche tous les deux. Dans le rêve, pas de ciel, juste l'horizon, c'est-à-dire toi, toi dans ta plus simple expression, ta bouche entrouverte, des lèvres larges mais un peu aplaties, le contraire de lèvres pulpeuses qui se jettent sur leur proie. Pas des lèvres fuyantes, austères, ni des lèvres amères ou joyeuses, non, des lèvres faites pour le sourire le plus enjôleur que je connaisse, tes lèvres quoi, celles que tu ne me tends pas pour quémander un baiser qui ne vient pas. Tes doigts, souvent, posés devant pour faire « chut », ils étaient là aussi, c'était moi courant vers toi, on ne voyait que mes jambes plantées comme deux doigts joints. Il y avait le silence, le silence qui fait semblant de parler, et les mots que j'ai dits, ceux de cette langue étrangère. Un mariage étrange que celui de ce silence et de cette parole étrangère ! C'était

comme si deux temps étaient conjugués en même temps dans le rêve, il y avait un décalage permanent avec l'impression que l'écho, s'il avait été perceptible aurait précédé le son initial... Oui, le silence, je te dis, mais toi aussi, en même temps qui murmurais. Un mur de silence, à franchir ou à briser, exactement l'impression que j'ai quand je t'embrasse, je veux dire, l'impression d'empêcher les mots en trop de sortir de ta bouche, l'envie de les retenir encore un peu comme si on s'embrassait toujours pour faire silence. Nous deux, dans ces moments-là, un paradoxe fait chair... On n'a rien à dire parfois que cette joie du silence qui passe par nos lèvres qui se touchent, qui se palpent, qui se mangent... Dans le rêve, comme dans notre vie, en fait, le silence, c'est la promesse d'une plus haute parole, une parole qui retient son souffle, une parole d'alpiniste qui ne sortira qu'une fois arrivée au sommet. On a des pics de silence, comme ça, tous les deux. En pleine ascension, ça nous prend, on s'arrête pour souffler un peu, on se regarde, bleu à bleu, les lèvres rougies. Et puis, on repart, on grimpe en cordée, liés l'un à l'autre, ça n'en finit pas de monter en nous, tout ce désir. D'une rive à l'autre, comme souvent, on se regarde, c'est notre phase rivière, si calme, presque austère. Très vite, cependant, la rivière coule en bas, dans la vallée délaissée. Là-haut, tout en haut, il y a le vertige d'être rivé l'un à l'autre, avec le silence pour ami. Le goût de ta salive plane dans l'air, et les mots vont revenir, tout à l'heure, pour faire la fête dans nos yeux. Alors, tu vois, il n'y a pas loin de ce rêve à nous deux ; en somme, c'est tout un, sauf que le rêve, lui, il s'évanouit ; c'est à moi qu'il incombe d'en sauver des débris. Il y a une atmosphère de sauve qui peut générale au sortir d'un rêve, le matin, mais sans hâte, sans éclats, ça se fait doucement, sans anxiété, juste pour le plaisir, plus tard, de t'en parler...

### *La fenêtre*

J'ai cherché une idée, et puis rien ne venant je me suis assis à la fenêtre. Il pleuvait... Triste spectacle, a priori, sauf pour moi. Tu me connais, le ménage et moi, ça fait deux ; c'est d'ailleurs une des rares sources de dispute entre nous. Alors, tu me comprendras si je te dis, que, d'abord, avant de regarder ce qu'il se passe dehors, je jette un œil amusé sur les gouttes d'eau qui se frayent un chemin gris à travers la poussière accumulée sur ma vitre. J'aime ces parcours de hasard, qui me semblent épouser la même logique que mes phrases serpentine quand ça me prend de coucher sur le papier des idées qui me viennent comme s'il en pleuvait, une pluie si fine, et tant de gouttes, qu'il m'est impossible de tout saisir, de tout retenir... Je prends en note ce qui me tombe dans la main, avec l'espoir que ces petits échantillons me suffiront pour faire une nouvelle chanson. Et ça marche, la mélodie n'en demande pas plus : quelques gouttes suffisent qui d'abord tambourinent sur la vitre pour faire un rythme, et puis vient le moment de la récolte, je prends tout ce que je peux, et je ris de voir tout ce qui s'en va, perdu à tout jamais, jamais saisi, jamais exploité. Je me fais une raison. Tout dire ou tout chanter, c'est une ambition folle que tous les deux nous n'avons pas. Tu te souviens de mon dernier lied ; il s'intitulait d'ailleurs : « Unterm Regen », « Sous la pluie ». Tu me l'as chanté presque sans avoir lu la mélodie, comme si la partition coulait de source. J'ai toujours admiré la capacité folle que tu as à lire une partition en diagonale pour en fait, d'emblée, en saisir l'essentiel. Bien sûr, une fois le premier contact pris, tu t'appliques, tu lis tout, cette fois-ci, avec une précision diabolique, et puis, avec acharnement, tu t'attaques aux nuances que tu raffines des heures durant. Je dois dire que dans ces moments-là je préfère te laisser travailler seule parce que chaque nuance, chaque passage où tu poses ta voix de manière si décisive, si impérieuse me donne à repenser mon ouvrage ; j'entrevois par toi mille possibilités laissées de côté. De tout ça, d'ailleurs, je te l'ai dit cent fois, je fais mon miel. Tu me pousses à écrire autre chose qui se veut le prolongement de l'opus précédent. Alors, c'est en partie grâce à toi qu'il y a ce que l'on peut appeler mon œuvre, c'est-à-dire un esprit de suite, une succession méditée de moments musicaux qui s'enchaînent bien, malgré les ruptures de style, les

problématiques stylistiques différentes qui me viennent comme par nécessité. Ta voix est responsable de ça, c'est une grâce. Ta voix, ce mélange sans mélange, cette pureté retrouvée d'avant les mots, calmement posée sur la mélodie, si grinçante soit-elle... Le grain de ta voix, unique, comme il se doit, mais ça ne suffit pas à faire de toi une grande chanteuse lyrique ; il y a aussi ton travail, ta persévérance, bien sûr, mais aussi ce goût que tu as de t'étonner toi-même quand tu chantes, comme si ça coulait de source, mais en sens inverse, comme si tu remontais le courant, à la recherche d'une première mélodie, jamais présente, cela va de soi, toujours dans un en deçà d'avant même la mélodie que tu fouilles dans ses moindres recoins, une première mélodie heureusement inaccessible. On sait tout les deux qu'elle n'existe pas, mais que sa recherche est à la source même de ton envie de chanter, de mon plaisir d'écrire. Cette illusion heureuse, on l'aime, on y tient, c'est elle qui nous tient éveillés. Dans tout ça, il y a la présence de l'élément liquide. J'ai parlé de source, de pluie. J'y reviens toujours. C'est une source d'inspiration constante, c'est pour ça que, quand je suis en panne d'idée, je regarde la pluie qui tombe, la pluie douce qui tape à ma vitre, cette force et cette douceur mêlées qui m'emporte vers toi, vers ta voix qui chante dans le ciel gris. Je jette un œil sur la rue, ils m'amuse tous ces passants pressés. Vus d'en haut, ils me font l'effet d'être des notes de musique affolées à qui il manque un chef, un « conductor », comme on dit dans ta langue maternelle. Le chef, c'est moi. Oh, je leur laisse toute liberté, ils courent, mes passants devenus notes de musique, mais moi je leur invente des buts, des stratégies, des dialogues impromptus, de brusques sautes d'humeur, et des tas d'autres choses que tu découvres quand tu me chantes. Le hasard n'a rien à voir là-dedans, mais je ne le dédaigne pas. C'est lui qui m'empêche de toujours tourner autour d'une même idée... Quand je me sens vide, ce n'est jamais pour longtemps, je ne me fais jamais de mauvais sang. Par temps de pluie, je vais à la fenêtre, comme aujourd'hui, et j'écoute, j'écoute et je regarde. Quand j'en ai assez, je peux aussi bien m'allonger sur le lit à regarder le plafond une heure ou deux. Je rêve, je m'attarde sur des détails, des bribes d'idées encore inexploitées. Le mot est vilain : je n'exploite rien, il serait plus juste de dire : j'explore. C'est comme avec ton corps : je n'ai jamais, au grand jamais, désiré en tirer un quelconque bénéfice, comme ce serait vulgaire ! Non, la grâce que tu me fais d'exister pour moi, avec moi, à mes côtés, ou loin de moi mais toujours proche, elle est de la même veine que la musique et la poésie qui me viennent. Je ne vis pas dans une mine d'or, je n'exploite pas le filon, je laisse filer. Ça a toujours été comme ça, avec moi. Enfant, quand il fallait que je frappe, je retenais toujours mes coups, de peur de faire mal. Et maintenant, ça dure encore, en plus vaste, en plus profond aussi. Quand je suis frappé par une idée insistante, il faut tout de suite que je me mette au piano. C'est ma phase dure, « méchante ». Je cogne sur les notes, au début surtout. Au bout de quelques minutes, je me calme, je me dis que ça ne vaut pas la peine d'attaquer si dur, si fort. Tu as remarqué l'usage étrange, au premier abord, que je fais du « retardement ». Je m'arrange toujours pour que la mélodie ne commence pas vraiment ; il faut qu'il y ait une hésitation, il faut que la mélodie « sorte » de cette hésitation. Une mesure, au moins, avant qu'on y voie clair, avant que quelque chose se dessine, c'est tout l'enjeu de ce que je compose... Après, tout coule de source, encore une fois. Bien sûr, je la contrarie, cette source trop pressée de se jeter dans le fleuve. Je ménage des effets, des ruptures, j'appelle ça des cycles. Ça casse, ça repart, mais jamais comme l'auditeur l'espérait ! Ça, tu me l'a dit et redit, et au concert, on me dit la même chose. Il paraît que c'est une marque de fabrique bien à moi. C'est une belle illusion, ou une idée de critique en mal de phrases. Tous mes confrères procèdent de la sorte, et pourtant, aucun d'entre nous ne fait exactement la même chose. Eux, ils n'ont peut-être pas recours à la fenêtre ; ils ont sans aucun doute d'autres moyens d'atteindre l'inspiration. Pour moi, l'inspiration est dans ton souffle, le souffle qui t'anime quand tu chantes, l'hiver surtout, qui pour moi est la vraie saison du chant. Je vois la neige dans ta voix, et toujours je repense à Claudia dans « Au moment voulu », cette femme que j'ai lue comme si je l'avais connue, cette femme qui ne vit que dans un livre et en moi par

delà le livre, et sûrement dans d'autres lecteurs fascinés par cette femme, le seul personnage de fiction qui pour moi ait la prégnance d'une figure réelle... Alors, tu comprends le bonheur que j'ai éprouvé, quand au fil de nos rencontres il est devenu absolument clair pour moi que tu étais enfin la femme réelle apte à chasser cette figure, la seule capable de la tenir en respect. A une certaine époque de ma vie, j'ai cru devenir fou si je continuais ainsi à vivre avec une ombre. Oh, elle m'avait tant de fois aidé à composer, à chanter mes mélodies tristes d'alors que ça me fendait le cœur de devoir la maintenir à l'écart de mes songeries. J'y étais déjà parvenu quand je t'ai rencontrée. Mais sa présence, je le sentais bien, était ineffaçable, et quelque chose en moi me disait qu'il n'était pas bon de l'effacer. Maintenant, je ne lui tiens plus tête. Elle est là, ma compagne invisible, mon amour de toujours que j'ai fini par rencontrer quand tu es entrée dans ma vie. Il n'y a pas deux femmes dans ma vie, mais il y a toi et Claudia... C'est comme ça, et je sais que tu souris en lisant ces lignes. Non seulement tu n'es pas jalouse, mais en plus tu sais bien que toi tu es là, bien réelle, toi qui chantes et qui dances sur les abîmes de mes musiques. Toi seule le peux, toi seule le veux. La jalousie, cette espèce de fenêtre qui ne donne sur rien, tu n'en as cure. Et moi, moi qui me donne à toi, par ces mots que tu lis en ce moment, par les musiques que je te dédie, je suis un incurable du rêve, mais du rêve qui frôle la réalité ; c'est pour ça que j'aime tant la musique et la poésie. Toutes deux s'insinuent en nous, nous exaltent, nous émeuvent, ce sont choses bien réelles, que diable ! Posséder la vérité dans un corps... Ce n'est pas moi qui ai écrit ça, mais je le vis à chaque seconde que j'arrache à l'ennui. La nuit, souvent, je me relève une heure ou deux, pour composer, et puis je me rendors. Le lendemain, tout a changé, la perspective que j'avais choisie pour aborder l'œuvre nouvelle est devenue complètement caduque. Mais que m'importe ! C'est heureux, encore un chemin de plus à frayer. Je ne fréquente que le hasard que je détourne de sa destination improbable. Avec toi, avec Claudia, c'est pareil, toujours différent, dans une permanence, un souci constant de bien faire, de faire oeuvre... Dans ma vie, c'est toi qui a toujours le dernier mot, parce que tu as le privilège d'exister. Je sais au fond de moi qu'il y a mille manières d'exister, mais c'est la tienne avec moi que je préfère. C'est vrai, la musique est une grande chance, elle nous rassemble, et elle nous ressemble. Difficile, alors, tu t'en doutes de conclure, comme quand je compose. Je ne conclus une composition que pour en recommencer une autre, pas par insatisfaction, au contraire. Tu vois, la fenêtre a du bon. Quand je ne compose pas, je t'écris, et c'est un bonheur. Oh bien sûr, il y a des moments difficiles, des moments de doute, mais qui n'en connaît ? L'existence, dans tout ça, c'est elle qui a le dernier mot, et c'est bien là l'essentiel pour moi, comme pour toi...

### **Une musique en hiver**

C'est l'hiver. Bientôt, la neige remplacera la pluie... Moment difficile ; il faudra se calfeutrer. Les sorties se feront plus rares, le temps plus lent. J'aime cette saison qu'on dit morte. La neige, cette pluie devenue tellement légère, les plumes du ciel qui tombent, sans bruit, sur mon balcon, sur le toit, dans les rues qu'on déblaie au plus vite... La pluie ne viendra plus tambouriner à ma vitre. Elle fera place nette pour d'autres sons plus feutrés, des sons amortis qui viendront mourir dans la neige tenace. Pour un musicien, une respiration, un temps de repos où poser sa plume... Toutes les notes deviennent blanches, le piano résonne dans la pièce comme s'il lui manquait quelque chose, en même temps sa sonorité se fait plus douce, moins aérienne, plus matte. Je vois défiler sous mes yeux des scènes d'orage ; de grands éclairs blancs barrent le ciel qui gronde, menaçant. Il y a ce thème que j'ai écouté x fois qui revient alors : « Midnight Lightning », tu sais de qui... C'est ce blues lent qui s'impose à moi, des heures durant. Un vent d'hiver y souffle, c'est inexplicable à première vue. Je le passe en boucle, je n'en finis pas d'admirer toutes les nuances. Impossible à jouer sur le piano, trop

grêle, trop frêle aussi à mon goût. Et pourtant quoi de mieux qu'un piano pour évoquer une campagne enneigée qui frissonne ? Celle-là, je la tiens sous mon regard. Mais non, le piano ne lui convient pas, il lui faut un « sustain » énorme, un vibrato aussi que seuls des doigts sur une guitare électrique sont à même de produire. Je délaisse le piano pour quelques heures. Quelque chose me vient, pour violoncelle seul. Je ne me presse pas d'y penser, j'y songe, je contourne l'obstacle. Il faut que je laisse « Midnight Lightning » faire son chemin en moi. Je voudrais composer quelque chose d'aussi fort ; ça devra évoquer pour moi ce que j'ai ressenti à la première écoute, dès la première écoute, il y a des années de ça. J'étais jeune alors, plus jeune en tous cas. Cette musique ne m'a pas quitté, et c'est elle qui a fait de moi un musicien. Dans cette pièce, toujours, entre ciel et terre, mais sur terre d'abord, l'absence de grisaille, la majesté du ciel, le début d'un voyage, sans but, sans fin. La vie comme je la voyais à l'époque, comme je le vois encore maintenant... Ça devra commencer très fort, et puis hésiter, se promener dans les harmonies douces-amères pour finir je ne sais trop comment. Il faudra que ça donne à l'auditeur l'impression que c'est impossible à finir sans une décision abrupte, cruelle même. Une décision tranchante comme le vie... Je connais bien les circonstances de l'enregistrement que je me passe en boucle ; ce sont elles qui ont amené ce délitement progressif de la pièce, et puis ce quasi-revirement qui décide de sa fin quand Jimi passe à un autre thème... Je me suis toujours étonné du peu de cas qu'on faisait de cette composition géniale, sans doute à cause des « circonstances », à cause de ce qu'on a dit à l'époque du concert dans lequel cette pièce s'inscrivait, un concert jugé désastreux : sono « pourrie », public chahuté par le vent et le froid, mauvaise organisation, etc. Maintenant, tout ça paraît bien dérisoire ; il reste la musique, qui n'a pas pris une ride. C'est étrange, en plein hiver, comme ça, de revenir à cette composition improvisée en partie, en partie seulement. La neige est toute proche, j'entends aussi des cloches, et il me revient en mémoire ce fragment : « Pour peu de choses désaccordées, comme par la neige la cloche, dont on sonne pour le repos du soir. » Une fêlure, c'est ça que je ressens à l'écoute de « Midnight Lightning », une fêlure du ciel qu'un homme a éprouvée en son for intérieur au moment de jouer ce thème devant des milliers de personnes, avec cette force, cette netteté qui n'appartenaient qu'à lui quand il se laissait aller aux confidences sonores... J'ai la même envie, le même besoin de parler en musique. Il faut que ça raconte quelque chose qui ne passe qu'en musique. J'y pensais l'autre soir, fatigué mais heureux. Un désaccord si fort qu'il devient une fêlure, un désaccord entre le ciel et la terre, avec l'homme au milieu, juge et arbitre du débat. Un débat qui n'a lieu qu'en musique, sans tambour ni trompettes ! Un débat feutré, feutré comme la neige que la cloche désespère d'apaiser dans son appel aux hommes. La neige, cette ennemie mortelle ; avec elle, la blancheur fait rage, mais : « We gotta keep moving, gotta keep on grooving, understand both sides of the sky... » Je n'ai jamais pu oublier ces paroles qui font un parfait accompagnement à la musique, et surtout pas l'inverse. Ma musique, elle aussi, cherche une voie moyenne ; il faut que ça bouge, que ça remue, en pleine songerie, et même en plein cauchemar. Ça propose un ailleurs, fugace d'abord, puis de plus en plus clair, de plus en plus prégnant. Ça s'insinue, puis ça s'imprègne en moi, en toi, en nous. La musique se tord sous des rafales de vent et de neige jusqu'à épouser la courbure du ciel. Les éclairs, eux, dans leurs zébrures, se déchirent ; ils n'illuminent pas le ciel, à proprement parler, et pourtant ils sont la figure même de l'art qui s'impose dans la brièveté d'un regard posé sur l'horizon. Ça cesse, et puis ça recommence ailleurs, tout aussi fort. Bientôt, le violoncelle prendra le relais pour balayer la tristesse, le désespoir d'être homme. Une douce mélodie, sous le grondement, prendra son envol, un chant d'oiseau d'hiver comme seul peut en inventer un compositeur qui a compris que la musique se joue des contraires trop bien faits. Toujours, l'exaltation douce-amère comme le parfait accompagnement de l'existence, un balancement, une hésitation, mais jamais une volte-face... La neige et la cloche, réunies, et le toit de l'église, enneigé, avec la croix noire qui brave le ciel. Un homme nu se tient là-haut, supplicé. On a négligé de le représenter, mais il est présent dans tous les esprits qu'il interpelle. Faire la part belle à la

blancheur, comme on se roule, enfant, dans un champ de neige, voilà ce que ma musique devra faire pour exalter encore et encore la noirceur de l'existence, dans ce qu'elle a de meilleur, dans ce qui, par elle, nous fait avancer dans la vie... Ma musique veut toujours dire, à la suite de Pindare : « Deviens qui tu es ! » C'est dans l'amitié de ce conseil que j'ai grandi... La musique peut tout, je le ressens ce soir, tu sais, comme jamais. Je vais très peu dormir, je le sens. Je vais d'ailleurs tout de suite me faire un café noir pour tenir le coup. Je te raconterai, je te dirai ce qu'il en a été, ce qu'il en sera dans les prochaines semaines quand l'œuvre sera assez avancée. Pour l'heure, tu voudras bien excuser mes « divagations ». J'aurais pu m'exprimer encore autrement, développer un commentaire à la tonalité toute différente, musicologique par exemple, mais je sais que tu n'en as cure.

### **Destins croisés**

Mon enfance bousculée, chahutée, je la partage avec toi. Il arrive que nous échangions nos souvenirs chez toi, devant un café ou bien très tard dans la nuit quand le bonheur nous donne envie de parler de ce qui nous a faits tous les deux, notre enfance studieuse et sage, nos années de vie sous le regard des adultes. Le regard que les étrangers portaient sur moi, je ne l'ai jamais aimé étant enfant. J'avais l'impression qu'on me « trouvait » quelque chose que je n'avais pas vu moi-même, presque un secret sur moi, inconnu de moi... Cette impression s'est estompée au fil du temps, mais ça a été long, et difficile de faire la part belle aux regards des autres. Il m'a longtemps été presque impossible de ne pas soupçonner une mauvaise intention derrière un regard insistant ou même un regard furtif dans lequel je croyais discerner immédiatement une nuance d'étonnement. Toi, tu as été une enfant fêtée ; l'étendue de tes dons, d'emblée, a été reconnue par ton entourage. Tes parents avaient décidé deux choses : faire en sorte que tu aies une belle enfance, sans heurts, sans pressions, mais aussi te préparer très tôt à l'idée que tes dons appelaient énormément de travail, de persévérance et d'abnégation. Et en effet, ne devient pas chanteuse lyrique qui veut, avec, qui plus est, la capacité de parler trois langues couramment après de longues études en langues et littératures étrangères. Tu cumules, comme ça, l'air de rien, une compétence de traductrice et de chanteuse lyrique. Tu m'as dit qu'il y avait un rapport clair dans ton esprit entre ces deux activités en apparence aussi éloignées l'une de l'autre. Chanter et traduire, c'est toujours interpréter... J'avoue avoir trouvé le jeu de mots un peu facile, et puis j'ai compris en te connaissant mieux que ce n'était pas un jeu de mots vain. Une vérité se fait jour dans ta voix. Je t'entends qui chantonnas d'abord. Ta voix monte en puissance, s'empare du texte ; au même instant qui se répète, note après note, je sens ta voix qui est comme emportée par la musique. Le contrôle que tu exerces alors sur ta voix tient proprement de l'enchantement : tu enchantes l'auditeur, comme il se doit, mais, surtout, cette déprise, cet abandon qui te caractérise quand tu chantes, sur scène ou chez toi – seule l'acoustique est différente ! - s'accompagne d'une grande maîtrise technique. On sent bien à t'écouter que seule cette technique phénoménale te permet de te laisser aller, et dans le même temps, on pense : « Toutes les nuances dont elle s'enchant et qui nous enchantent, elle ne les trouve que dans ce moment d'abandon, de lâcher tout que seule permet une technique hors du commun... » ; ça peut paraître paradoxal, et ça l'est, mais pas tant que ça ! Quand tu traduis un texte difficile, tu me l'as dit et redit, tu ressens le même abandon au texte, mais cet abandon n'est accessible qu'à ceux qui maîtrisent parfaitement la langue, sauf que de cette lecture habitée, tu vas faire un pont, une passerelle pour amener le texte dans sa nouvelle langue d'accueil. C'est comme quand on t'écoute, ce sont nous, les auditeurs qui traduisons, qui accueillons le fruit de ton travail sonore. Ta voix, elle aussi, est un pont invisible jeté entre la musique et nous. En fait, c'est tout simple à décrire, n'étaient les milles nuances stylistiques impossibles à décrire, propres à chaque œuvre interprétée, et qu'il serait malséant d'essayer

d'exprimer avec des mots au moment où on les ressent... Même maintenant, je n'entreprendrais pour rien au monde une étude de ton style parce que je préfère en faire l'expérience vivante quand tu poses ta voix sur ma musique. La musique est avant tout affaire de technique, mais c'est une technique d'expression, une fin en soi qui se confond avec les moyens mis en œuvre pour atteindre le but recherché, c'est-à-dire l'expression d'émotions, parfois, parfois seulement de sentiments, et de sensations toujours. Il faut posséder une technique phénoménale et être possédé par elle. J'aime cette dernière expression, déjà venue sous ma plume tout à l'heure : elle ne résume rien, elle donne à penser ce que j'essaie de te dire en ce moment. Tu fais en sorte que quelque chose arrive : « Something's got to happen ! » comme tu me l'as dit une fois en souriant. Ça m'a rappelé une réflexion similaire qu'avait faite Jimi en parlant des concerts qu'il donnait... Oui, ta voix crée l'évènement musical qui a d'abord existé dans mon esprit ; tu agis comme un révélateur, tu donnes une seconde vie à mon ouvrage. C'est en t'écoutant que l'étonnement recommence pour moi, mais je t'ai déjà parlé de ce goût d'écrire que j'ai quand je t'ai entendue répéter... Je m'éclipse, et ça bouillonne en moi. De nouvelles idées me trottent dans la tête, je ne me hâte pas de les ordonner. J'aime, dans un premier temps, les laisser à leur tourbillon premier. Très vite, il y a comme un étagement qui se met en place dans mon esprit ; je commence à faire le tri, je fais le départ entre l'annexe et le futile, l'essentiel et le contingent. Ça pour un premier temps, et puis, ça peut paraître bizarre, les valeurs s'inversent : le contingent prend une couleur essentielle, ce qui m'était apparu comme essentiel devient secondaire. Je me suis habitué à ces renversements qui n'entament pas l'avancée créatrice et ne la compliquent pas non plus. Chez moi, pas de brouillon proprement dit, mais des idées qui se mettent dans un ordre, et puis un autre, jusqu'à ce que j'aie trouvé un ordonnancement satisfaisant... Vient alors le temps de l'écriture, le temps du raffinement, et c'est bien alors que le distingo technique, purement technique que j'opère entre le contingent et l'essentiel perd toute raison d'être. Les fioritures n'en sont pas ; tel accord de passage qui s'imposait par son évidence devient fade, appelle une correction qui demande une longue réflexion et des essais répétés au piano. Bien sûr, ça tâtonne, mais tu le sais aussi bien que moi. Aller droit au but, c'est une illusion ; aucune communication, même la plus rudimentaire, ne procède ainsi. Alors, quand il s'agit d'art, quand l'on cherche un équilibre parfait entre les moyens d'expression et ce qu'en fera l'auditeur avec ses propres moyens de perception, il n'y a vraiment pas de chemin droit. Aucune vision ne préexiste dans le travail que je fais ; la vision s'élabore au fur et à mesure de mon travail. L'intuition première, c'est comme ça qu'il faut que je l'appelle, s'affine, s'éloigne très progressivement du dessein initial. Une œuvre que je dis réussie, c'est une œuvre que je ne reconnais pas... Mais c'est une œuvre que je connais intimement pour en avoir été le maître d'œuvre. L'ouvrage, l'œuvre, peu importe les mots, seul le résultat compte, et le voyage qui y a mené. Enfant, c'était déjà comme ça : je savais que je ne finirais rien de ce que j'avais entrepris, je voyais que ça bifurquait toujours vers des pistes inattendues. J'aimais déjà cet inattendu que je vivais dans la tension, la fébrilité. Travailler, progresser, « work in progress »... Quelque chose d'un peu scolaire dans cette façon de s'exprimer ! Mais pourquoi l'école serait fatalement ce lieu d'ennui que l'on décrit avec complaisance depuis des années ? Je m'y suis ennuyé, comme tout le monde, quand les tâches devenaient monotones et routinières, quand j'avais l'impression précisément que ça n'avancait pas assez vite à mon goût. L'esprit, finalement, y aura rarement soufflé ! La majorité des enfants n'ont cure de l'esprit de recherche ; ils veulent s'amuser, répugnent à l'effort, surtout quand ils ont peu de facilités... Mais je m'égare, je suis si loin de cette époque maintenant et on ne vit qu'une fois. Mon enfance a été belle, et je ne serais pas devenu ce que je suis chaque jour un peu plus sans l'aide de l'école qui est faite, dans le meilleur des cas, pour être oubliée...

Notre enfance bousculée, chahutée... On a connu ça tous les deux ; les heures de lecture à haute voix, l'exaltation des mots premiers après les premiers mots, la bouche d'ombre qui nous appelait dans des poèmes abyssaux de Victor Hugo et de bien d'autres, et la musique, surtout la musique, dans un tremblement, un tremblement de tout notre être...

### **En ton absence**

Vivre sous le signe du passé n'est pas notre fort, mais l'histoire est plus forte que nous. Elle a des exigences que nous pouvons comprendre tous deux. Notre histoire, notre histoire dans l'histoire, c'est tout ce qui nous importe tandis que l'histoire des hommes, elle, menace de nous emporter... L'heure est à une paix relative, relative aux forces en présence, et fragile comme toute paix. L'ennemi guette, multiple... Je me souviens de mes parents, je me rappelle ce qu'ils me racontaient de leur vie aux pires heures de l'Occupation. Ils étaient jeunes, alors, mais c'en était fini de l'insouciance. Il fallait vivre, faire pour ainsi dire comme si de rien n'était, avec peu, toujours trop peu. Le manque de tout, de matière première d'abord, mais aussi un point d'interrogation énorme posé sur l'avenir obéré par l'occupant. Ce n'est que quand tout a été fini qu'ils ont compris à quelles horreurs ils avaient échappé... S'il m'était donné de vivre un tel désastre, j'ignore ce que je ferais. Combattre l'ignominie, sûrement, mais avec quelles armes ? Je me souviens de Matisse à qui l'on a demandé de rester « tranquille », pour le préserver. On lui avait expliqué qu'il « servirait mieux la France » en continuant à peindre... Je pense à d'autres esprits, éminents, qui, eux, se sont « mouillés », ont risqué leur vie, au jour le jour, en faisant face à l'incertitude de l'issue. L'issue fut heureuse, enfin presque... Mais laissons ça ! Pour ces hommes et ces femmes, il n'y avait qu'une seule chose à faire : résister à l'occupant pour pouvoir continuer à vivre dans l'honneur, et aussi pour préserver une certaine idée de la civilisation. Je ne sais pas pourquoi je pense à ça ce matin. La journée promet d'être belle, ensoleillée comme je l'aime. Tu es partie ce matin de bonne heure ; un avion à prendre pour Athènes. Un récital là-bas, et puis à Naples. Tu me raconteras tes impressions de là-bas, et comment était le public qu'on dit chaleureux. Je suis impatient de savoir comment ils auront accueilli ton cycle de mélodies françaises ! A ton retour, de mon côté, je te ferai entendre au piano ma nouvelle trouvaille. Je ne peux pas l'appeler autrement tant ce que je suis en train d'écrire m'étonne. La neige de cet hiver y fait rage. Je vois de grands sapins noirs dans l'horizon chargé de grisaille, et la neige est pour bientôt qui les fera ployer sous la blancheur... Tout ça, en musique ; une pièce pour piano et violoncelle. J'ai pensé ajouter une bande magnétique, et puis j'ai trouvé que la pièce tenait toute seule sans cet ajout, qui d'ailleurs est composé, lui aussi. J'ai déjà une autre destination pour cet enregistrement, des sons d'insectes qui bourdonnent, qui frottent leurs ailes, le tout échantillonné, puis retravaillé sur mon ordinateur. Ces bourdonnements de mouches, j'en ai fait des B 52 en action... Mixés en arrière, dans les aigus, les frottements d'ailes et de pattes qui épousent la mélodie du « Star Spangled Banner » ! Ici où là, des bribes de « Marseillaise » et de « Deutschland über alles » ! Je me suis bien amusé à faire ça, un jeu d'enfant, mais qui m'aura pris une bonne semaine de travail... Au départ, j'avais dans l'idée le mariage absurde de l'hiver et de l'été comme on tenterait de concilier le calme et la fureur. J'ai renoncé tant les deux dimensions se fuyaient sans pouvoir jamais être agencées à mon entière satisfaction. Les signes, je voulais les inverser, faire des insectes un monument de paix et de calme, mais j'ai tout de suite perçu la fureur tranquille de ce monde. La neige, les sapins, toutes ces images d'hiver où alternaient la tempête et le calme final, la blancheur absolue, j'en ai fait une destination tranquille, un lieu où poser son regard... Alors, musique à programme, musique qui donne à voir en donnant à entendre ? Oui et non, comme toujours avec moi. Pas de chant sur cette musique, chose rare !

### **Une pause**

En l'absence de nouvelles, j'imagine toujours le meilleur. Je sais que si tu n'appelles pas, c'est que tu es comblée. Ta tournée doit bien se passer. J'en saurai plus à ton retour. Pour l'heure, j'ai laissé là la musique et les livres. Je prends du temps pour flâner et discuter avec

les gens, comme ça, au petit bonheur la chance. Je fais une pause. Il était temps. Depuis quelques mois, je devenais un peu trop sérieux...

### Au fil du temps

Depuis quelque temps, en fait sans doute depuis que je te connais, j'ai l'impression que le temps a ralenti. Les choses avancent toujours bon train, ce n'est pas ça. Non, mais le passé, les souvenirs font un retour en force. Je suis contraint de me souvenir, comme si la chance de te connaître ne se suffisait pas à elle-même. Je n'ai rien à conjurer, et je ne prie pas le ciel pour que ça dure. Je te l'ai écrit un jour : je prends les choses comme elles viennent... Alors la chance ? C'est pour moi, et d'autres, me tenir ouvert sur l'avenir, c'est un risque couru de gâté de cœur... J'ai connu le malheur d'être seul, comme beaucoup, mais je dois l'avouer la vie ne m'a pas trop éprouvé. Je n'ai pas connu la faim, je n'ai jamais connu les coups et l'humiliation. Ça ne fait pas de moi un coupable, ni même un privilégié, mais je ressens plus vivement la responsabilité qui m'incombe, la nécessité dans laquelle je me trouve d'être généreux avec les autres qui n'ont pas ma chance. Et il faut que je me dépense... Grandir dans la douceur et la sollicitude est une grande faveur que je souhaite à tous et à toutes. Quant à tout ce bonheur qui me vient de toi, j'éprouve le besoin de lui donner un sens qui vient de loin, comme si tout ce que j'avais vécu avant de te connaître devait fatalement m'amener à te rencontrer, alors que j'aurais très bien pu te « manquer », ne jamais être là, à cette terrasse de café, le jour où nous nous sommes regardés... Pourtant, la chance, je l'ai saisie, et si j'ai su la saisir c'est qu'il y avait assez de courage en moi pour me laisser aller à l'inconnu. Chose étrange, en me remémorant notre court passé, j'ai comme l'impression de ne plus être mon contemporain. Ça ne m'inquiète guère, d'ailleurs. C'était fatal d'en arriver là. Mon rapport au temps vécu est bouleversé, mais tout se tient. « J'embrasse le ciel, je me comporte de façon étrange... » Voilà qui devrait aussi te rappeler quelque chose !... Tout ce passé, tout cet avenir, et nous au milieu qui tentons de vivre, au jour le jour, sans projet réel autre qu'artistique, c'est là aussi une chance que tout le monde n'a pas. Ça crée des liens et des obligations. Il ne faut pas décevoir. Tous les deux, nous travaillons énormément ; nous ignorons le trop facile partage entre loisir et travail, jeu et labeur. « Tout homme qui travaille plus de trois heures par jour est un esclave. » C'est Nietzsche qui a écrit cela, ce grand marcheur. Je comprends ce qu'il entend par là ; je n'ai pour ma part pas la sensation de travailler. Les notes dansent, et les mots virevoltent presque constamment. Bien sûr, il y a le repos, nécessaire, vital même, la relâche, et la rêverie, ce mouvement vers l'infini de nos désirs. Il y a aussi tes bras et ton sourire qui me prennent là où je suis, comme je suis. Avec toi, le repos n'en est plus un, et travailler en ta compagnie est un plaisir de tous les instants. Il n'y a pas d'accord parfait. On se chamaille pour des petits riens, des détails qui pour toi n'en sont pas, mais je passe et je cède facilement à tes exigences que je juge légitimes. Tu sais, de ton côté, reconnaître que le temps est notre meilleur juge, tu ne te hâtes pas de porter un jugement ; avec toi, rien n'est définitif, mais tout est décisif, je t'aime pour ça aussi. Cette pureté que tu portes en toi, et cette droiture, voilà tes meilleures armes, celles qui font merveille en société comme dans notre intimité... La pureté, on sait tous les deux que c'est un effet, pas une cause. Et quand je parle d'effet, j'en dis déjà trop ; elle s'inscrit en fait dans une histoire, notre histoire singulière. Elle ne se transmet pas en héritage, ceci dit, même si elle paraît être la résultante d'une éducation noble. J'ai connu des gens purs, de toute condition... La pureté première est un leurre. Il y faut un acharnement et un arrachement à soi, une volonté ferme et arrêtée de devenir qui l'on est, par delà les vicissitudes, les lâchetés qu'on tente d'instiller en nous, les renoncements au nom du bien public, au nom de l'intérêt général ! S'acharner à devenir soi-même, c'est faire fi non pas des conseils, des remontrances qu'autrui est toujours en droit de nous adresser pour peu qu'il ait lui

aussi le même souci que nous, mais des obstacles que l'on dresse devant nous. Derrière ce on anonyme, il y a toujours quelqu'un qui se veut le gardien d'un ordre établi dont il entend continuer à profiter en nous faisant accroire que nous en profiterons nous aussi si nous restons « bien sages ». On fait de nous des éternels enfants... L'enfance a du bon, bien sûr, mais seulement quand on est un enfant ! L'impossible est la barrière infranchissable que l'on dresse devant chaque homme qui veut aller au-delà du permis, au-delà du connu. Pour éprouver l'impossible, il faut aller au fond du possible ; c'est bien ce qui effraie nos belles âmes. Ce n'est pas l'impossible qui les effraie, mais bel et bien la complexité bigarrée du possible, sa charge d'horreurs et de supplices, son insupportable odeur de charniers et de pourriture où ont bel et bien fini trop de rêves de grandeur... Ne pas avoir le souci de soi est chose impossible, il faut vivre, et vivre, c'est d'abord vivre avec les autres comme limites infranchissables. C'est là que se situe toute décision éthique, dans le choix que je fais de mon mode d'être avec les autres. Exercer sa force sur plus faible que soi m'a toujours paru bien vil et ennuyeux. Là aussi est le leurre : se croire fort devant plus faible que soi, alors que notre force n'aspire qu'à la force et n'a que faire de la faiblesse. J'ai toujours composé dans ce souci-là, et je crois pouvoir affirmer que tu ne chantes pas pour d'autres raisons, hormis la jouissance, précisément, que tu en tires... Là est ta pureté et ta droiture. Elever d'autres que toi à ce charme infini de la mélodie chantée, leur faire sentir un corps, le tien, pour qui le temps même est un objet d'amour, voilà tout ce qui te tient debout. Aimer le temps, c'est aimer l'imprévisible, ce que nulle science, jamais, ne rendra prédictible. C'est dans cet amour-là que nous nous rejoignons, dans tous les sens du terme, dans tous les sens dont le mot sens est porteur. Aussi, quand il m'arrive d'évoquer notre passé, il ne s'agit pas pour moi de dresser un tableau trompeur où je peindrais tout en beau ; tout deviendrait alors caricature dérisoire... J'y puise comme bon me semble pour dégager une énergie de tous les instants, celle du temps fécond, par delà les millénaires. Telle phrase de Pindare ou d'un autre, en tous lieux, en tous temps, a autant de force à présent qu'hier ; c'est un présent que nous fait le temps, par-delà l'usure des corps. Faire œuvre, non pas pour accéder à je ne sais quelle immortalité, mais pour laisser une trace vivante qui vit dans les autres. Une forme de paternité, à ce qu'il me semble !

### *L'inconnu*

Il me faut conclure... Dire adieu à la page blanche qui m'entraîne toujours plus loin vers toi, et te rejoindre dans un sourire de toi, au soleil levant. Ces mots seront les derniers d'une déjà longue série. Il y aura autre chose plus tard. J'ai maintenant soif de ta présence toute nue. Il y aura encore des mots, des phrases, échangées celles-là, comme avant et comme toujours. Le soleil, ce matin, glisse un œil dans ma chambre ; un air frais s'insinue dans la pièce qui a vieilli. Les meubles qui composent ma chambre, je les aime tant ; ils racontent une histoire, ils ont été caressés par tant de mains avant que les miennes ne viennent à leur tour les épousseter, les tacher, les user... Le soleil brille comme jamais. Demain, tu seras là, pour m'aider à ranger tout ça, les meubles et les livres, et tout le reste. J'attends ce déménagement avec une folle impatience. Je n'ai nullement l'impression de commencer une nouvelle vie. C'est autre chose. Nous allons continuer sur notre lancée sans rien changer à nos habitudes qui nous vont si bien. Il y aura notre travail, notre communauté de travail, mais aussi tes tournées et mon écriture, dans la solitude. La plus belle chose pour moi : les retrouvailles, et l'envie que nous avons de montrer à l'autre le fruit de notre travail. Nous ne sommes pas laborieux ni industriels, c'est comme ça. La création passe par des chemins de solitude qui ne nous effrayent pas ; frayer avec l'indicible n'est pas de notre goût. La mise en commun de ce qui nous anime, voilà ce qui nous fait vivre l'un pour l'autre, mais aussi dans une certaine solitude créatrice... Nous ignorons décidément bon nombre de vieilles antinomies ! C'est peut-être notre façon à nous de nous démarquer de toute métaphysique constituée, de

poursuivre une route sans le fardeau de traditions fourbues, tout en maintenant vif l'intérêt que nous portons à la tradition vivante, la seule qui vaille à nos yeux. Bon nombre de choses peuvent être mortes pour beaucoup ; pour nous, elles vivent, sous forme de répertoire pour toi, sous l'espèce de l'histoire pour moi, l'histoire de la musique. La communauté des amants... Cette formule me donne encore à rêver. C'est dans cette direction que nous creusons, avec l'inconnu pour seul souci...

**Jean-Michel Guyot**